



VOYAGES

DU

DUC DE RAGUSE.

TOME CINQUIÈME.

BATIGNOLLES-MONCEAUX,
IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ ET COMPe,
Rue Lemercier, 24

VOYAGE

DU MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE

EN SICILE.

DEUXIÈME ÉDITION.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. M. LE DUC D'ORLÉANS,

PLACE DU PALAIS-ROYAL, 241.

M DCCC XXXVIII.

INTRODUCTION.

Après le long voyage que je venais d'accomplir, le repos m'était nécessaire, et le sud de l'Italie, où j'avais abordé, me conviait à m'y livrer. Objet de la curiosité de toute l'Europe, cette contrée m'était à peu près inconnue ; j'avais à peine entrevu Rome à l'époque de

la paix de Tolentino : jeune, comme je l'étais alors, livré tout entier à cette fièvre que donnent les délices de la guerre, l'amour de la gloire, les songes de la fortune et le goût des plaisirs, je ne pouvais tirer aucun fruit de mon séjour à Rome. Ville de méditation, d'étude et de souvenirs, elle est difficilement appréciée par ceux dont la vie est concentrée dans les jouissances du présent et l'espoir de l'avenir. Mieux en rapport maintenant avec les dispositions de mon esprit, je pris la résolution d'y demeurer quelque temps. Je n'avais non plus jamais vu Naples, cette terre où Dieu semble avoir accumulé tous les biens dont il peut combler les hommes, et je consacrai une année à visiter à loisir ces deux pays.

L'aspect de Rome et les impressions qu'il produisit en moi ne répondirent point d'abord à mon attente. Revenant d'Orient et l'esprit

encore plein du souvenir de ces gigantesques monumens égyptiens qu'un climat conservateur a respectés à travers la succession des siècles, je trouvais sans beauté les ruines dont l'enceinte de Rome est remplie : des masses informes de maçonnerie et de briques, voilà ce qui attire et fixe les regards, et sans le premier Colysée, le Panthéon et les aqueducs, le voyageur ne verrait rien qui soit un indice de la puissance et de la splendeur de Rome ancienne.

Le superbe édifice élevé par les modernes, Saint-Pierre, ce temple vraiment digne de l'Éternel, le plus immense ouvrage des temps voisins du nôtre, s'emparerait seul de l'imagination : chef-d'œuvre, auquel tous les arts ont concouru et qu'ils ont décoré de leurs merveilles, il ne saurait lasser l'admiration. Un regret vient cependant s'y mêler; le style gothique aurait été mieux en harmonie avec la sublime destination de ce monument : sombre

et grave, ce mode d'architecture provoque à la méditation et au silence, excite à la religion. A Saint-Pierre, un éclat importun rappelle avant tout le luxe du monde et celui des beaux-arts : nos saints mystères ne veulent point de ces pompes éclatantes.

Sans doute Rome offre l'image de l'Église victorieuse comme Jérusalem celle de l'Église humiliée et souffrante ; mais dans son triomphe même, l'Église ne doit point être privée du caractère propre à la religion chrétienne, qui a sanctifié la tristesse, le recueillement et la douleur.

C'est donc la Rome moderne et catholique qui frappe d'abord le voyageur; mais chaque journée que l'on y passe, sans affaiblir les sensations premières, en vient créer de nouvelles : on ne peut vivre à Rome sans se souvenir

bientôt qu'habitée par les maîtres du monde, elle fut le théâtre de mille révolutions dont à chaque pas les circonstances se retracent à la mémoire.

C'est à Rome en effet que le sort de tous les peuples s'est décidé. Cette ville, fondée sous les auspices de la violence et de la soif du butin et dont les commencemens furent si faibles, ne tarda pas à devenir le sommet d'un ordre social qui embrassa le monde et donna aux Romains l'empire universel, tant est forte une agrégation dont les élémens restent toujours unis ! Et cependant que de fréquentes dissensions intérieures ! Mais leurs résultats furent constamment favorables à la puissance publique, parce que le peuple, toujours vainqueur dans sa lutte contre les patriciens, n'abusa jamais de la victoire; et, chose admirable, plusieurs fois devenu maître absolu de la république, il abdiqua volontairement le pouvoir

pour le remettre à ses rivaux, plus capables que lui d'en faire usage dans l'intérêt commun : modération étonnante et qu'on ne conçoit guère aujourd'hui.

Il était dans les destinées de Rome d'appeler toujours sur elle les regards de l'univers. A peine elle eut perdu l'empire fondé par les armes que l'opinion l'investit d'une nouvelle autorité qui semble invincible et dont les actes les plus marquans, les plus habituels furent une opposition à la tyrannie des forts, un combat au profit des faibles.

Aujourd'hui Rome, capitale de la chrétienté, asile ouvert à toutes les infortunes, offre à chacun les charmes inexprimables d'une douce liberté pratique. On s'y livre aux recherches historiques, et dans des promenades ordinai-

rement favorisées par un beau ciel, on va reconnaître les lieux qui furent célèbres : c'est alors que les moindres débris parlent à l'imagination, et si l'on a d'abord été surpris du peu de choses importantes que l'on découvrait, après quelques mois on est étonné de l'abondance des richesses qu'on rencontre.

L'étude de Rome est donc un objet du plus vif intérêt. Toutefois, malgré l'ardeur et l'attrait avec lesquels je m'y suis livré, malgré les plaisirs que ces travaux m'ont fait goûter, je ne crois point qu'il m'appartienne d'en rendre compte. Que dire de nouveau et d'intéressant après cette foule de voyageurs instruits qui pour la plupart ont écrit sur Rome, qui tous ont gardé le souvenir de leurs propres sensations ? Il y aurait trop de présomption à élever la voix.

C'est aux artistes d'un ordre supérieur à parler des merveilles que les beaux-arts ont produites dans cette ville où leur génie semble régner sans partage. Pour l'histoire de l'antiquité, c'est aux savans dont la vie a été consacrée à éclaircir ses mystères qu'il faut avoir recours si l'on veut s'éclairer. Un homme du monde doit suivre les traces de l'un d'eux, et courber son esprit sous l'autorité des décisions du maître qu'il s'est choisi, car si ses réflexions personnelles lui inspirent quelques doutes, il ne pourrait donner de base solide à ses opinions qu'après s'être livré à de longues recherches et à des études souvent au-dessus de ses facultés.

Ne pouvant apporter aucune lumière nouvelle, il vaut mieux garder le silence; et cependant l'état social de Rome, qui ne ressemble à rien de ce qui existe ailleurs, mériterait d'être décrit. Mais indépendamment de ce que chacun

a pu l'apprécier, diverses considérations m'imposent l'obligation de renoncer à en faire le tableau.

Je me tairai également sur Naples. Comment oserais-je essayer de peindre un pays dont le caractère prepre est de réunir toutes les beautés éparses dans les autres parties du monde ? Majestueux accidens de la nature, charmes d'un climat magnifique, aspect de la mer qui agit si puissamment sur l'âme ; souvenirs qui entraînent l'esprit vers les méditations et les mélancoliques rêveries ; population immense, active, laborieuse, on y trouve tout, et tout y est si extraordinaire que le seul sentiment de l'existence suffit souvent au bonheur.

Quant aux antiquités, elles portent à Naples

un autre caractère qu'à Rome : elles se rattachent sans doute aussi au domaine de l'histoire, mais leur intérêt spécial est d'enseigner les mœurs et les habitudes journalières des temps passés.

La découverte d'Herculanum et plus tard celle de Pompeïa, ont donné, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le moyen de prendre l'antiquité sur le fait. Les habitans de ces villes riches et prospères, surpris tout à coup par une horrible catastrophe et frappés de mort au milieu du mouvement de leurs affaires et de leurs plaisirs, ont laissé leurs maisons telles qu'ils les occupaient quelques instans auparavant.

On retrouve leurs ameublemens, les ustensiles dont ils se servaient, tous les détails de leur vie domestique, et ils sont si différens des nôtres que nous avons peine à les comprendre. On admire cependant l'élégance et le bon goût dont les objets les plus vulgaires sont

empreints, et l'on est étonné qu'on y ait consacré des formes et des ornemens à peine en usage chez nous au milieu des somptuosités de notre luxe moderne.

Mais une sensation qu'un voyageur doit rechercher, c'est celle que produit l'aspect de Pompeïa au milieu d'une nuit d'été qui n'est éclairée que par les faibles rayons de la lune. Dans le jour, on distingue trop visiblement les effets de la destruction; par le clair de lune, les masses seules apparaissent, et ces masses, qui se composent de colonnes, de théâtres, d'arcs de triomphe, d'amphithéâtres, de lignes continues d'édifices bordant les rues, non-seulement s'offrent avec toute leur beauté réelle, mais encore embellies et grandies par cette semi-obscurité qui permet de les entrevoir et non de les juger. Et puis le Vésuve est placé si près, le Vésuve qui semble menacer de son réveil prochain, d'un désastre semblable à ce-

lui qui, il y a dix-sept cent cinquante-huit ans, fit disparaître Pompeïa en peu d'heures, engloutit ou dispersa ses habitans, combla son port et recula les rivages de la mer!

Dans le silence de la nuit, l'esprit, fortement excité, se reporte par une pente naturelle et pleine d'attraits vers ce qui fut alors ; il se plait à refaire le passé, à en créer le tableau ; sous la puissance de ses illusions, les morts sortent de la tombe, ils reprennent une vie nouvelle, et pendant quelques instans les rêves de l'imagination revêtent l'apparence de la réalité.

Si j'ai cru inopportun de parler de Rome et de Naples, il n'en est pas de même de la Sicile. Ce royaume, qui fut célèbre dans l'antiquité, est placé aux confins de l'Europe ; il a été visité seulement par de rares voyageurs, et par conséquent il est peu connu : mille rapports

se contredisent à son égard. Les uns, se rappelant son ancienne prospérité et ce qu'il pourrait être, en font la plus belle contrée de la terre; d'autres, ne voyant que sa misère actuelle, calomnient ses mœurs et le rejettent injustement dans le cercle de la barbarie.

Il y a comme de tous les pays du bien et du mal à dire de la Sicile ; il y a surtout à peindre une situation exceptionnelle ignorée et qu'il peut être intéressant de connaître. C'est ce qui me décide à publier cet appendice à mon voyage en Orient. Mais avant que de commencer mes récits, il est bon de donner une idée générale du pays et de présenter un résumé rapide de son histoire.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA SICILE.

Nul doute que la Sicile n'appartint autrefois au continent : l'Etna, continuation de la chaîne des Apennins, tenait à la terre ferme, et un cataclysme l'en aura séparé. Souvent de longues chaînes, après s'être abaissées, se relèvent à leur extrémité et présentent les points les plus élevés de leur développement au moment où elles sont prêtes à se terminer. Il en est ainsi pour les alpes d'Albanie et de Grèce : elles finissent par une vaste presqu'île qui rappelle le sud de l'Italie avant qu'une secousse souterraine ne rompit

l'isthme par lequel la Sicile se rattachait à la Calabre.

Quand cet isthme fut brisé, le pays devint la plus grande île de la Méditerranée, et les contreforts du mont Etna formèrent, en s'épanouissant, les différens bassins qui la composent. Sa forme triangulaire, déterminée par les trois caps principaux qui s'avancent dans la mer, fit désigner la Sicile par divers noms empruntés à sa configuration.

Nommée d'abord Trinacria et Triquetra, sous les Romains, les anciennes médailles lui donnaient pour symbole trois jambes unies par une tête, et son extrême fertilité était figurée par un épi placé entre chacune des jambes.

Les souvenirs de la Sicile se confondent avec les premiers âges du monde, et l'importance de ce pays a varié à différentes époques de son histoire : mais dès les temps fabuleux il fut célèbre. Berceau des dieux, Saturne y régna, dit-on; Jupiter habitait l'Etna; Cérès et Proserpine les champs d'Enna; Minerve Himère; Diane Orty-

gia. Apollon menait paître les troupeaux dans les vastes pâturages de l'île; Vulcain préparait la foudre dans les grottes de l'Etna; Jupiter rendait la nymphe Thalie mère de Palicès, et Daphnis devait le jour à Mercure, tandis que Vénus abandonnait le séjour de Gnide pour celui d'Éryx.

L'origine des premiers habitans de la Sicile est enveloppée d'obscurité, de fables et de fictions. Le chapitre X de la Genèse dit qu'Élisa, Cethim et Donanim, fils de Javan, partagèrent entre eux les îles des nations. Des chronologistes ont adopté la supposition que la Sicile fut dévolue à l'aîné. Des colonies, attirées par la beauté du climat, vinrent s'y établir : de ce nombre furent les Sycaniens, arrivés, dit-on, d'Espagne; ils l'appelèrent Sycanie, et leur territoire se composa du sud de l'île, entre les caps Passaro et di Boco. Plus tard, treize cents ans avant Jésus-Christ, deux colonies, venues d'Italie sur des radeaux et commandées par un chef nommé Siculus, s'établirent dans l'île et lui donnèrent le nom de Sicile.

Cette population s'accrut; habitant particulièrement l'intérieur, elle forma le peuple primitif. Des colonies phéniciennes, attirées par les avantages du commerce, s'y rendirent de leur côté, et trois cents ans après, les Grecs y vinrent en grand nombre. Chaque ville importante de la Grèce fonda des établissemens sur le bord de la mer ou à peu de distance; ils s'y multiplièrent, et l'on appela le pays la terre des Grecs, ou la Grande-Grèce. Ils introduisirent l'usage de leur langue en Sicile; celle des Sicules et la phénicienne y étant déjà parlées, les Siciliens reçurent le surnom de Trilingues, ou peuple à trois langues. (1)

(1) Syracuse, colonie dorienne de Corinthe, fondée 709 ans avant Jésus-Christ.

Naxus, depuis Tauromenium, colonie des Halcidéens, fondée 710 ans avant Jésus-Christ.

Léontium, fondée par les Halcidéens 702 ans avant Jésus-Christ.

Zante, fondée par les Halcidéens de Cyme (Cume) 700 ans avant Jésus-Christ.

Messana, occupée par les Messéniens, fondée 480 ans avant Jésus-Christ.

Une chose, qui mérite d'être remarquée, c'est l'état, toujours florissant, des nombreuses colonies des anciens, et il n'est pas sans intérêt de rechercher comment elles ont réussi. Dirigées d'ordinaire sur des pays fertiles et peu habités, elles avaient sans doute en elles-mêmes des élémens de prospérité; mais aujourd'hui, les établissemens que forment les Européens sont souvent dans des conditions semblables, et rarement un succès complet les accompagne. D'où vient

Mégare, fondée 726 ans avant Jésus-Christ.

Catania, fondée par les habitans de Halcis 704 ans avant Jésus-Christ.

Géla, fondée par les Crétois et les Rhodiens 687 ans avant Jésus-Christ.

Himera Thermæ, fondée par les Halcidéens de Zante 689 ans avant Jésus-Christ.

Agrigente, colonie de Géla, fondée 556 ans avant Jésus-Christ.

Camarinus, fondée par Syracuse 574 ans avant Jésus-Christ.

Panormus (Palerme), colonie phénicienne.

Selinus (Selinonte), colonie de Mégare fondée 651 ans avant Jésus-Christ.

Ile de Lipari, fondée par les habitans de Cnidus et de Rhodes, 580 ans Jésus-Christ.

cette différence, quelle en est la cause? J'essaierai de l'indiquer.

D'abord les colonies anciennes, constamment faites sur une petite échelle et à une distance rapprochée, pouvaient, dans leurs commencemens, trouver chez leurs anciens concitoyens les secours et l'appui dont elles avaient besoin; dans les temps modernes, c'est au bout du monde que les colonies s'établissent. Mais une autre cause plus puissante explique la différence des résultats : dans l'antiquité, les colonies étaient créées uniquement dans leur intérêt propre; à présent, elles le sont dans l'intérêt et pour le service de la mère patrie; et la mère patrie n'est pas une ville, une petite agrégation, mais un vaste pays où aucun esprit de famille ne peut s'unir aux idées politiques.

Autrefois enfin, quelques milliers d'individus se réunissaient pour aller fonder une ville. La population dont ils sortaient leur donnait le premier chef, au moment du départ, et tous les moyens matériels dont ils avaient besoin. Cette communauté nouvelle, maitresse absolue de ses

actions, faisait tout ce qu'elle croyait utile à sa conservation et à sa fortune, sans aucun devoir, sans aucune charge envers la métropole, qu'elle ne connaissait que par des bienfaits.

Une seule obligation lui était imposée: elle devait toujours recourir à la mère patrie pour avoir ses grands prêtres, celle-ci devait constamment les lui fournir. De là un lien constant. Les sacrifices offerts aux mêmes divinités et le souvenir d'une même origine étaient autant de sentimens durables que rien ne pouvait jamais détruire; et si des relations de commerce venaient à resserrer les liens moraux, si forts et en même temps si légers à porter, ces intérêts communs garantissaient la constance de rapports destinés à assurer des secours réciproques dans le besoin.

Le polythéisme, par la diversité et le grand nombre des cultes et des croyances, devait établir plus d'intimité dans les rapports des villes entre elles que les religions actuelles, dont les divisions portent sur de grandes masses et des millions d'individus.

Parmi les peuples de Sicile, on trouve encore

nommés les Lithophages, les Phéaces et les Cyclopes, réputés les plus anciens. On suppose que ces derniers, livrés au travail des métaux et à l'exploitation des mines et obligés de porter une lanterne pour éclairer les lieux souterrains, avaient adopté l'usage de la fixer à leur front, d'où serait venue la fable qui ne leur donne qu'un œil.

La population grecque établie en Sicile y apporta son esprit, son activité et son génie. De grandes villes s'élevèrent de toutes parts. La démocratie, presque partout établie d'abord, fit bientôt place à la tyrannie, car elle y conduit toujours : il n'est pas dans sa nature de supporter longtemps la vie agitée et turbulente qui accompagne son existence, et dans le choix de l'ordre politique qui lui succède, la tyrannie n'excluant pas l'égalité lui plaît mieux que l'aristocratie, quoique celle-ci plus forte, plus énergique, plus constante dans sa marche, assure davantage la puissance et le repos des peuples. Et cependant la démocratie autrefois avait un tout autre caractère que de nos jours, car l'esclavage,

à présent inconnu en Europe, était alors un des élémens de la société.

La Sicile fut donc soumise à une foule de tyrans, et Pétrarque en a consacré la mémoire dans ses chants.

Sicilia, di Tiranni antico nido,
Vide trista Agatocle acerbo e crudo,
E vide i dispietati Dionigi,
E quel che fece il crudo fabro ignudo
Gittare il primo doloroso grido.
E far nell'arte sua primi vestigi.

Quelques grands hommes illustrèrent l'autorité dont ils furent revêtus, et Denis l'ancien, Gélon, les deux Hiéron et Agathocles, qui se succédèrent à Syracuse, portèrent cette ville à un degré de splendeur dont le souvenir nous

éblouit encore. Syracuse devint ainsi comme la tête de ce pays sous le double rapport de la puissance et du savoir.

La proximité et les forces de Carthage ne lui permettaient pas de rester étrangère au partage des richesses de la Sicile ; de là les longues guerres des colonies grecques contre elle. Diverses fortunes accompagnèrent ses entreprises ; à la suite de longs combats l'ouest de la Sicile demeura au pouvoir de Carthage, et après une alternative de succès et de revers la conquête de Sélinonte et d'Agrigente fixa ses limites au fleuve Hipia (aujourd'hui Belici), tandis que sur la côte du nord, Panormus (Palerme) était compris dans son territoire.

Mais les Romains survinrent. Appelés au milieu des Grecs, par suite de leurs divisions, d'alliés ils devinrent partie principale et combattirent pour leur compte les Carthaginois, leurs ennemis et leurs plus dignes émules. La Sicile

fut le champ de bataille habituel de cette lutte constante entre les deux peuples, alors les plus puissans du monde, et pendant plus d'un siècle sa terre s'engraissa de leur sang. Réduite à la condition de province romaine, elle perdit son éclat et ne fut plus que *la nourrice de Rome* et une source de fortune pour les proconsuls qui la gouvernèrent (1).

(1) « M. Cato sapiens cellam penariam reipublicæ nostræ, nutricem plebis romanæ Siciliam nominavit. Nos vero experti sumus, italico maximo difficillimoque bello, Siciliam nobis non pro penaria cella, sed pro ærariò illo majorum vetere ac referto fuisse : nam sine ullo sumtu nostro, coriis, tunicis, frumentoque suppeditato, maximos exercitus nostros vestivit, aluit, armavit. »

(Cic. in Verrem, act. II, l. II.)

«Le sage M. Caton nommait la Sicile le grenier d'abondance de notre république, la nourrice du peuple romain. Et nous, pendant la guerre italique, si importante et si difficile, nous avons trouvé dans la Sicile non-seulement un grenier d'abondance, mais encore ce même et inépuisable trésor ouvert à nos ancêtres; car c'est elle qui, sans aucuns frais de notre part, nous fournit les cuirs, les tuniques, le blé ; c'est elle en un mot qui habilla, équipa, nourrit nos plus grandes armées.»

La décadence de l'empire accabla de maux la Sicile. Souvent envahie par les barbares, qui à diverses reprises inondèrent l'Italie, délivrée plusieurs fois par les armées de l'empereur de Constantinople, elle tomba enfin, après mille désastres, sous les coups d'autres barbares.

Les Sarrasins (venus d'Afrique, mais partis primitivement d'Asie, des bords de la mer Rouge, et descendant d'une tribu de l'Arabie Pétrée qui leur donna son nom, les Saracènes, existant encore aujourd'hui) profitèrent des troubles qui déchiraient la Sicile pour la mettre à contribution. Une flotte équipée par Moavie, calife de Damas, les apporta pour la première fois en 649 dans cette île dont ils devaient un jour être les possesseurs.

Euphème, l'un des plus grands seigneurs de la Sicile et commandant un corps de troupes considérable, devient éperdument amoureux d'une religieuse et l'enlève : l'empereur Michel ordonne la mutilation et la mort du coupable. Appuyé de ses soldats, Euphème se révolte, il se fait proclamer empereur, appelle à son secours

les Sarrasins d'Afrique, fait alliance avec eux, et en 827, une armée de quarante mille hommes accourt au soutien de son usurpation. Bientôt la Sicile entière, excepté Syracuse et Taormina, est soumise aux Sarrasins.

C'est ainsi que la chute des empires s'accomplit. Des divisions intérieures éclatent; le parti le plus faible invoque l'appui de l'étranger, et les intérêts de celui-ci ne tardent pas à se substituer à ceux qu'il est venu servir. Le même spectacle avait déjà été offert en Espagne par le comte Julien lorsqu'il y attirait les Maures dont bientôt il ne fut plus que l'instrument. On l'a vu en France au quinzième siècle; mais alors un miracle sauva la patrie.

La longue domination des Sarrasins sur la Sicile ne fut pas exempte de troubles. Après en avoir été les maîtres pendant près de deux cents ans, leur pouvoir s'affaiblit. Alors parurent les Normands. Ayant effectué la conquête de la Pouille et de la Calabre, en 1061 ils pénétrèrent dans l'île. Onze ans après, Roger, dernier fils de Tancrède, avait achevé de la soumettre et il y

régnait sous le titre de comte. Afin d'ajouter à son autorité cette puissance morale, auxiliaire nécessaire de toutes les entreprises des hommes, il plaça sous la suzeraineté du pape le pays qu'il avait conquis, et rétablit la suprématie du souverain pontife sur l'Église de Sicile, qui, y ayant renoncé depuis trois siècles, se trouvait sous la juridiction du patriarche de Constantinople. En échange, Roger acquit pour lui et ses successeurs l'autorité de légat *a latere* du saint-siége, dont jouissent encore les rois de Sicile.

Roger II, son fils, ajouta à ses possessions la Calabre, la Pouille, Naples et Capoue qu'il rangea sous ses lois directes ou rendit ses tributaires. Son pouvoir, souvent contesté, finit par triompher. Après avoir reçu de l'antipape Anaclet le titre de roi, il obtint plus tard la reconnaissance de ce titre du pape Innocent II, tombé en ses mains par les droits de la guerre. Il reçut en outre régulièrement l'investiture de la Sicile, sur laquelle les papes font remonter leurs droits à une donation de Louis-le-Débonnaire, fils de

Charlemagne, qui ne la posséda jamais, et le pape Lucien II confirma Roger II dans la jouissance des pouvoirs et dignités ecclésiastiques accordés par Urbain à son père et l'autorisa en outre à en porter les marques.

Roger, maître du sud de l'Italie, envahit les îles de la Grèce, fit la conquête de Corfou et d'Athènes, et fonda en Sicile une importante branche d'industrie en y introduisant les vers à soie. Il envoya un de ses généraux s'emparer de Tripoli sur la côte d'Afrique et détruire ce nid de pirates. Sa flotte se rend sous les murs de Constantinople et en brûle les faubourgs; elle bat à son retour celle de l'empereur grec Manuel, délivre Louis le jeune, roi de France, qui s'y trouvait prisonnier, et le reconduit dans ses états après lui avoir rendu les plus grands honneurs.

Enfin Roger meurt au moment où, profitant des dissensions existant entre les souverains d'Afrique, il allait se rendre maître de leurs provinces. Ce prince illustre, dont la vie fut rem-

plie de travaux, encouragea les sciences et protégea les savans. Sous son règne, des marchands siciliens qui avaient été commercer en Asie en rapportèrent des cannes à sucre : cultivées d'abord en Sicile, transportées ensuite en Espagne, d'où plus tard elles furent importées dans le Nouveau-Monde, elles devinrent dans ce dernier pays l'élément de grandes richesses.

Les deux Roger eurent pour successeurs quatre autres souverains de la même dynastie, qui après avoir occupé le trône pendant cent vingt-deux ans, fait place à la maison de Souabe, dont les droits vinrent d'une princesse normande, Constance, épouse de l'empereur Henri Ier. Soixante-douze ans plus tard, Charles d'Anjou reçoit l'investiture du pape Clément IV et conquiert la Sicile, que quinze années ensuite (1281) lui fait perdre la révolte des habitans connue sous le nom de *vêpres siciliennes*.

La Sicile passe alors à la maison d'Aragon, qui succède à la maison de Souabe qui s'éteint. Après diverses révolutions et un intervalle de

trois cent vingt-cinq ans, elle tombe en 1516 dans le domaine de la maison d'Autriche, qui recueille les droits de la maison d'Aragon. Enfin en 1735 un traité en fait l'apanage d'une branche cadette de la maison de Bourbon.

VOYAGE EN SICILE.

J'avais rencontré à Naples un de mes compatriotes, M. le comte de Biancourt, homme d'un esprit distingué et d'un commerce agréable. Nous nous réunîmes pour faire ensemble le voyage de la Sicile, et le 27 juin au matin nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur *le Ferdinand* pour nous rendre à Messine.

A peine sortis du Golfe de Naples, nous passâmes près d'un groupe de rochers situés au milieu de la mer et connus sous le nom des Syrènes; dans ces derniers temps, ils ont acquis une triste célébrité : l'infortuné Murat y séjourna

trois jours lorsque par une entreprise insensée, il courait à la mort. Nous longeâmes la terre ferme avec un beau temps, mais nous trouvâmes une mer assez grosse quand nous fûmes en vue d'Amalfi, que peu de jours auparavant nous avions visité.

Rien de plus accidenté, de plus pittoresque que la chaîne de montagnes que l'on a sous les yeux : composée de rocs entassés les uns sur les autres, dominée par le majestueux mont Saint-Angelo (l'ancien Garganus), dont la cime va se perdre dans les nues, elle forme comme un immense rempart couvert par intervalles d'une vive et brillante végétation; une population agglomérée y cultive des champs intercalés dans les rochers; deux ou trois petites plages lui donnent le moyen de communiquer avec la mer, et les habitans qu'un mur naturel sépare de l'intérieur de la province ne peuvent y pénétrer, comme on ne peut venir à eux qu'en escaladant des sentiers aussi étroits que difficiles.

Cette population, réunie au moyen âge pour

se livrer à la piraterie, avait bien choisi son poste : à portée de la navigation commerciale entre l'Italie et la Sicile, la Grèce et Constantinople, elle put facilement exercer ses rapines et se mettre en sûreté avec leur produit au milieu de ses âpres rochers. Les désordres de l'Italie et l'anarchie qui la désolait, la faiblesse de l'empire grec étaient un premier gage d'impunité; plus tard, des tours bâties sur des sommités inaccessibles, dont le nombre s'augmenta successivement et embrassa de grands espaces, assurèrent son indépendance. Une plage de trois cents toises environ, servant à recevoir à terre les bâtimens alors en usage, lui tenait lieu de port. Les succès du brigandage, augmentés de celui des spéculations commerciales, créèrent bientôt de grandes richesses. Une population considérable accourut au bruit d'une telle prospérité; deux petits cours d'eau, d'une pente rapide et qui ne tarissent jamais, pourvurent non-seulement à ses besoins, mais donnèrent le moyen d'établir une foule d'usines et de développer une féconde industrie, et la république d'Amalfi fut fondée. Plusieurs villes se réunirent à elle; il en résulta une confédéra-

tion qui eut quelque puissance et joua un rôle supérieur à celui que semblaient lui réserver ses élémens naturels.

Diverses circonstances lui valurent une gloire qui sera durable. En 1320, Gioja, citoyen d'Amalfi, faisant le premier l'application de la propriété de l'aimant à la navigation, inventa la boussole et rendit l'homme le maître des mers. Les Pandectes de Justinien, ce monument de sagesse, perdus alors, y furent retrouvés.

La prospérité commerciale d'Amalfi eut un si grand essor que sa monnaie, connue sous le nom de *tari*, se répandit partout et qu'encore aujourd'hui elle figure dans le royaume de Naples comme monnaie de compte. Sa réputation de sagesse fut si brillante que les lois d'Amalfi sur le trafic maritime ont servi de commentaire au droit des gens et de fondement à la jurisprudence du commerce des mers, et ces lois acquirent dans la Méditerranée la même autorité que celles de Rhodes y avaient eue dans l'antiquité.

Enfin ce furent des marchands d'Amalfi qui, attirés en Orient par les affaires de leur commerce et à Jérusalem par leur zèle religieux, obtinrent, en 1048 du calife d'Égypte la permission de bâtir et de doter, près du Saint-Sépulcre, sous l'invocation de Saint-Jean, un hospice destiné à recevoir les voyageurs de leur nation et en même temps une église dédiée à sainte Marie des Latins.

Lorsque Godefroy de Bouillon fit le siége de Jérusalem, les pieux hospitaliers de Saint-Jean armèrent de l'épée leurs mains qui jusqu'alors n'avaient porté que la croix, ils contribuèrent puissamment à la conquête de Jérusalem, et cette guerre sacrée changeant leurs mœurs, ils ne cessèrent depuis ce moment de combattre pour la défense de leur nouvelle patrie. C'est ainsi que les chevaliers de Malte sont devenus les successeurs des bourgeois d'Amalfi.

Un jour vint où la puissance et l'indépendance d'Amalfi disparurent; mais cette ville conserva constamment et possède encore une sorte de prospérité. Sa population, autrefois de cinquante

mille âmes, aujourd'hui de dix mille, resserrée dans un petit espace, vivant dans des maisons dont beaucoup sont pour ainsi dire accrochées aux rochers, et son mouvement extraordinaire en font toujours un des points les plus curieux du royaume de Naples : c'est une ruche d'abeilles dans l'activité de ses travaux.

Peu après avoir dépassé Amalfi, nous entrâmes dans le magnifique golfe de Salerne et nous découvrimes la ville de ce nom. Sa cathédrale renferme les restes du célèbre Grégoire VII, Hildebrand, un des hommes les plus extraordinaires que le monde ait produits et qui fut peut-être l'expression des besoins de son siècle.

Nous aperçûmes ensuite les belles ruines de Pæstum, développant dans toute leur majesté la grandeur et le génie de l'antiquité : les ruines sont curieuses et par leur conservation et par ce qui subsiste de la ville qui les contient et dont

l'enceinte est tellement intacte qu'on pourrait s'y défendre encore aujourd'hui; c'était cependant une colonie de Sybaris, plus portée aux plaisirs et à la volupté qu'à l'amour de la guerre et de la liberté.

Les recherches sur l'antiquité sont si nouvelles, le goût s'en est développé si récemment qu'il y a soixante-dix ans, malgré le voisinage et la facilité des communications, on ne connaissait pas à Naples les temples de Pæstum. La curiosité publique fut éveillée par le rapport des pêcheurs qui redirent ce qu'ils avaient découvert les premiers.

Nous ne perdîmes pas de vue la côte, et la terre des Calabres déploya devant nous toute sa magnificence. Ceux qui l'ont visitée en parlent avec admiration et prétendent que mille genres de richesses y sont renfermés; je puis dire au moins que l'aspect ne cesse pas d'en être riant et de séduire les regards. Le pays, inhabitable autrefois, est devenu, par les soins du roi et au moyen d'une bonne police, aussi sûr pour

les voyageurs que tous les autres points du royaume, service immense rendu à la société, car bientôt les grandes routes qui s'ouvrent partout apporteront la civilisation à ces peuples encore en arrière de leurs voisins.

Nous avions reconnu, en doublant les rochers des Syrènes, le point de station de Murat; celui de son débarquement et de son supplice s'offrit alors à nos yeux, et la vue del Pizzo, ranimant le souvenir de la perfidie dont il fut la victime, éveilla dans nos cœurs cette compassion que l'on doit à une grande infortune (1).

(1) Voir à la fin du volume une note sur la fin malheureuse de ce prince.

Nous passâmes ensuite à portée des îles Éoliennes, dont l'antiquité avait fait le séjour du dieu des vents. La première, le Stromboli, volcan constamment en éruption, semble le phare de cet archipel; des feux qui se succèdent toujours le signalent la nuit au voyageur; pendant le jour, une immense fumée obscurcit l'atmosphère. Le Stromboli, cône élevé, presque sans plaine à sa base, miné par des feux souterrains, environné par la mer, exposé à une pluie de feu incessante, et pourtant habité par des êtres

timides que les foudres des hommes effraieraient sans doute, mais qui vivent là sans crainte, tant est grande la puissance des souvenirs et la force de l'habitude.

Les îles Éoliennes rappellent une action généreuse de l'antiquité: l'histoire l'a consacrée, le temps en amena la récompense. Après la prise de Veïes par les Romains, ceux-ci avaient fait fabriquer, avec les richesses qu'ils y trouvèrent, un magnifique vase d'or qu'ils envoyèrent au temple de Delphes. Le bâtiment qui le portait ayant été pris par les corsaires de Liparis et conduit dans le port, Timosithée, qui gouvernait ce pays, non-seulement sauva la vie aux députés captifs, mais encore les fit conduire en Grèce en leur rendant le dépôt qui leur était confié afin qu'ils pussent remplir leur pieuse mission. Les Romains, reconnaissans, accordèrent à Timosithée le droit d'hospitalité publique, et cent trente ans après, ayant enlevé les îles de Liparis aux Carthaginois, ils exemptèrent ses descendans de tout tribut.

MESSINE.

Le 28 vers midi, après une navigation de moins de vingt-quatre heures, nous arrivâmes à Messine.

L'approche de Messine est imposante, et son magnifique canal s'embellit encore des fictions de la poésie : à gauche est Scilla, à droite Charybde, ces deux nymphes ennemies des voyageurs. Le son de leur voix ne se fit sans doute jamais entendre, mais les courans entraînaient les bâtimens sur les écueils de ces côtes, et dans l'enfance des sociétés, ces constans naufrages

furent attribués à des causes surnaturelles; les poëtes s'emparèrent de cette superstition et les écueils furent personnifiés.

La moindre largeur du canal est vis-à-vis du phare. La côte de Calabre, la plus habitée, est aussi celle où se déroule la végétation la plus riche. Cette entrée ressemble assez à celle des Dardanelles à Konkalé; mais il y a cette différence qu'aux Dardanelles le canal va toujours en se rétrécissant jusqu'au village de ce nom, où sa largeur est réduite de moitié. Ici des courans rapides causés par la marée se font sentir et se portent alternativement dans des directions opposées.

Messine est située en amphithéâtre au pied du mont Etna. Quoique fort belle, cette ville est cependant encore inachevée: cinquante-quatre ans écoulés depuis qu'elle fut détruite, en 1783, par un horrible tremblement de terre, n'ont pas suffi pour la réédifier complètement. Les campagnes qui l'entourent sont fertiles et bien

cultivées, et le pays offre une foule de points de vue variés aux regards qui embrassent successivement les environs de la ville, les deux mers et la côte de la Calabre.

Un bon accueil nous attendait à Messine : le roi avait eu la bonté de nous le préparer par ses ordres, et l'intendant, marquis de Squilacé, s'empressa ainsi que le général Caraffa de remplir les intentions du souverain.

Nous allâmes visiter la citadelle, vieil ouvrage dont la destination principale, qu'il remplit assez bien, est d'assurer la défense maritime. Cette forteresse devrait cependant pouvoir soutenir un siége; mais entièrement construite en maçonnerie, elle n'opposerait pas une longue résistance. Le port est très-vaste, sûr et défendu contre les attaques de l'ennemi; il permet l'entrée et la sortie avec une égale facilité, et sa position dans le détroit lui donne un prix inestimable.

La vue de ce canal rappela naturellement à mon esprit une expédition tentée par Murat et dont les circonstances furent tellement bizarres que je n'en avais jamais pu trouver l'explication.

Après avoir fait de grands préparatifs pour une expédition en Sicile, armé les côtes, créé une flotille, réuni une armée, il jeta une brigade en Sicile, et cette brigade avait été prise après un combat de quelques heures. Le général Caraffa servait alors dans l'armée napolitaine, et voici les renseignemens qu'il me donna sur cet étrange événement.

Murat désirait beaucoup conquérir la Sicile. Son armée, nombreuse et bien organisée, avait été accrue d'un corps français aux ordres du général Grénier; sa flotille, aguerrie par beaucoup de combats livrés sous la protection des batteries de terre comme ceux plus anciens de la flotille de Boulogne, était prête. Ces préparatifs avaient reçu l'approbation de l'empereur : ces mouvemens et ces menaces entraient dans ses calculs comme une diversion utile. Murat se berçait de l'espérance de joindre la couronne de Sicile à celle qu'il portait déjà; mais telle n'était pas

l'intention de l'empereur : il ne voulait ni courir des risques inutiles ni augmenter ses affaires, déjà trop multipliées, et surtout ajouter aux pays occupés par ses armées d'autres pays où la force seule assurerait l'obéissance. Murat, qui l'ignorait, hâtait par tous les moyens l'exécution de son projet. Le moment arrivé, à l'entrée de la nuit il donna l'ordre d'embarquement. Alors le général Grénier lui apporta un ordre secret de Napoléon, qui lui défendait de concourir à cette expédition. Murat furieux, supposant que les dangers du passage avaient seuls arrêté Napoléon, voulut lui prouver la facilité de l'exécution : il donna l'ordre à une brigade de franchir le détroit. Elle passa heureusement et débarqua. L'ordre de retour lui fut envoyé; mais les bateaux n'ayant pas voulu rester sans protection sur la plage s'étaient éloignés, et après un léger combat, la brigade, abandonnée à elle-même et cernée, fut obligée de mettre bas les armes et de se rendre prisonnière.

Messine (autrefois Zante) fut d'abord habitée par des pirates venus de Cyme, ville de la Chalcide. Une colonie de Mèdes chassée par les Milésiens s'en empara sur le conseil d'Anassilus, tyran de Rheges (Reggio). Bientôt après, celui-ci, Messénien d'origine, assisté d'une troupe de ses compatriotes, s'en rendit maître; de nouveaux habitans y furent établis, et Zante échangea son ancien nom contre celui de Messana.

Tour à tour alliée et ennemie de Syracuse, sous Denis et Agathocles, elle fut aussi alternativement ennemie et alliée des Carthaginois. Pré-

servée de l'invasion des Syracusains par les secours de ceux-ci, elle se délivra de ses libérateurs avec l'aide des Mamertins. Plus tard, ayant réclamé l'appui des Romains, ceux-ci lui envoyèrent le consul Appius Claudius avec une armée. C'était la première fois que les Romains mettaient le pied en Sicile, et ce fut le commencement de cette lutte opiniâtre où l'intervention de Carthage dans les affaires des Grecs de Sicile, après avoir amené celle des Romains, devint la cause de sa ruine et de sa destruction.

Aujourd'hui Messine renferme peu de choses intéressantes. La cathédrale seule mérite quelque attention : bâtie dans le douzième siècle par le roi Roger de Sicile, elle est du style bysantin; les colonnes qui la décorent sont de divers ordres et proviennent de monumens plus anciens. La porte et la voûte ont été renversées par le tremblement de terre de 1783. A présent elle est couverte en bois, à la manière de presque toutes les églises de Rome. L'autel a échappé aux effets de la catastrophe : revêtu en marbres in-

crustés de pierres dures, il est d'une richesse extrême et d'une valeur de plusieurs millions.

Nous partîmes de Messine le 29 à midi pour Taormina. Une superbe route, bien entretenue, constamment en vue de la mer, conduit à Catania en suivant le pied de l'Etna. Le pays est fertile et bien cultivé. On traverse un grand nombre de vallées à leur extrémité près de la mer; elles donnent toutes passage à des torrens dans les temps de pluies; mais à cette époque leurs lits étaient à sec; la seule Savoca avait un petit courant d'eau : son lit très-large et rempli de cailloux roulés fait juger de la quantité d'eau qu'il rassemble dans la mauvaise saison et qui doit lui donner alors l'apparence d'un grand fleuve.

Les montagnes, peu boisées, sont cependant très-vertes; la quantité d'arbres varie ainsi que leur espèce : le plus grand nombre, d'un riche produit, se compose d'oliviers, d'orangers et de citronniers. Presque partout on voit de la terre, rarement des rochers, qui tous sont cal-

caires, de marbres blancs, gris ou rouges. La culture pourrait être générale, mais elle est partielle, faute de bras pour mettre les champs en valeur, et cependant le bord de la mer est couvert d'habitations. Ces nombreuses vallées, ornées de bosquets de lauriers-roses, offrent à la vue des paysages charmans qui se renouvellent sans cesse.

Avant d'arriver à Jardino, où nous devions coucher, joli village situé sur le bord de la mer, à trente milles de Messine, au-dessous de Taormina, nous montâmes à cheval pour aller dans cette dernière ville et visiter ses antiquités.

Taormina, ville grecque des plus anciennes (Tauromenium), placée sur le promontoire de Taurus, est située à cent trente toises environ au-dessus de la mer et adossée à un pic assez élevé dont la sommité est couronnée par des fortifications qui datent du moyen âge. Lors de la conquête de la Sicile par les Sarrasins, cette ville et celle de Syracuse résistèrent seules pendant longtemps à leurs efforts.

La ville grecque occupait l'emplacement de la ville actuelle et toute la pente jusqu'à la mer; il y existait un théâtre très-beau dont les ruines sont

encore debout : enclavé dans un fond, on a pour le construire creusé circulairement les rochers de la partie supérieure compris entre deux parties saillantes à droite et à gauche. Ce point a été choisi évidemment par économie et pour diminuer la masse des travaux à faire. Ce rocher, d'une pente régulière, servait de base aux gradins, et la partie supérieure était couronnée par des murs parallèles, en arcs de cercle, d'une même courbure que l'excavation, et joints par une voûte; ces murs, ayant peu de hauteur et ne supportant aucun effort, n'avaient besoin ni d'une grande épaisseur, ni de contre-forts. La partie inférieure seule rappelait par sa disposition les autres théâtres de l'antiquité. Celui-ci pouvait contenir de quinze à vingt mille spectateurs.

L'église principale de Taormina renferme des colonnes enlevées au théâtre et de beaux siéges en marbre, couverts de bas-reliefs, autrefois destinés aux principaux magistrats de la ville et qui aujourd'hui servent aux dignitaires de l'église.

Taormina fut bâtie par les Sicules : habituellement alliée de Syracuse, deux fois elle influa puissamment sur les destinées de cette ville. Colonie de Corinthe, Syracuse était soumise à la tyrannie d'Hicétas ; les Corinthiens envoient une armée commandée par Timoléon pour l'en délivrer. Hicétas, campé près d'Adranum, dont les habitans lui étaient hostiles, est attaqué à l'improviste par Timoléon, qui lui tue trois cents hommes et lui fait six cents prisonniers, s'empare du camp, et par une marche forcée se rend à Syracuse, où il rétablit la liberté et renverse les statues de tous les tyrans qui l'avaient gouvernée, excepté celle de Gélon.

Plus tard, les Syracusains, divisés par des factions, assiégés par les Carthaginois invoquent le secours de Pyrrhus roi d'Épire, gendre d'Agathocles, alors en Italie occupé à faire la guerre aux Romains. Il part de Tarente avec son armée, débarque à Tauromenium, marche à Syracuse, qu'il délivre, chasse les Carthaginois de tous les postes qu'ils occupent dans l'île, excepté Liliboé (Marsalla), et se fait reconnaître roi de la

Sicile, dignité qui ne fut qu'éphémère et que ses cruautés lui enlevèrent bientôt.

La Sicile était depuis plus de cinquante ans conquise par les Sarrasins, que Taormina conservait encore sa liberté. Surprise en 909, elle subit enfin la loi commune, et ses habitans périrent victimes des plus atroces cruautés.

Nous partîmes le lendemain de grand matin pour continuer notre voyage. Voulant l'abréger, nous résolûmes de gravir le mont Etna avant d'aller à Catania, et en conséquence nous nous dirigeâmes sur Nicolosi. Au village de Giarre, nous quittâmes nos voitures pour prendre des chevaux. Après un repos de quelques momens à Nicolosi et nous être munis de guides, nous commençâmes notre marche directe sur le sommet de l'Etna. Nous avions décrit un arc de cent degrés environ, et constamment la montagne nous avait présenté le spectacle le plus impo-

sant : composée de laves et de cendres vomies par le volcan, elle s'étend par sa base à une distance de sept à huit lieues, et l'on peut juger par là de la masse des matières sorties de la terre, et de la grandeur de l'excavation par laquelle elle se sont fait jour.

Un phénomène fréquemment répété a servi à augmenter singulièrement le domaine du volcan : depuis longtemps les éruptions ne se font plus par sa bouche supérieure ; elles ont lieu par les flancs de la montagne et même par sa base : un effort souterrain déchire la terre, une montagne s'élève, un cratère est formé. Du côté de Nicolosi, j'en comptai vingt-cinq ; le nombre total de ceux qui entourent la montagne est de quatre-vingt-quinze.

A peu de distance de Nicolosi et près de notre route, nous vîmes le Monterosso, par lequel sortit l'éruption remarquable de 1669 ; la lave arriva jusqu'aux murs de Catane, menaçant de destruction cette belle ville, si souvent victime de ce voisinage et toujours rebâtie : c'était cent ans juste avant la naissance de Napoléon, cet

autre volcan qui devait s'étendre sur toute la terre. Un faible obstacle sur la route de la lave modifia sa marche et changea sa direction; elle tourna la ville et se rendit à la mer. La dernière éruption de 1832 s'ouvrit un passage sur le flanc de la montagne, du côté opposé à Catane, et menaça Bronto du plus grand péril.

Les dernières pentes de la montagne sont occupées par des villages et une multitude de maisons de campagne bâties au milieu de nombreuses vignes et de beaux oliviers cultivés avec soin. Au lieu de terrasses, comme dans le royaume de Naples, les maisons ont des toits en tuile, d'une faible inclinaison.

Une heure après avoir quitté Nicolosi et marché constamment sur des cendres, nous entrâmes dans une forêt de chênes séculaires d'une largeur de deux lieues environ : elle fait partie du duché de Bronto, donné à Nelson en récompense de sa victoire d'Aboukir, qui nous fut si fatale. Le sol de cette forêt est le résultat de la décom-

position des détritus de végétaux amoncelés par la succession des siècles : ils ont produit à la surface une couche épaisse de terre à qui la lave sert partout de base, ainsi que les ravins formés par les eaux le font reconnaître.

Nous bivouaquâmes à la limite supérieure du bois. A minuit et demi, nous nous mîmes en route pour le sommet de la montagne, désirant y voir le lever du soleil ; à quatre heures et demie, nous l'avions atteint, ayant eu à traverser une lieue et demie de neige. La maison dite des Anglais, bâtie au-dessous du pic supérieur, en était encore couverte. Ordinairement, à cette époque de l'année, les neiges sont fondues ; mais les chaleurs ayant été jusqu'alors peu considérables, il en existait encore une assez grande quantité. La température de l'atmosphère au soleil levant était à l'ombre de deux degrés cinq dixièmes centigrades.

Le cratère de l'Etna est très-large ; il ne laisse plus échapper de fumée, au moins il n'en vient pas du fond du goufre directement, mais seulement des parois supérieures, par des ouvertures presque imperceptibles. A la partie inférieure du pic, à un tiers de la distance de la maison dite des Anglais, au sommet existe un second cratère ; sa dimension est à peu près de la moitié de celui du Vésuve : il ne sort non plus de fumée que de ses parois ; mais à quelque distance au-dessus, une autre ouverture de trente ou quarante pieds de diamètre donne passage à une colonne de fumée

épaisse et continuelle; en même temps un bruit souterrain très-fort, qui prend naissance à une grande profondeur, ne cesse de se faire entendre. La fumée, remplie de vapeurs sulfuriques comme celle du Vésuve, était suffoquante; la base du pic offrait aussi une issue, par de nombreuses fissures, à une grande quantité de fumée de même nature.

Il est difficile de donner une juste idée de la beauté de la vue dont on jouit au sommet de l'Etna. Le ciel étant pur et le temps serein, nous pûmes découvrir toute la Sicile, les montagnes qui dominent Palerme et une grande étendue de la côte de Calabre : c'est un admirable panorama.

Après avoir contemplé à loisir le magnifique spectacle offert à nos yeux, nous redescendîmes et revînmes à Nicolosi, où nous étions de retour après une marche consécutive de dix heures. Nos voitures nous conduisirent en deux heures et demie à Catania, où nous logeâmes dans une très-bonne auberge, comparable aux meilleures de l'Italie.

CATANIA.



Catania, détruite plusieurs fois, mais toujours rebâtie à cause des avantages de sa position et de la richesse du pays qui l'environne, est fort régulière; ses rues sont longues et droites, ses maisons en général d'une belle construction; sa population est de soixante mille âmes environ, et malgré que son port soit misérable, elle est fort commerçante. On y fabrique, entre autres choses, des étoffes de soie qui ont une grande vogue en Italie; la récolte de la soie est encore un des grands produits de l'industrie assez développée de ce pays; on y travaille aussi l'ambre et le corail. L'ambre

récolté au bord de la mer sur les côtes voisines est plus beau et plus coloré que celui de la Baltique. On croit l'ambre composé de la substance résineuse provenant d'un arbre, et qu'enfouie dans la terre par une révolution du globe, cette substance s'est combinée avec des sels et des oxydes métalliques qui avec le temps lui ont donné sa dureté et sa couleur. Il se rencontre souvent dans l'ambre des insectes bien conservés, ce qui prouve que primitivement il a été liquide.

Nous trouvâmes à Catania le prince Manganelli, intendant, et le prince Ache, général commandant, qui nous firent les honneurs de la ville. Dès le soir même, nous allâmes voir les antiquités. D'abord un théâtre, dont une portion est déblayée et le reste enfoui sous la lave et sous les attérissemens produits par le temps. Son entrée n'a rien de remarquable; cependant le théâtre lui-même ne manque pas d'étendue. Nous visitâmes l'amphithéâtre, dont on n'a pu découvrir que le pourtour. On assure qu'il pouvait contenir trente mille spectateurs. Quelques statues et des colonnes de marbre décoraient l'en-

trée de ce monument; elles ont été enlevées de la place qu'elles occupaient et déposées dans le musée riche et curieux du prince Bischery. Nous visitâmes les bains anciens ordinaires et aussi les bains d'étuve : leurs restes ont beaucoup de magnificence; le bain d'étuve surtout reçoit une imposante beauté des proportions de la salle principale.

En terminant notre journée, nous allâmes voir la cathédrale, bâtie dans le douzième siècle par Roger II; elle est vaste et peu ornée, mais d'une architecture simple et noble. En général tous les monumens du moyen âge en Sicile, toutes les fondations importantes, tout ce qui mérite l'admiration est l'œuvre des deux Roger, tout à la fois grands princes et grands hommes.

Le 2 juillet nous continuâmes nos courses et nous commençâmes notre journée par la visite de l'université, fondée par le roi Alphonse au quatorzième siècle. Elle était la seule qui existât en Sicile : depuis quarante ans, une université rivale a été établie à Palerme. On enseigne dans l'établissement de Catania le grec, le latin, le français et l'italien, les sciences exactes, la jurisprudence, la théologie et la médecine. Cette université confère tous les degrés et le droit d'exercer. Son administration est dirigée par un conseil de quatre recteurs et un président. Cette

dernière dignité, autrefois attribuée à l'évêque de Catania, est maintenant déférée au président du tribunal supérieur.

L'université possède une bibliothèque de soixante et dix mille volumes et quelques manuscrits qui ne remontent pas au delà du quinzième siècle. Les cabinets d'histoire naturelle, de physique et de chimie sont peu de chose; on s'occupe à les augmenter. Le nombre des élèves qui suivent les leçons est de deux cents à deux cent cinquante, et les cours embrassent trois ans.

Après avoir vu en détail l'université, nous nous rendîmes au couvent des bénédictins. C'est un bel édifice, quoiqu'il ne soit point encore achevé : quatre-vingts personnes, dont quarante pères, l'habitent. L'église est construite dans de très-vastes proportions, du style en usage en Italie, que je ne saurais admirer; elle possède un orgue magnifique fait à Catania et qui donne une idée favorable des ressources de cette ville pour les arts : cet instrument, dont un moine,

organiste du couvent, joua devant nous avec beaucoup de talent, a vingt et un registres et cinq claviers.

Les revenus du couvent s'élèvent à quatre-vingt mille ducati (trois cent vingt mille francs). L'abbé est crossé et mitré : il était alors président des bénédictins d'Italie. Les couvens de bénédictins établis dans la péninsule et en Sicile forment une congrégation. Tous les trois ans ils élisent un président et un procureur général : celui-ci, chargé des intérêts de l'ordre, réside à Rome auprès du saint-père.

Le monastère de Catania se fait remarquer par un caractère de dignité et de grandeur qui a toujours été l'apanage de l'ordre des bénédictins : pour y être admis, il faut être gentilhomme.

La règle de ce couvent a établi un usage singulier : les moines ont deux réfectoires distincts, un pour les jours maigres, où l'on doit s'abstenir de parler pendant le temps des repas, et l'autre pour les jours gras, où il est permis de s'adresser la parole. On a consacré par là cette vérité,

qu'obliger l'homme au silence c'est lui imposer une privation pénible : elle devient bien plus vive à mesure que les facultés intellectuelles plus développées rendent désirable l'échange des idées. A ce titre les bénédictins devaient y être plus sensibles que d'autres, eux en général si studieux, si instruits, eux qui nous ont conservé le flambeau de l'histoire et des connaissances humaines au milieu de la barbarie et des bouleversemens du moyen âge.

Le couvent de Catania renferme une bibliothèque nombreuse et bien choisie; elle est confiée à la direction du père Corbaja et offre un modèle de ce bon classement des livres qui en facilite l'usage. Une réunion importante d'objets d'antiquité ou d'histoire naturelle y est annexée. En un mot ce couvent est sans contredit le plus beau de l'Italie; mais il est inférieur aux établissemens de ce genre de l'Allemagne et à ceux que possédait autrefois la France.

Le jardin a peu d'étendue; le mur qui lui sert

d'enceinte arrêta les laves de l'Etna lors de l'éruption de 1669 : au lieu de s'amonceler, comme il arrive d'ordinaire, et de franchir l'obstacle qu'elles rencontraient sur leur route, elles changèrent de direction, contournèrent la ville en se portant vers la mer, et Catania fut sauvée.

Après avoir passé trois heures remplies d'intérêt chez les bénédictins de Catania, nous allâmes voir le cabinet du chevalier de Giné. On y trouve, rangé séparément :

1° Toutes les pierres et minéraux du Vésuve ;

2° Les pierres et minéraux de l'Etna ;

3° Toutes les espèces d'ambre de la Sicile ;

4° Tous les coraux ;

5° Enfin divers objets curieux du pays.

Nous achevâmes nos courses en visitant en détail le musée du prince Bischery. Il se compose d'un nombre considérable d'objets d'antiquité trouvés à Catania. Parmi eux sont des statues,

des bustes, etc., dont plusieurs d'une beauté remarquable; une grande variété de bronzes; une collection complète de vases étrusques et grecs et de poteries communes; enfin une collection très-étendue de marbre de Sicile de toutes les espèces, de minéraux, de coquillages, pétrifications, coraux, d'objets se rapportant à la société du moyen âge, avant l'invention de la poudre, comme vêtemens et armes. Ces diverses collections forment une des réunions les plus riches qu'un particulier possède.

Après la trentième olympiade (six cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ), Carondas, législateur célèbre, donna des lois à Catania; au nombre des institutions qu'elle lui dut étaient des gymnases publics qu'il fonda afin d'adoucir les mœurs des Siciliens. On y enseignait à la jeunesse à bien écrire et à bien parler.

Dans la trente-septième olympiade (six cent vingt-huit ans avant Jésus-Christ), Élionotte et Améristе brillaient dans cette école, le premier par ses connaissances dans les lois, le second

comme géomètre. A cette époque la géométrie était à peine connue et enseignée en Grèce par Thalès. Mais Catania eut aussi ses révolutions et ses infortunes.

Hiéron, souverain de Syracuse, supposant qu'elle lui était ennemie, transporta à Léontium ses habitans, qu'il fit remplacer par des Syracusains et des Péloponésiens, et changea son nom en celui d'Etna. Onze ans après il y mourut, et un tombeau magnifique lui fut élevé, comme à un héros, par les nouveaux habitans. Etna reprit bientôt son ancien nom de Catania, que depuis elle conserva toujours, et elle devint plus tard la place d'armes des Athéniens pendant le siége de Syracuse.

Effet remarquable d'une première impulsion : Catania, lieu d'étude et d'enseignement dans l'antiquité la plus reculée, était au moyen âge le siége de l'unique université de la Sicile, et maintenant encore elle est la ville spéciale des siences, des arts et de l'industrie.

SYRACUSE.

Pour abréger la durée de notre voyage et hâter notre marche, nous nous décidâmes à nous rendre par mer à Syracuse. Embarqués sur un speronare, nous quittâmes le port de Catania au commencement de la nuit; à huit heures du matin, nous entrions dans celui de Syracuse. Rien de plus magnifique que cette rade, autrefois le grand port : d'un développement de deux lieues, fermée à tous les vents, son entrée est d'une largeur suffisante pour permettre aux vaisseaux d'exécuter avec facilité toutes leurs

évolutions, et elle est en même temps très-facile à défendre.

Nous trouvâmes les autorités empressées à nous bien accueillir, et nous eûmes beaucoup à nous louer du général commandant Taulis et de l'intendant baron Vintimille. Mais la personne dont l'aide, les lumières et les conseils nous servirent davantage fut M. l'archevêque Amorelli, homme aussi distingué par son urbanité que par son savoir : un long séjour à Rome, une instruction étendue et une bienveillance particulière pour les étrangers lui donnent une amabilité peu commune.

En se rendant à Syracuse, on vient chercher d'illustres souvenirs, seule espèce d'intérêt que puisse y rencontrer aujourd'hui le voyageur ; mais les lieux sont tellement reconnaissables que chaque pas rappelle les grands événemens qui s'y sont accomplis.

Cette multitude de villes indépendantes et

sans cesse en guerre entre elles, qui couvraient la Sicile autrefois, créa mille combinaisons diverses, des alliances et des confédérations où le plus habituellement les faibles tombèrent sous la tyrannie des puissans, et parmi ces derniers, Syracuse occupa le premier rang. Les villes, agitées par de fréquentes révolutions intérieures, passent de la démocratie à la tyrannie, de la tyrannie à la liberté, et leurs alliances prennent leur source dans les besoins d'un peuple qui appelle des libérateurs ou ceux de souverains qui réclament des secours pour étayer leur pouvoir.

L'intervention des Carthaginois dans les affaires de la Sicile, leur ambition et leurs intrigues vinrent compliquer cet état de choses et donner naissance à de nouvelles guerres. Au milieu de ce conflit, de ces désordres incessans, Syracuse, cité puissante par ses richesses et sa population considérable, dictait souvent ses lois. Gouvernée par une suite de grands hommes dont le génie exerça une haute influence sur sa destinée, elle sortit victorieuse des diverses crises qui paraissaient devoir ame-

ner sa ruine; elle se grandit des obstacles qu'elle avait surmontés et devint le cœur et la tête de la Sicile, le foyer de son intelligence et la base de sa force morale. Aussi fut-elle la maitresse de l'île ou du moins investie d'une puissance prépondérante : à elle seule la Sicile dut le rôle qu'elle joua dans l'histoire et l'importance qu'elle acquit; sans Syracuse, la Sicile entière aurait été promptement réduite à la condition de province carthaginoise.

Archias, l'un des Héraclides sortis de Corinthe, fonda cette ville. Après avoir chassé les Sicules qui occupaient l'île d'Ortigia, il s'y établit avec les Corinthiens qu'il amenait. Cent trente-cinq ans après, cette ville avait pris assez de développement pour qu'il en sortit une colonie qui fonda Camarina.

Géla, ville voisine établie par une colonie de Crétois et de Rhodiens, était gouvernée par

Hippocrate. Voulant transmettre à ses enfans en bas âge ses richesses et son pouvoir, il confia en mourant leur tutelle à Gélon, son préfet de cavalerie. Bientôt celui-ci exerce l'autorité en son nom propre et dépouille ses pupilles. Il fait la guerre aux Égestains et aux Phéniciens sous prétexte de venger le meurtre de Dosiocus; puis profitant de la discorde existant entre les habitans riches de Syracuse et le bas peuple, il intervient et se rend maître de la ville (1).

Arrivé au pouvoir par des moyens condamnables, il légitima son usurpation en en faisant un usage heureux et en jetant le premier les fonde-

(1) Liste des rois de Syracuse.

	Arrivé au pouvoir l'an	Mort ou ayant perdu le pouvoir l'an
Gélon	491 av. J.-C.	478 av. J.-C.
Hiéron I	478	467
Trasybule	467	466
Denis I	405	368
Denis II	368	343
Agathocles	317	289
Nicétas	289	280
Tynion	280	278
Pyrrhus	277	276
Hiéron II	276	215
Hiéronyme	215	214

Marcellus s'empare de Syracuse 212 ans avant J.-C.

mens de la puissance et de la grandeur de cette cité. Il remit le gouvernement de Géla à son frère Hiéron, détruisit Camarina et Mégara, villes dépendantes et rebelles et en transporta les habitans à Syracuse. C'est ainsi que Rome s'accrut et devint promptement redoutable au moyen des populations d'Albe et des autres villes qui y furent violemment incorporées.

Pendant ce temps, Théron régnait à Agrigente : uni d'intérêt et par le sang à Gélon, ces deux princes exercèrent une influence salutaire sur le développement de la prospérité et de la civilisation de la Sicile, et Gélon, vainqueur des Carthaginois près d'Hymères, leur imposa la condition de renoncer aux sacrifices humains. Démarate, femme de Gélon, avait négocié le traité ; les Carthaginois lui offrirent en récompense une couronne d'or qui fut convertie plus tard en une pièce de monnaie, du poids de cinquante livres, à laquelle on donna le nom de *démarcation*.

Après un règne de sept ans, Gélon mourut

dans la troisième année de la soixante-quinzième olympiade (quatre cent soixante-dix-sept ans avant Jésus-Christ), et les Syracusains lui élevèrent un magnifique tombeau, près du temple de Jupiter-Olympien, à peu de distance du fleuve Anapus.

Son frère Hiéron lui succéda et gouverna pendant onze ans avec sagesse et gloire. Il garda une alliance étroite avec Agrigente et appela à sa cour Pindare, Simonides, Eschyle, Bacchylide, Xénophane, Pharmicides, Épicarme, auteur comique qui modifia l'alphabet et l'augmenta de l'*o* et de l'*x* pendant que Corace, de Syracuse, donnait les premières leçons de rhétorique.

Parmi les sculpteurs de cette époque, on cite Pythagoras, au dire de Pline, supérieur au célèbre Miron. Enfin Hiéron protégea les sciences, les lettres et les beaux-arts, et les monumens qu'il éleva, les présens qu'il envoya à Olympia attestent son goût et sa magnificence.

Tindarus, après lui, ayant voulu s'emparer du pouvoir suprême, trouva la mort dans son entreprise. Cet événement fut la cause de l'étrange loi, pétalisme, qui condamnait à cinq ans d'exil celui qui s'élevait au-dessus de ses concitoyens par ses richesses ou ses vertus. Son absurdité la fit abroger au bout de peu d'années.

Syracuse prit une part active à la guerre du Péloponèse, où, pendant vingt-sept ans, les Athéniens et les Lacédémoniens se disputèrent la suprématie. Les Syracusains ayant voulu s'emparer de Léontium, cette dernière ville implora l'appui des Athéniens. Gorgias, le plus éloquent sophiste de l'antiquité, fut chargé de cette mission. Des secours puissans envoyés par Athènes furent d'abord funestes aux Syracusains. La guerre était partout et menaçait de destruction la Sicile entière quand un congrès amena une pacification générale. Mais bientôt la discorde, fomentée par les intrigues des Athéniens, ramena les hostilités, et la guerre des Égestains avec

Sélinonte motiva l'envoi d'une flotte et d'une armée athénienne, commandée par Alcibiade, Nicias et Lamacus, contre les Syracusains. Ceux-ci se mirent en état de défense et cherchèrent des alliés. Sélinonte, Hymère, Géla se joignirent à eux, tandis qu'Agrigente et Naxas s'unissaient aux Athéniens et que Messine, Mégares et Catania restaient neutres.

Les Athéniens tentèrent sans succès de s'emparer de Messine; ils prirent Catania par trahison et en firent leur place d'armes et la base de leurs opérations.

A cette époque, Syracuse avait pris un grand développement. D'abord bornée à l'île d'Ortigia, elle s'étendait maintenant sur le plateau en face, qui la commande, et embrassait une immense étendue divisée en deux quartiers formant à eux seuls des villes, Acradina et Tica.

Acradina, située vis-à-vis d'Ortigia, était jointe avec elle par des ponts.

Tica, placée à l'ouest d'Acradina, terminait de ce côté la ville, que des murailles enfer-

maient de toutes parts; au delà, le plateau en s'élevant formait un mamelon appelé Épipolis, dont le point culminant, nommé Labdale, dominait la ville. Au pied de celui-ci se trouve l'Euryale, colline aujourd'hui connue sous le nom de Mongibelli; au sud-est, un emplacement bas où plus tard fut construit un quatrième quartier appelé Néapolis, et au delà des plaines marécageuses traversées par la rivière et coupées obliquement par la chaussée élorine qui conduisait à l'Anapus et à l'Olympium, temple de Jupiter-Olympien. En face de la pointe méridionale d'Ortigia se trouvait le cap avancé de la presqu'île de Plimmirium : cet intervalle formait l'entrée du port principal de Syracuse, composé de la vaste étendue de mer entourée de la terre de toutes parts. Au nord d'Ortigia et formé par une courbure de la terre ferme était le petit port; plus au nord un bon mouillage couvert par la presqu'île de Tapsos. Les contours de la ville avaient vingt-quatre milles de développement : dans ses murs vivait une immense population; on prétend qu'elle montait à un million cinq cent mille âmes. C'est une chose difficile à croire et

plus encore à constater (1). Il est indubitable au moins que Syracuse fut une des plus grandes villes de l'antiquité.

(1) La statistique est une science toute récente. Jusqu'à elle les nombres ont toujours été très-confus et très-exagérés, non-seulement chez les anciens, mais encore jusqu'à une époque fort rapprochée de la nôtre. En Orient, il en est encore aujourd'hui comme autrefois, et les nombres appliqués aux populations et aux armées sont choisis au hasard, suivant le caprice de celui qui parle. Je vais citer un fait relatif à la France qui date de moins de deux cents ans et qui fera voir avec quelle réserve on doit adopter, dans les récits de l'antiquité, les nombres qui choquent la raison.

M. de Saint-Aulaire, l'élégant et profond historien de la Fronde, m'a raconté qu'en s'occupant des recherches nécessaires à la rédaction de son ouvrage, qui lui a fait prendre une place si distinguée dans notre littérature, il lui était tombé entre les mains des brochures du temps, qui portaient la population de Paris à six millions d'âmes, et qu'il avait lu des actes réguliers du parlement de Paris qui consacraient incidemment, mais comme un fait démontré et certain, que cette population s'élevait à deux millions d'habitans.

Les Athéniens, campés près de Catania, s'occupaient de leurs préparatifs. Après un hiver passé à les achever et pendant lequel ils avaient reçu d'Athènes de la cavalerie et de l'argent, ils mirent en mer et débarquèrent au port de Tapsos. Leurs vaisseaux placés en sûreté sous la presqu'île, ils s'avancèrent par l'Euryale, sur l'Épipolis, qu'ils gravirent, et poussant sur les dernières hauteurs à l'Abdale, ils y construisirent un fort pour mettre à couvert leurs dépôts et leurs approvisionnemens, et étant accrus de quatre cents cavaliers envoyés d'Égeste ou par

leurs autres alliés, ils commencèrent le siége. L'armée athénienne était commandée par Nicias et Lamacus, Alcibiade ayant été rappelé par le peuple pour rendre compte des offenses qu'il avait commises envers les dieux.

De leur côté les Syracusains avaient ajouté à la défense de leur ville, et divers travaux amenèrent plusieurs combats. Le siége continuait, et l'abandon des alliés de Syracuse semblait présager sa chute quand un secours puissant, envoyé par les Lacédémoniens, sous les ordres de Gylippe, après avoir pris terre à Messine, arriva à Syracuse. A peine sa jonction opérée, Gylippe marche aux retranchemens ennemis, s'empare de l'Abdale et somme les Athéniens d'évacuer la Sicile. Nicias, convaincu qu'il ne peut se soutenir sur l'Épipolis, se retire au Plimmirium et s'y fortifie. Gylippe l'y attaque une première fois sans succès; mais renouvelant ses efforts, il s'empare des premiers retranchemens des Athéniens. Alors ceux-ci appellent à eux leur flotte dans le grand port, s'établissent solidement dans cette presqu'île et y attendent les renforts qui

leur sont promis. Mettant à profit ce délai, Gylippe parcourt les villes alliées de Syracuse et en ramène des troupes.

De retour, il persuade aux Syracusains de tenter une bataille maritime, et leur flotte, sortie des deux ports, combat avec succès celle des Athéniens, tandis que Gylippe enlève, par une attaque simultanée sur terre, plusieurs retranchemens des Athéniens et resserre davantage leur armée. L'arrivée de Démosthènes avec soixante-cinq vaisseaux et un gros corps de troupes rend le courage aux Athéniens. Voulant profiter de la bonne disposition de ses troupes, Démosthènes, par une marche de nuit, passe l'Anapus et attaque le fort établi à l'Abdale au sommet de l'Épipolis; mais ses troupes sont battues, mises dans le plus grand désordre et se retirent dans leur camp. Les Athéniens, ne pouvant plus former l'espoir raisonnable de se rendre maîtres de Syracuse, n'avaient d'autre parti à prendre que de se retirer; leur salut, dans la position qu'ils avaient prise, dépendait uniquement de leur supériorité sur la mer, et chaque moment pouvait la leur enlever.

Nicias s'opposa d'abord à cette retraite; puis reconnaissant sa nécessité, il suspend le départ, effrayé des présages sinistres qu'il tire d'une éclipse de lune. Pendant ce temps, les Syracusains, ayant renforcé et amélioré leur flotte, livrent plusieurs combats dont le dernier est une victoire signalée : alors ils ferment, par des vaisseaux à l'ancre, des chaînes et des travaux, l'entrée du grand port et occupent tout l'espace entre l'extrémité méridionale d'Ortigia et la pointe opposée du Plimmirium.

Les Athéniens, après avoir fait une tentative désespérée et infructueuse pour briser cette barrière et sortir, brûlent leurs vaisseaux et entreprennent une retraite par terre sur Catania. Formés en deux masses, la première commandée par Nicias et l'autre par Démosthènes, ils se mettent en marche, passent l'Anapus et tournent Syracuse; mais arrêtés à chaque pas par l'ennemi, trouvant les défilés retranchés et impossibles à forcer, ils se résolvent à rétrograder et repassent l'Anapus dans le but d'atteindre sur quelque point de la côte une ville amie ou assez

faible pour ne pas leur résister où ils puissent se réfugier, se défendre et attendre des secours. Nicias, précédant Démosthènes, gagne de l'avance; Démosthènes qui le suit s'égare, et le désordre se met dans ses troupes, enveloppées et attaquées de toutes parts et qui éprouvent les pertes les plus grandes. Enfin, accablés par le nombre et sommés de se rendre avec la vie sauve, six mille hommes, qui ont survécu à ce désastre, mettent bas les armes et sont faits prisonniers. Atteint à son tour, sur les bords du fleuve Asinare, dont l'ennemi occupe déjà la rive opposée, Nicias se rend à discrétion avec le peu de monde qui lui reste.

Ainsi fut détruite une armée de quarante mille hommes, la plus grande qu'eût jamais rassemblée Athènes et dont la perte entraîna immédiatement sa ruine, résultat infaillible des entreprises supérieures aux moyens des empires qui les font, tandis que l'opinion ajouta beaucoup à la puissance de Syracuse. Cette ville souilla sa gloire en faisant mourir Nicias et Démosthènes; mais

en se livrant à la barbarie et à la cruauté alors si habituelles, elle ne fit que suivre l'exemple souvent donné par les Grecs durant cette longue guerre.

Les Syracusains, sortis de cette crise par leur courage, leur persévérance et le secours de leurs alliés, et ayant retrouvé le repos, s'occupèrent de l'amélioration de leurs lois. Dioclès leur donna celles qu'ils suivirent jusqu'à la conquête des Romains.

Les Carthaginois, occupés à mettre à exécution leurs vues ambitieuses, réunirent une armée et une flotte nombreuse pour conquérir la Sicile. Les Syracusains courent aux armes et battent leur flotte. Malgré cet échec, les Carthaginois débarquent et prennent Agrigente, Sélinonte et Hymère. Le salut de la Sicile ne repose plus que sur Syracuse, où les habitans des villes conquises viennent chercher un asile. Alors Denis paraît. De basse extraction, il remue les pas-

sions du peuple pour conquérir sa confiance, puis se fait déléguer le pouvoir ; il l'exerce d'une manière ferme, contracte des alliances illustres et s'occupe de combattre les Carthaginois.

Après une lutte longue et opiniâtre et une alternative de succès et de revers, il fait la paix avec Carthage et profite des loisirs qu'elle lui laisse pour étendre sa domination sur diverses villes de l'île. Après avoir fait d'énormes préparatifs, il recommence la guerre. Les Carthaginois accourent pour défendre leurs possessions. Réduit à la défensive, Denis est bientôt assiégé dans Syracuse, et les Carthaginois viennent camper sur les bords de l'Anapus. Secourus par leurs alliés du Péloponèse, les Syracusains échappent au péril qui les menace, et les Carthaginois, attaqués par la peste, paient trois cents talens à Denis pour obtenir de lui qu'il accorde aux citoyens de Carthage la liberté de se retirer sans obstacle, abandonnant à la discrétion des Syracusains leurs alliés et les barbares qui servent dans leur armée.

Après avoir réprimé diverses révoltes, établi

son autorité ou son influence sur la plus grande partie de l'île et régné trente-huit ans, Denis termina sa carrière et transmit le pouvoir à son fils, Denis le jeune. Mais celui-ci ne le conserva pas longtemps. Peu après, Timoléon, envoyé de Corinthe avec des troupes, vient, sur la demande des Syracusains, rétablir la paix troublée. Il fait régner chez eux le bon ordre, y attire un grand nombre de Grecs, et après un gouvernement de plusieurs années, il laisse la Sicile tranquille et florissante. Les villes confédérées envoyèrent alors en commun une députation à Babylone pour complimenter Alexandre-le-Grand.

Bientôt l'ambition d'Agathocles causa de nouveaux désordres à Syracuse. Après s'être fait un grand renom par sa capacité et sa bravoure, il arriva au pouvoir, mais à la suite d'excès atroces. Il fait la guerre aux Carthaginois avec des chances variées. Vaincu à Hymère, il se retire à Syracuse, que les Carthaginois assiégent. Alors Agathocles exécute une grande résolution, et après avoir confié la défense de Syracuse à son frère, il

porte la guerre en Afrique, obtient de brillans succès et menace l'existence même de Carthage. La terreur y fut telle, que pour apaiser les dieux les prêtres immolèrent à Saturne trois cents hommes et deux cents enfans choisis dans les premières familles.

Les succès d'Agathocles continuent en Afrique, où il prend le titre de roi. Agrigente, voulant alors substituer sa domination en Sicile à celle de Syracuse, fait la guerre à ses alliés, et il en résulte une confusion générale dans ce pays. Agathocles accourt, vient y prendre part, laissant le commandement en Afrique à ses fils. La fortune les abandonne, et la puissance qu'il a élevée en Afrique s'écroule. Il se jette dans de nouvelles aventures, finit par mourir assassiné, et Syracuse fait la paix avec Carthage.

De nouveaux troubles déchirent bientôt Syracuse, et les habitans appellent Pyrrhus roi d'Épire pour les apaiser. Il arrive et remplit leur attente; mais la manière dont il abuse de son autorité ne tarde pas à le rendre odieux, et il

quitte la Sicile. On dit qu'en partant il s'écria : « Quel palestre je laisse aux Carthaginois et aux Romains ! »

La Sicile, demeurée sans gouvernement, appauvrie par les concussions d'Agathocles et par ces guerres continuelles, était près de sa ruine. Syracuse choisit pour chef Hiéron, rejeton d'une illustre famille et homme d'une grande vertu. Il rétablit l'ordre partout, forme une armée uniquement composée de Siciliens et fait reconnaître de nouveau le pouvoir de Syracuse par un grand nombre de villes de l'île. Alors le peuple lui défère la couronne et lui donne le titre de roi. Les Romains interviennent, et les Syracusains, d'abord leurs ennemis, concluent avec eux une trêve de vingt-cinq ans qui les sépare des querelles des Romains et des Carthaginois. Ils deviennent les alliés des Romains, qui soumettent tout le reste de l'île.

Exempt de guerre, Hiéron tourna avec tant de succès ses soins vers la prospérité intérieure,

l'agriculture, le commerce et l'industrie, que la réunion des villes formant son royaume suffisait à fournir à tous les besoins du reste de l'île ravagée par la guerre, et des armées belligérantes, et même à ceux de Rome. La population augmenta et s'enrichit, et la ville s'embellit. Sous ce règne vivait Archimède. Hiéron réunissait à sa cour les plus illustres poëtes de son temps, Théocrite, Moschus et Bion.

Cette première guerre punique, qui avait duré vingt-quatre ans, fonda la puissance des Romains en Sicile. Les Carthaginois achetèrent la paix en renonçant à leurs possessions, et particulièrement à Lilibée (Marsalla), assiégée depuis dix ans; ils promirent en outre de vivre en bonne harmonie avec Hiéron et les autres alliés des Romains; ils payèrent comptant à leurs vainqueurs mille talens, prirent l'engagement d'en donner deux mille deux cents autres dans un espace de temps déterminé, et les Romains désignèrent la partie de la Sicile qu'ils possédaient par le nom de première province romaine.

Au commencement de la seconde guerre punique, ils envoyèrent en Sicile une nombreuse armée, commandée par le préteur Émilius, pour la défendre contre les Carthaginois; mais deux flottes et deux armées parurent à la fois. L'une attaqua Lilibée, l'autre Syracuse. Hiéron et Émilius s'opposaient avec succès aux Africains quand la mort de Hiéron changea la destinée de la Sicile. A quatre-vingt-dix ans il perdit la vie, après en avoir régné cinquante-quatre, regretté de ses sujets et de ses alliés. Simple dans ses mœurs, ne se servant de ses richesses que pour le bien de ses sujets, il fut l'inébranlable ami des Romains. Il voulait déposer la couronne avant de mourir, et ne la conserva que sur les instances des Syracusains.

Son petit-fils Hiéronymus lui succéda, mais pour la ruine de ses sujets. Ayant renoncé à l'alliance des Romains, il se lia aux Carthaginois, et après avoir mis à la tête de ses troupes deux Carthaginois, Syracusains d'origine, Hippocrate

et Épicide, il entra en campagne et fut assassiné par ses soldats.

L'armée proclama la liberté : la liberté enfanta des troubles continuels. Les uns voulaient l'alliance des Romains, les autres celle des Carthaginois ; une anarchie complète désolait le pays quand Marcellus accourut en toute hâte, entreprit le siége de Syracuse par terre et par mer. On sait les moyens de défense que créa le génie d'Archimède. L'intervention des Carthaginois étendit le cercle de la guerre. Marcellus, ayant introduit ses troupes par surprise dans l'Épipolis, s'empara de Tica et de Néapolis, et Syracuse, réduite à Acradina et à Ortigia, tint encore en échec toutes les forces romaines. Les chefs syracusains, Millon et Hippocrate, étaient campés avec une partie de leurs forces sur l'Anapus. Secourus par les Carthaginois, ils attaquent de tous côtés les Romains, mais sans succès. Ce fut le dernier grand effort tenté par eux. Les maladies causées par le voisinage des marais portèrent leurs ravages dans l'armée de Syracuse, qui vit mourir ses principaux chefs.

Les Carthaginois amenaient de nouveaux ren-

forts quand la flotte romaine alla à leur rencontre et les força à se retirer. Alors, désespérant de prolonger davantage la résistance, Épicide se retira à Agrigente, et les Syracusains entrèrent en négociation avec les Romains.

Les soldats étrangers, mécontens de la convention, se révoltent, égorgent les préteurs, et résolus à se défendre encore, se donnent de nouveaux chefs; mais les Romains, introduits par trahison, tombent sur les révoltés et en font un affreux carnage. Alors les Syracusains se rendent en demandant seulement la vie sauve. La ville est saccagée, et malgré les ordres de Marcellus, le grand Archimède tombe frappé au milieu de cette confusion. La défense de Syracuse avait duré trois années.

Telle fut la fin de cette ville et en même temps de la gloire, de la prospérité et de la puissance de la Sicile.

Aujourd'hui Syracuse compte seize mille habitans. Bornée à l'île, formant l'ancien emplacement d'Ortigia, elle est entourée d'une bonne enceinte. Des ouvrages multipliés la couvrent du côté de terre et gardent le débouché en avant des ponts. Commencés par Philippe II, roi d'Espagne, ils ont été terminés par Charles III. Dominés à trois cents toises et entièrement à découvert, ils auraient besoin, si cette ville reprenait quelque importance maritime, d'être précédés par un fort bâti sur le plateau.

Dans son enceinte actuelle on retrouve la fon-

taine Aréthuse, célébrée par les poëtes. Elle continue à couler avec abondance. Autrefois divinité, plus modeste aujourd'hui, elle ne sert plus qu'aux usages les plus obscurs et les plus vulgaires. Mais la succession des siècles n'empêche pas les noms de la fable et de l'Olympe d'être encore vivans en Sicile.

Au milieu des eaux de la mer, à peu de distance du rivage, surgit une autre fontaine d'eau douce appelée vulgairement *l'œil de Zillica*. Les poëtes l'avaient aussi divinisée et la supposaient le fleuve Alphée venant mystérieusement des montagnes d'Arcadie pour se joindre à sa bien-aimée Aréthuse.

Syracuse est peu riche en antiquités; elle donne cependant par l'ensemble de ses ruines et les bouleversemens de son sol étendu une idée de ce qu'elle a pu être. Une multitude d'excavations ont été pratiquées sous l'ancien emplacement de la ville pour se procurer les matériaux nécessaires aux constructions; mais plusieurs de ces cavernes ont des proportions si vastes qu'elles

sont évidemment l'ouvrage de la nature. Syracuse a donc été bâtie en partie sur un sol creux. Les plus remarquables de ces cavernes servaient de prisons.

L'une, située à l'ouest, est connue aujourd'hui sous le nom d'*Oreille de Denis* : on comprend difficilement l'étymologie de ce nom, à moins que quelque effet d'acoustique ne permît d'entendre ce qui s'y disait à une grande distance. Elle a quatre-vingts à cent pieds de hauteur et se termine à sa partie supérieure par un fort rétrécissement. Un superbe écho s'y fait entendre, et un bruit médiocre y produit l'effet d'une grande explosion.

A peu de distance de l'*Oreille de Denis*, dans l'emplacement de Néapolis, sur la pente du plateau et ouvert en face de la mer, est un ancien théâtre découvert en partie : taillé dans le rocher ainsi que les gradins, comme celui de Taormina, il n'a eu besoin pour servir que de constructions inférieures d'assez peu d'importance ; sa capacité, calculée pour quinze mille spectateurs, ne correspondait pas à l'immensité supposée de la population de la ville : probablement chaque

quartier avait son théâtre. A peu de distance de ce lieu, en se rapprochant d'Ortigia et toujours sur l'emplacement de l'antique Néapolis, était un amphithéâtre dont on reconnaît encore quelques restes.

En marchant vers l'est et le centre de la ville, sur l'emplacement de Tica et d'Acradina, le plateau, couvert de débris, est encore sillonné par d'anciennes carrières devenues des catacombes et qui servaient autrefois de sépulture. On retrouve des tombeaux ornés d'architecture, mais vides et déserts; on place de ce côté, au commencement de l'emplacement de Tica, celui d'Archimède: deux simples pilastres taillés dans le roc en marquent l'entrée. Longtemps ignoré, quoique l'objet de recherches fréquentes, Cicéron eut, dit-on, la gloire de le découvrir et d'indiquer le lieu regardé aujourd'hui comme ayant reçu les restes de ce grand homme; une sphère inscrite dans un cylindre rappelant une de ses découvertes et sculptée sur la porte du tombeau servit à le faire reconnaître.

A peu de distance est située l'église de Saint-Martial; au-dessous sont des catacombes qui ren-

ferment une autre église souterraine, la plus ancienne de la Sicile; mais c'est tout à fait à l'est que sont placées les grandes prisons de Denis, connues aussi sous le nom de Latomies (carrières): elles sont si remarquables qu'il est convenable de les décrire.

Au-dessus et à leur entrée est aujourd'hui bâti le couvent des capucins. Un chemin étroit, en pente régulière, ouvert dans le rocher, conduit à un vaste espace environné de rochers à pic et comme taillés au ciseau; la forme variée de leurs contours divise le terrain qu'ils enferment en parties plus ou moins grandes, mais dont la réunion compose plusieurs arpens. L'élévation des rochers est au moins de cent pieds; le sol est une terre végétale abondante, la culture et les arbres nombreux qui y croissent en ont fait un très-beau jardin: on y voit peu le soleil, et cependant les fruits y mûrissent. Diverses grottes y aboutissent et servaient sans doute de logemens aux prisonniers en même temps que l'espace découvert pouvait leur être

abandonné sans que l'on eût à craindre leur évasion ; ainsi les prisonniers recevaient quelques adoucissemens à leur triste sort. C'est là probablement que furent déposés et détenus les sept ou huit mille Athéniens qui survécurent aux désastres de l'armée de Nicias et de Démosthènes.

Nous naviguâmes quelques momens dans la rade, et après l'avoir traversée, nous entrâmes dans une rivière de très-bonne eau douce ; elle a droit à une mention particulière. Ses sources sont très-voisines et deux affluens s'y réunissent : celui de gauche se nomme Anapo, celui de droite Cyané. Sur le bord de ce dernier on trouve en grande quantité le papyrus, dont on se servait avant l'invention du papier. Le papyrus de Syracuse était employé de préférence par les anciens : on en prépare encore comme objet de curiosité. La partie inférieure de la tige se coupe longitudinalement en bandes extrêmement minces que l'on assemble en les collant avec de l'amidon les unes à côté des autres, et sur

lesquelles on en place d'autres en croix pour assurer leur cohésion. Une fois sèches, on peut écrire sur ces feuilles sans aucune difficulté.

Près du lieu où nous nous trouvions était jadis le magnifique temple de Jupiter-Olympien : deux colonnes indiquent son emplacement. Un peu plus loin, de ce côté et sur le fleuve Asinare, est encore debout une colonne élevée pour perpétuer la mémoire de la destruction de l'armée athénienne.

Nous revînmes en ville pour en visiter l'intérieur. Les seuls monumens anciens dignes d'attention qu'elle renferme sont le temple de Minerve, devenu la cathédrale : quarante colonnes du style dorique, liées par des murs modernes, en forment l'enceinte; un portail appliqué à l'entrée de l'édifice lui a fait subir la transformation nécessaire à sa destination actuelle; et un musée destiné à recevoir les objets trouvés à Syracuse, à peu près vide encore, et qui renferme

cependant une assez belle statue de Vénus sortant du bain, vantée beaucoup, mais mutilée et privée de la tête et du bras droit.

Après vingt-quatre heures passées à Syracuse, nous repartîmes pour Catania. Voyageant de jour cette fois, nous pûmes en passant jeter un coup d'œil sur Augusta, dont la situation, sous les rapports maritimes, est superbe. Un enfoncement de huit ou dix milles forme une immense rade parfaitement sûre et qui pourrait contenir tous les vaisseaux de l'Europe. La passe est large; cependant un phare en signale l'entrée à cause des bas-fonds situés en avant de la presqu'île sur laquelle Augusta est bâtie. Les fortifications de la ville sont peu de chose, mais le port est défendu

par de bons forts placés dans l'eau et couvrant le mouillage intérieur. Augusta s'élève sur les ruines d'une ancienne ville nommée Mégares, fondée par une colonie de Mégariens chassée de Tapsos.

Dans la cinquante-septième olympiade (cinq cent quarante-huit ans avant Jésus-Christ), Théognis de Mégares donnait des leçons de sagesse en très-beaux vers élégiaques. Lors de la guerre entre Athènes et Syracuse, Mégares resta neutre : les Romains la laissèrent à Hiéron par le traité qu'ils firent avec lui ; elle fut constamment depuis sous la domination de Syracuse, jusqu'au moment où, dans la cent quarantième olympiade, Marcellus la prit d'assaut.

De retour à Catania dans la nuit, nous nous mîmes en route de bonne heure pour l'intérieur de la Sicile.

Une bonne route praticable aux voitures et construite nouvellement conduit de Catania à Palerme : nous la suivîmes pour aller à Calca-

nisetta, d'où nous avions l'intention de nous rendre à Girgenti, l'ancienne Agrigentum, et ensuite à Palerme en visitant les ruines de Sélinonte et le temple de Ségeste.

En partant de Catania, nous continuâmes à contourner l'Etna. Dominateur majestueux de la Sicile, ce géant est vu de partout; mais ici nous rampions à ses pieds. Nous traversâmes les bourgs de Paterno et de Biancavilla : prévenus de notre passage, les habitans voulaient nous retenir et nous fêter, mais nous ne nous arrêtâmes pas, et après avoir fait vingt-cinq milles, nous arrivâmes à Aderno, où nous nous reposâmes. Au milieu de ce pays, qui doit sa création à l'Etna, on voyage toujours au milieu des laves, car les éruptions s'y sont succédées sans relâche, et

l'on se demande, sans pouvoir l'expliquer autrement que par le fait, comment des hommes peuvent se soumettre volontairement à vivre sur un sol toujours prêt à trembler, à s'ouvrir, à s'enflammer. Mais l'homme est esclave de l'habitude; le temps familiarise avec les plus grands périls, et si imposant, si terrible qu'il soit, un spectacle renouvelé tous les jours cesse de nous émouvoir : c'est le danger nouveau qui intimide, c'est la chose imprévue, ignorée, qui frappe l'esprit de la multitude; l'imagination nous crée une vie idéale dont les rêves ont souvent bien plus de puissance sur nous que la réalité elle-même. Les hommes sont avides de sensations, et on les conduit plus aisément par l'étonnement qu'on leur cause que par le bien qu'on leur fait. Étrange mystère que l'homme! Nos désirs, nos facultés, tout ce qui nous environne est un mystère.

A partir d'Aderno, on s'éloigne de l'Etna, et dès lors on tourne constamment le dos à cette montagne. Nous descendîmes dans une vallée étroite et nous traversâmes le Gianetto, rivière peu consi-

dérable et torrentueuse comme toutes les rivières de la Sicile. Des montagnes toutes de terre, mais privées d'arbres, forment cette vallée; les montagnes supérieures, sèches et dépouillées, présentent le paysage le plus triste et donnent une teinte grise à tous les alentours. Cependant la culture dont elles sont susceptibles pourrait les embellir; mais faute de bras, elles produisent seulement des herbes, que l'ardeur du soleil a bientôt réduites en poussière. Le partage des eaux étant constamment au nord, les montagnes traversées par la route se composent de contre-forts confus et tourmentés qui sont séparés par des ravins profonds, ouverts au midi, et destinés à donner issue aux eaux dans la saison des pluies et au moment de la fonte des neiges.

En quatre heures et demie, d'Aderno nous allâmes à Régalbuto : même nature de pays et solitude désolante ; aucun troupeau n'anime le paysage, la rencontre d'aucun voyageur ne lui donne de la vie. Régalbuto, comme tous les bourgs de la Sicile, est adossé à une montagne et situé aux trois quarts de son élévation. Un vieux château en occupe le sommet, circonstance qui rappelle la féodalité et les guerres du moyen âge : ces forts multipliés maîtrisaient les populations et en même temps les défendaient contre leurs ennemis. L'agglomération des ha-

bitans date de cette époque de désordre ou lui est encore antérieure. Là point de villages à la manière du continent ; mais aussi, excepté les villes maritimes, point de cités comme les nôtres ; et par les mœurs de ceux qui y vivent et la nature de leurs habitations, on peut indifféremment et à sa volonté leur donner ces deux noms : les villes sont de gros villages ou les villages sont de petites villes.

En traversant les populations, nous étions frappés de la variété qui existe dans l'habillement des femmes : il rappelle leurs diverses origines et les différentes races dont descendent les habitans de la Sicile. Mais le costume des hommes, presque partout le même, offre aux yeux un disparate choquant avec celui des femmes : sévère et triste, il est rendu ridicule par la coiffure générale. Le vulgaire, le trivial bonnet de coton blanc, dont l'usage en France a pour limites l'enceinte de l'hôpital et de la cuisine, est universel dans les campagnes; partout on le retrouve avec sa longueur démesurée, qui en fait retom-

ber l'extrémité sur l'épaule, et le cavalier comme le piéton le portent sans éprouver le besoin de se garantir la vue de l'action d'une lumière vive et éclatante. Rien de moins poétique assurément, et ce pays est pourtant le berceau de la poésie.

N'ayant pas trouvé de maison logeable à Régalbuto, nous continuâmes notre route et marchâmes encore trois heures et demie pour arriver à Saint-Philippe d'Argiro, bourg à peu près semblable à Régalbuto par sa grandeur et sa position. Arrivés à onze heures du soir, les autorités ne négligèrent rien pour nous trouver un asile. On nous ouvrit une assez chétive maison, mais la discorde y régnait dans toute sa fureur : le petit nombre de pièces dont se composait l'habitation était divisé par le milieu, barricadé, et les maitres de chacune des parties semblaient disposés à soutenir un siége. C'étaient deux frères ennemis ! A notre aspect et dans notre intérêt, les barrières tombèrent, une trêve fut conclue et sa durée fixée au temps de notre séjour.

A cinq heures du matin nous continuâmes notre route. Nous pûmes voir de nouveau que le manque de population est un des grands malheurs de la Sicile. La terre, riche et féconde, comble de biens les hommes après le moindre travail. Les habitans de Saint-Philippe cultivent les environs de leur ville, dont la beauté est ravissante; mais bientôt on retrouve le désert, des collines arides, des rivières sans eau et des vallées pareilles à de profondes ornières. Une petite ville qu'on traverse, Léonforte, située à trois lieues, coupe un peu cette monotonie, et quatre heures après nous étions en vue de Castrogiovanni. Placée sur un plateau élevé et isolé dont la sommité est en partie occupée par un vieux château, une superbe végétation et de magnifiques arbres environnent de tous les côtés cette ville : c'est l'ancienne Enna, où les poëtes font naître Cérès. Le froment y venait, dit-on, spontanément et sans culture. Ce devait être la patrie de la déesse des moissons.

Les Syracusains fondèrent Enna dans la quatrième année de la vingt-huitième olympiade. Ses médailles portent le même type que celles de Syracuse, et le Pégase dont elles sont empreintes indique son origine corinthienne. Dans la soixante-quinzième olympiade, Gélon y fit élever un temple à Cérès. La statue de la déesse était déjà placée dans le sanctuaire quand la mort de Gélon interrompit les travaux et empêcha l'achèvement du temple. Enna se révolta contre Denis l'ancien; mais après la paix faite

avec les Carthaginois, elle retomba sous son pouvoir. Revenue sous la domination de Carthage, Timoléon l'eu délivra dans la cent dixième olympiade (trois cent trente-six ans avant Jésus-Christ). Dans la cent dix-septième (trois cent huit ans avant Jésus-Christ), réunie aux Agrigentins et aux habitans de Géla et de Léontium, elle tenta en l'absence d'Agathocles, alors occupé en Afrique, de rétablir la liberté dans les villes de Sicile. Lors de la lutte des Romains et des Carthaginois, elle se rangea d'abord du côté de ceux-ci, mais elle finit, dans la cent trente et unième olympiade (trois cent cinquante-deux ans avant Jésus-Christ), par se donner volontairement aux Romains, auxquels elle demeura fidèle.

En face de Castrogiovanni est un autre monticule d'une hauteur pareille à celui sur lequel repose ce village. Couronné aussi par des fortifications du moyen âge et couvert d'habitations et de jardins sur la pente nord, il présente le même coup d'œil pittoresque, la même végétation. C'est la petite ville de Catalacibetta. Un

étroit intervalle forme comme une trouée entre les deux positions qui se correspondent et au milieu desquelles passe la route ; c'est un des rares points de l'intérieur de la Sicile qui me semblerait mériter d'être dessiné.

GIRGENTI.

Après quelques heures de repos, nous continuâmes notre route, et avant la fin du jour nous traversâmes une autre bourgade appelée Villa-Rosa. Il faut toujours parcourir une espèce de désert pour atteindre un lieu habité. Les environs de celui-ci sont charmans à cause des soins particuliers qu'on y donne à la culture. On retombe ensuite dans le même désert; mais bientôt, en approchant de Calcanisetta, chef-lieu de province, le pays s'embellit d'une riche végétation.

Cette ville est à quatre heures de marche de

Villa-Rosa. Nous y arrivâmes tard; heureusement le baron Rigelefi, intendant, et le colonel Luigi Gioja, commandant, ainsi que les principales autorités, nous attendaient, et nous pûmes nous reposer avec délices des fatigues d'une longue journée de voyage que la chaleur avait rendue encore plus pénible. Comme il n'y a que peu de choses à voir à Calcanisetta, dès le lendemain matin nous nous mimes en route pour Girgenti. Le chemin étant impraticable aux voitures, nous montâmes à cheval. Nous traversâmes un pays ouvert, coupé par des collines qui se dirigent en général vers la mer : aride et inhabité, il devient encore plus triste, car les sommets des hauteurs sont rocailleux. Au-dessous on trouve des mines de soufre très-riches : nous en visitâmes plusieurs en pleine exploitation et dans lesquelles nous descendîmes par une galerie de vingt toises environ de profondeur. Le minerai, dont la gangue est calcaire, rend seize pour cent. On le place, pour en extraire le soufre, dans des fourneaux à ciel ouvert, creusés dans la terre, profonds de deux pieds et de quatre à cinq de diamètre. Le soufre, mis en

fusion au moyen d'un feu de sarmens entretenu pendant douze heures, s'écoule par un petit canal pratiqué à la partie inférieure et que l'on tient bouché pendant la combustion. Cette industrie, très-faible autrefois, a pris un grand développement depuis un petit nombre d'années : elle a aujourd'hui pour résultat une exportation annuelle, en France et en Angleterre, de sept cent mille quintaux de soufre destinés à faire de l'acide sulfurique pour la fabrication de la soude artificielle. Les procédés pour la production du soufre ont été fort améliorés par les soins d'un Français établi près de Palerme : opérant dans des vases clos, il obtient une économie de moitié dans la quantité du minerai employé et meilleure qualité dans les produits.

Jusqu'à Canicatti, on rencontre çà et là quelques surfaces cultivées, semblables à des oasis, qui annoncent ordinairement la présence de l'eau. Quatre localités, depuis Calcanisetta, donnent un faible filet d'eau, mais on ressent les

effets d'un sol brûlant; toutes les sources ont une température de vingt degrés centigrades. Un torrent, presque à sec en été, passe à Canicatti: ce village, situé sur le penchant d'un rocher nu et brûlé, me rappela ceux de la Syrie.

En approchant de Girgenti, le pays prend un nouvel aspect. Le plateau étant occupé par des ravins parallèles à la mer, les intervalles relevés forment une ceinture qui suit le rivage et, s'abaissant ensuite, présente à l'œil un amphithéâtre verdoyant et cultivé dont la mer baigne le pied; des oliviers, des amandiers, des figuiers, placés çà et là au milieu de vastes champs de blé, embellissent le paysage.

L'intendant, voulant nous recevoir dans les règles, avait envoyé à notre rencontre le lieutenant de la compagnie d'armes pour diriger notre marche par le grand chemin nouvellement ouvert; malheureusement cet officier ne nous rejoignit que dans le voisinage de la ville: sous divers prétextes, il nous fit rétrograder, et nous arrivâmes une heure plus tard, chose fort triste

pour des voyageurs; enfin à onze heures nous entrâmes à Girgenti.

Une colonie de Géla, d'origine dorienne, fonda Agrigente dans la quarante-neuvième olympiade (cinq cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ). Gouvernée pendant longtemps par une oligarchie puissante, elle tomba sous le pouvoir de Phalaris, et fut soumise à une tyrannie dont le souvenir est venu jusqu'à nous, empreint du caractère d'une cruauté particulière. Dans la première année de la soixante-treizième olympiade (quatre cent quatre-vingt-quatre ans avant Jésus-Christ), Théron s'empara du pouvoir et l'exerça pour le bonheur et la gloire des Agrigentins. Contemporain et ami de Gélon, souverain de Syracuse, l'un et l'autre, unis dans leurs efforts, élevèrent la Sicile à un état de prospérité inconnu jusqu'alors. Après la mort de Théron, l'anarchie régna à Syracuse, et vainement Empédocle essaya d'y fonder un gouvernement composé tout à la fois d'élémens aristo-

cratiques et démocratiques : les premiers prévalurent bientôt.

Agrigente fit momentanément la guerre à Syracuse, mais elle resta neutre lors de la grande expédition des Athéniens. Dans la quatre-vingt-treizième olympiade (quatre cent quatre ans avant Jésus-Christ), Agrigente était la ville la plus opulente de la Grèce. Attaquée par les Carthaginois, elle est secourue par les Syracusains; mais un revers maritime, la discorde et la trahison surviennent, et les Agrigentins, abandonnés à eux-mêmes, manquant de subsistances, sortent de nuit de la ville et se retirent à Géla, leur patrie primitive. Les Carthaginois s'emparent de la ville presque déserte, massacrent le petit nombre d'habitans qui s'y trouvent encore, et après avoir enlevé d'immenses richesses, ils la détruisent. Relevée dans la cent dixième olympiade (trois cent trente-six ans avant Jésus-Christ), quand Timoléon eut rétabli l'ordre en Sicile, elle fut repeuplée par Mégalus et Sériste, avec des habitans de la Grèce. Dès la cent seizième olympiade (trois cent douze

ans avant Jésus-Christ), elle s'allie aux ennemis de Syracuse et lui fait la guerre, puis tombe de nouveau au pouvoir de Carthage. Prise par les Romains, commandés par les consuls Postumius Mégillus et Mannillus, dans la cent trente et unième olympiade, tous les habitans sont faits esclaves. Enfin les Carthaginois s'y étant établis de nouveau dans la cent quarante et unième olympiade, Agrigente, excitée par Épicide, réfugié de Syracuse, résiste encore aux Romains, mais ceux-ci s'en emparent et complètent ainsi la conquête de la Sicile.

Aujourd'hui Girgenti occupe le sommet de l'amphithéâtre : son emplacement est celui de l'Acropolis de la ville grecque. Bornée et défendue au nord par des escarpemens, la ville ancienne était enveloppée, des autres côtés, par des remparts. Dans la partie méridionale, au bas de l'amphithéâtre, et parallèlement à la mer, ces remparts existent encore, parfaitement conservés, sur une étendue d'un mille de lon-

gueur en ligne droite; ils sont ornés de plusieurs temples placés à la suite les uns des autres; trois surtout sont remarquables: vus de la mer, ces édifices devaient offrir un magnifique coup d'œil.

Le premier temple est celui de Jupiter-Olympien. Selon Diodore, il était le plus grand de la Grèce. Déjà nous avons vu que celui de Junon à Samos, d'après Hérodote, jouissait de la même réputation. Sans prétendre porter de jugement sur ces prétentions rivales, on peut en conclure que les deux temples étaient fort vastes; et effectivement celui d'Agrigente, dont on reconnait tous les contours, embrassait une très-grande surface; il était décoré de colosses formés de plusieurs parties. Un antiquaire, M. Politi, en a reconstruit un qui reste couché dans le temple où jadis il se dressait; il est fort grand sans doute, mais c'est un pygmée comparé aux moindres colosses de Thèbes.

Après le temple de Jupiter, dont il ne reste

que les soubassemens et des débris épars et qui, dit-on, fut détruit par les Carthaginois, on trouve celui d'Hercule, dont il n'y a plus qu'une seule colonne intacte; puis vient le temple de la Concorde, merveilleusement conservé, et qui le doit à sa consécration pendant longtemps au culte chrétien. Toute l'Italie fournit des exemples pareils : une croix ou les besoins de la sûreté personnelle y ont sauvé beaucoup de monumens de l'antiquité.

A Rome, le Panthéon, le temple de Minerve et un grand nombre d'autres édifices devinrent des églises : le Colysée fut la place d'armes des Frangipani; le théâtre de Marcel, la citadelle des Orsini; les Thermes de Constantin, la forteresse des Colonna. Ce qui ne fut pas protégé par un sentiment religieux ou par les intérêts privés des familles puissantes du moyen âge a été anéanti.

Le temple de la Concorde à Girgenti, échappé à la destruction que tant d'autres monumens ont subie, est donc resté debout jusqu'à l'époque actuelle; toutes les colonnes sont entières et à leur place. Les constructions qui ont été faites pour

l'adapter à sa nouvelle destination, l'ont bien quelque peu dégradé, mais elles n'empêchent pas de reconnaître le monument ancien, et si on les détruisait, il reparaîtrait tel qu'il était autrefois. Il rappelle, par son étendue et par son architecture, le temple de Neptune à Pæstum. Ce dernier même, encore plus intact, produisit sur moi, quand je le vis, une plus vive sensation.

Après le temple de la Concorde, et ayant une grande ressemblance avec lui, est le temple de Junon-Lucine, mais il n'en existe plus que la moitié.

En dehors des murs se trouvent d'autres temples, et parmi eux celui d'Esculape, qui était d'une petite dimension. Dans l'intérieur, dans la ville, on voit converti en chapelle catholique le tombeau de Phalaris, ce tyran d'Agrigente, si célèbre par sa cruauté, qui persécuta et accabla de supplices les patriciens, mais qui protégea les savans et les gens de lettres.

Nous visitâmes la cathédrale, bâtie par le roi Roger. Ses ornemens contournés, tourmentés et d'un goût barbare, sont, dit-on, du style français. Je ne connais pas de style qui nous soit propre en architecture, et c'est bien le cas ici de protester contre cette dénomination. Le vaisseau est grand et de belles proportions; il renferme un sarcophage orné d'un bas-relief assez mal dessiné qui représente l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte.

Il y a dans cette église un singulier effet d'acoustique: d'une de ses extrémités, à huit ou dix pieds du mur d'enceinte, en parlant très-bas, on est entendu à une assez grande élévation, à l'extrémité opposée, auprès de l'orgue, au-dessus du maître autel actuel. On prétend qu'un hasard singulier le fit découvrir. Le sacristain de l'église, se trouvant près de l'orgue, fut mis, sans le vouloir, dans le secret de la confession de sa femme, et il en éprouva une si violente colère qu'il ne put ni contenir son indignation ni cacher ce qu'il venait d'apprendre. Des effets semblables se produisent dans un grand nombre de lieux différens; mais ce qui

les rend particulièrement remarquables ici, c'est que les saillies considérables, bizarres et multipliées des parois de l'église n'y mettent aucun obstacle.

Nous allâmes voir une collection d'antiquités assez curieuse possédée par M. Politi, et après un excellent dîner chez l'intendant, le commandeur Danieli, qui avait réuni toutes les autorités, nous continuâmes notre route. En sept heures de marche nous arrivâmes à Ribeira, située à trente milles, où nous devions coucher.

En sortant de Girgenti, et à peu de distance, on passe au pied du Monte-Rosso, lieu du campement des Carthaginois quand ils assiégeaient Agrigente, et l'on rencontre après un pays couvert, riche et fertile: les terres y rendent de douze jusqu'à trente pour un, de la semence en froment. Une plus grande quantité d'arbres et une agriculture mieux entendue, voilà ce qui lui manque; on ne connaît ni les troupeaux ni les engrais.

Nous fîmes une station d'une heure dans un village appelé Montalègre, dont la situation, au milieu de rochers, est tout à fait pittoresque. Nous avions traversé plusieurs rivières que les soins de l'administration ont forcé d'éloigner au moins de trois milles de toute habitation afin d'éviter les maladies causées ordinairement par leur voisinage. Les sources de ces contrées ont une température constante de vingt degrés centigrades. On ne peut rien voir de plus beau que la vallée de Platani, où l'on entre ensuite : la rivière, belle mais guéable en cette saison, est quelquefois très-forte, attendu que, sortant de montagnes boisées, elle ne cesse jamais d'être alimentée par des sources abondantes. Chose singulière, dans ce pays dont l'agriculture est barbare, j'ai vu des essais qui m'ont étonné, et quelques arpens de terre cultivés en blé qui avait été planté au lieu d'être semé.



SCIACCA.

Le 9 au matin nous partîmes de Ribeira, et après trois heures de marche à travers un pays montueux et presque entièrement inculte, nous arrivâmes à Sciacca. La chaîne de montagnes à droite, constamment pelée, rappelle la basse Provence. Depuis Messine, tout est calcaire. Près de Sciacca il existe des eaux thermales très-efficaces : une chapelle remplie de béquilles et d'*ex-voto*, atteste leurs effets salutaires; elles sortent de deux sources voisines l'une de l'autre, et cependant très-différentes : l'une est sulfureuse et a une température de cinquante-six

degrés; la seconde est saline et marque trente-deux degrés. Beaucoup de malades viennent y chercher leur guérison. Ces bains, célèbres dans l'antiquité, avaient donné leur nom à la ville : on la nommait Thermæ Selinuntiæ ou Thermæ Colonicæ. Dédale consacra, dit-on, ces eaux à l'usage du public.

La ville de Sciacca est assez vivante et renferme une population, pauvre et misérable, de dix-huit mille âmes. Elle fut fondée par Agathocles, vainqueur des Carthaginois. En face de Sciacca, à une distance en mer de trente-trois milles environ, et à quarante-quatre du môle de Figente, eut lieu, en 1831, la formation momentanée et subite d'un nouveau volcan et d'une île nouvelle. Sans parler du système de M. Élie de Beaumont, adopté généralement par les géologues, sur la formation des montagnes par voie de soulèvement, le phénomène d'îles sorties tout à coup du sein des eaux s'était reproduit plusieurs fois, mais jamais il n'avait été observé dans ses progrès. Pline rapporte que

depuis les temps historiques, Délos, Rhodes, Anafe et Alone avaient été créées ainsi; Théra et Thérasie s'étaient placées d'elles-mêmes entre les Cyclades dans la quatrième année de la cent trente-cinquième olympiade. De son temps parut, près des îles Éoliennes, l'île Vulcana.

Dans les temps modernes, l'île de Saint-Michel, dans les Açores, reçut, par les éruptions de 1691 et 1720, un tel accroissement, qu'elle acquit une circonférence de six milles. L'île Nuova, près Santorin, dans l'Archipel, date de 1707; l'île Néra de 1767. Près de la côte d'Islande, pendant l'éruption du Scupia Jokul, un îlot s'éleva en 1782, et en 1811 la Sabine parut dans les Açores. Je pris à mon passage à Sciacca des renseignemens sur le phénomène de 1831, et je consignerai ici un abrégé des documens qui me furent communiqués sur la marche et les circonstances de cet événement.

Le 28 juin 1831, à cinq heures après midi, on éprouva à Sciacca un violent tremblement

de terre qui fut ressenti également par deux bâtimens anglais naviguant dans le voisinage. Les jours suivans, il y eut encore plusieurs secousses et trois entre autres le 2 juillet, qu'elles cessèrent tout à fait. Ce jour-là, des pêcheurs de Sciacca, qui jetaient leurs filets près du rocher sous-marin appelé la Secca del Corallo remarquèrent à peu de distance un mouvement extraordinaire dans les eaux de la mer; ils le crurent produit par des poissons d'une grandeur extraordinaire. Deux jours après, d'autres pêcheurs virent au même endroit un bouillonnement semblable et une grande quantité de petits poissons morts; une forte odeur de soufre se faisait sentir dans un rayon assez étendu, et l'eau de la mer était troublée et boueuse.

Le 8 juillet, le capitaine d'un brick sicilien aperçut, toujours à la même place, de la fumée qui sortait de la mer.

Le 10, un capitaine napolitain observa à la distance de vingt milles du Cap Saint-Marc, près de Sciacca, une masse d'eau, mélangée de

fumée, s'élevant sur la surface de la mer à soixante brasses de haut, dans une circonférence de presque deux cents pas: la fumée répandait une forte odeur de soufre, et on entendit souvent gronder le tonnerre. Le jour d'avant, il avait vu dans le golfe des Trois-Fontaines au-dessus de Sciacca, une grande quantité de poissons morts et des scories noires, légères comme des pierres ponces, flottant sur l'eau ou rejetées sur la plage.

Le 12, la fumée continuait à sortir, et le 13, elle se dirigeait en trois colonnes distinctes, mais non accompagnées de feu. Le même jour, à Sciacca, on sentit une forte odeur de soufre et on aperçut pour la première fois la colonne de fumée: l'émanation du gaz acide sulfurique était si intense que les objets d'argent exposés à l'air libre devenaient noirs. On ne remarque dans les eaux des bains dits de Saint-Calogero, auprès de Sciacca, aucune variation sensible.

Le 14, la colonne de fumée se montra plus grande et sous la forme d'un arbre de pin; la

nuit on commença à voir au milieu de la fumée de fréquens éclairs et des zigzags lumineux. Il en fut de même les soirées suivantes, et de plus le tonnerre se fit entendre presque continuellement.

Le 16, on s'approcha à cent pas du lieu du phénomène, et on observa un bouillonnement dans la mer et une éruption de scories ardentes poussées à une grande hauteur avec un bruit sourd et une forte odeur de soufre, et pendant la nuit des lignes de feu semblables à celles que trace la foudre quand elle déchire les nues.

Le 17, on vit non-seulement la fumée, mais les premières explosions volcaniques s'établirent.

Le 18, le capitaine Swinburne, commandant le bâtiment anglais *le Rapide*, envoyé par le vice-amiral Hotham pour observer le phénomène, vit une grande colonne de fumée noire au milieu de laquelle on apercevait par mo-

mens, de la flamme. Dans la nuit les éruptions accompagnées d'éclairs continuèrent avec des irruptions irrégulières toutes les demi-heures. A l'aube du jour, la fumée ayant disparu, le capitaine Swinburne découvrit une petite île, élevée de peu de pieds au-dessus de la mer et que tout de suite de nouvelles éruptions arrosaient. Le volcan était dans une grande activité; l'explosion du matin avait été accompagnée d'un grand bruit et la mer rendues trouble par une grande quantité de cendre et de petites scories légères jusqu'à une distance de deux milles. A un mille de l'île, au nord, la sonde trouva le fond à cent trente pas; du côté du couchant, on ne le rencontra point, excepté à un seul endroit, fort près de l'île, où la profondeur était de dix-huit pas. Le cratère était formé de cendres mouillées et mêlées avec des scories brunes; au dedans du cratère on voyait dans l'intervalle des explosions, du côté N.-O., une quantité d'eau boueuse qui se déversait dans la mer et salissait ses eaux, dont la température n'était augmentée que d'un seul degré. L'île paraissait avoir deux cent dix à deux

cent quarante brasses de diamètre extérieur et trente dans sa plus grande hauteur, qui décroissait jusqu'à dix. Le capitaine Swinburne fixa sa latitude à trente-sept degrés dix minutes environ et sa longitude à douze degrés quarante et une minutes E. du méridien de Londres.

Le 22, l'île fut observée par un autre capitaine anglais dont les observations diffèrent très-peu de celles-ci, excepté sur la circonférence de l'île, qu'il fait de trois quarts de mille, et de la plus grande hauteur au N.-O. qu'il porte à quatre-vingts pieds. Alors l'ouverture du cratère était au S.-E.

Le 24, le professeur Hoffmann, de Hall, remarqua que l'île était formée seulement de scories et de cendres, et qu'on ne voyait de la lave nulle part. Le vent et la fumée ne lui permirent pas de faire le tour. Il s'arrêta du côté de l'ouest et en fit différens dessins; mais il dit qu'il était impossible de peindre ni par le crayon ni par la plume la majesté et la beauté

des éruptions. Il eut le spectacle d'une éruption qui dura huit minutes et qui, après s'être élevée à une hauteur de six cents pieds, fut suivie par une vapeur blanche comme la neige tournoyant dans les airs; les éruptions ne faisaient aucun bruit. M. Hoffmann ne vit pas de feu, même pendant la nuit, et les scories ne lui parurent pas ardentes; mais il observa plusieurs fois des détonations d'électricité.

Le capitaine anglais Senhouse prétend avoir débarqué dans l'île le 2 août et avoir trouvé le terrain solide: il l'appela une île permanente, y planta un pavillon anglais et voulut lui donner le nom de Graham.

Le 7 du même mois, un autre Anglais visita le volcan et le trouva en action continuelle et versant ses matières du côté de l'E. Lui aussi avait apporté un drapeau pour l'arborer sur l'île, mais la fureur du volcan l'empêcha d'aborder, et il ne s'en approcha qu'à un mille.

Le 10, le docteur Charles Gemmellaro, de

Catane, partit de Sciacca et se dirigea vers la Secca del Corallo, éloignée de trente cinq milles de Sciacca. Quoiqu'il prêtât une grande attention, il n'entendit dans la nuit aucun bruit, excepté quelques éclats d'électricité, et le père Pallo, son compagnon, lui ayant dit que dans les autres nuits on entendait à Sciacca même le mugissement du volcan, il lui fit observer que le bruit du tonnerre pouvait être pris à cette distance pour celui du volcan. Le vent était O.-N.-O.; à dix milles du volcan, il remarqua un bouillonnement et un mouvement dans les eaux de la mer accompagnés d'une odeur de soufre: il supposa qu'ils pouvaient provenir d'un petite issue du foyer volcanique; mais en dépassant ce point, la mer était tranquille, et il poursuivit le voyage.

A l'aube du jour, quand il fut à un mille de l'île, les grandes explosions du volcan commencèrent. Un rocher calcaire sous-marin se trouve, dit-il, étendu circulairement entre Girgenti et Sciacca, depuis Mazzara jusqu'au Cap-Blanc : différentes pointes de ce rocher,

qui se trouvent à la profondeur de trente à vingt-quatre et même de douze pas, ont été nommées Secca del Corrallo, Secca di Terra, Secca di Ponente, Secca di Capo-Bianco, etc. A côté du rocher, la mer est profonde, et c'est comme une chaîne de montagnes sous-marines; c'est sur une de ces sommités, la Secca del Corallo, que le nouveau volcan s'est ouvert. Ce jour l'île avait une figure presque circulaire, excepté du côté du N.-O., où un bras se prolongeait vers le S.-S.-O. en faisant un léger arc de cercle avec le reste de l'île. Peut-être était-ce le premier cratère observé par les Anglais; mais alors il était devenu un petit promontoire de scories et de cendres amassées. La partie la plus haute de l'île était du côté de l'E., et la plus basse du côte du S.; mais au nord, le cratère n'était fermé à la surface de la mer que par de faibles amas, interrompus de cendres et de scories noires, qui s'élevaient sur la mer comme autant d'îlots. Les matières composant l'île provenaient d'un rocher trachitique, et la mer les a transportées jusqu'en Sicile, comme on l'observa depuis Sciacca jusqu'à Terra-Nuova. Sa plus grande

hauteur parut au docteur Gemmellaro de cent dix brasses (il l'observait à la distance d'une portée de fusil) et son diamètre de l'E. à l'O. neuf cents brasses. Les sondes à la même distance ont donné à l'O. vingt-trois pas de profondeur; au N.-O. cinquante, sable et cendre volcanique; au N.-N.-O. quatre-vingt-dix, cendre volcanique; au N., on ne trouvait plus le fond. La température de la mer était dans tous les points la même (soixante-six degrés Far.).

La figure de l'île et sa formation variaient suivant la quantité des matières tombées et la direction du vent. Il observa que les éruptions se succédaient toutes les deux ou trois minutes. On voyait du côté du N. se soulever, dans l'intérieur du cratère, une grande masse d'eau trouble et bouillonnante poussée par une grande force à sortir du cratère, qui la vomissait dans la mer. Cette ascension de l'eau dans le cratère était accompagnée de ce bruit que les vagues de la mer font lorsqu'elles rencontrent les rochers; après venaient des jets de vapeur chargés de cendres, de scories, de sable qui, sortant

tous ensemble, portaient à leur sommité des scories ardentes à une telle hauteur qu'elles employaient quinze secondes dans leur chute; le jour, ces scories paraissaient noires et laissaient derrière elles une vapeur blanche.

Le centre de l'explosion était en feu; les scories, retombant sur le cratère, ressemblaient dans l'obscurité aux étincelles que produisent les feux d'artifice. Lorsque les premiers globes de vapeur s'élevaient et que les suivans les approchaient, alors avait lieu une violente décharge électrique, suivie par le coup de tonnerre qu'on a d'abord confondu avec le bruit du volcan. M. Gemmellaro observa que si les éruptions avaient toujours été aussi vives que celles dont il avait été le témoin de fort près pendant douze heures, et pendant quatre jours de plus loin, personne n'aurait pu approcher davantage du cratère. A son retour il en fit l'explication scientifique, et il donna à la nouvelle île le nom d'île de Ferdinand II.

Le 20 août elle fut visitée encore. L'éruption

avait cessé, et on voyait dans le cratère de l'eau bouillante d'où sortait de la fumée fortement imprégnée de l'odeur de soufre. Le cratère s'élevait au centre à deux cents pieds de hauteur, et dans la partie la plus basse à trente pieds au-dessus de la surface de la mer. On pouvait débarquer aisément sur l'île du côté du S.-O. La fumée sortait de la mer aux alentours.

Le 24 on trouva deux cratères déjà éteints, l'un beaucoup plus grand que l'autre, et qui formaient deux lacs contenant, le premier de l'eau jaune sulfureuse et le second de l'eau jaune rosacée. Les eaux sortaient en ébullition; ses bouillons s'élevaient à la hauteur de quatre brasses et donnaient une fumée légère. Du côté de Sciacca il y avait une fente dans la montagne d'où la vapeur sortait sous la forme d'une colonne, et il semblait que là seulement le volcan n'était pas encore éteint.

En quittant Sciacca, nous continuâmes notre

route pour Castelvedrani, distant de vingt-quatre milles. On marche d'abord sur la plage et près du bord de la mer; ensuite, prenant dans l'intérieur des terres, on traverse quelquefois des terrains incultes, mais plus souvent des plaines riches et fertiles, qui alors étaient couvertes de moissons superbes. La vallée de Madiani est surtout magnifique. La rivière étant encaissée, on la passe sur un pont : c'était la première fois que chose pareille nous arrivait depuis notre entrée en Sicile.

Nous nous détournâmes de la route pour aller visiter les ruines de Sélinonte. Bouleversées de fond en comble, on dirait qu'elles ont dû leur destruction à la rage des hommes. Trois temples d'ordre dorique, parallèles entre eux et en vue de la mer, étaient placés les uns au-devant des autres. Le premier est le plus petit. Le second, celui du milieu, avait quatorze colonnes cannelées du diamètre de quatre pieds et demi; sa façade avait cent quatre-vingts pieds, et sa profondeur était de quatre-vingts. La façade du grand temple, placé le plus en arrière, était de

trois cents pieds, et sa profondeur de cent soixante. On y voit des colonnes sans ornemens du diamètre de huit pieds et demi, d'un pied et demi de moins que les grandes colonnes de la salle Hypostyle du palais de Karnak à Thèbes.

Une colonie de Mégare, partie de l'Attique sous la conduite de Pammilus, arriva en Sicile et s'arrêta près de l'embouchure du fleuve Selinoé (aujourd'hui Madiani). Séduite par sa position avantageuse pour le commerce et le voisinage de l'Afrique, elle y bâtit une ville dans la cinquantième olympiade (cinq cent soixante-seize ans avant Jésus-Christ), et l'appela Sélinonte, du nom du fleuve; cette ville prospéra rapidement et devint l'une des plus riches de la Sicile. La stagnation des eaux rendait son séjour malsain. Empédocle d'Agrigente, réfugié à Sélinonte, l'ayant assainie en exécutant des travaux pour faciliter l'écoulement, les habitans reconnaissans décrétèrent des honneurs divins pour lui.

La magnificence des ruines de Sélinonte, le trésor envoyé par cette ville à Olympie, où entre autres choses précieuses, au dire de Pausanias, il se trouvait une superbe statue de Bacchus, dont la tête, les mains et les pieds étaient d'ivoire, et une admirable statue de Jupiter, élevée dans l'Agora de Sélinonte, prouvent suffisamment l'état de cette ville autrefois.

Lors de la guerre des Carthaginois dans la soixante-quinzième olympiade, les habitans de Sélinonte furent les seuls Grecs de Sicile qui se déclarèrent pour eux contre Gélon. Après la bataille d'Hymère, où les Carthaginois furent défaits, les Sélinontains donnèrent refuge à Giscon, fils d'Amilcar, banni de Carthage pour avoir été battu.

Les Sélinontains secoururent Syracuse dans la soixante-dix-huitième olympiade et délivrèrent cette ville du tyran Trasybule, successeur d'Hiéron son frère, dont il ne possédait pas les vertus.

Dans la quatre-vingt-treizième olympiade,

attaquée par les Carthaginois, commandés par Annibal, fils de Giscon, elle fut prise après neuf jours de siége, saccagée et rasée; seize mille de ses habitans périrent par le feu, six cents furent réduits en esclavage et deux mille six cents se sauvèrent à Agrigente. Tel fut le prix de l'hospitalité donnée au père du vainqueur. Quelques années plus tard, ceux qui avaient échappé au désastre de leur patrie vinrent s'établir au milieu de ses ruines, sous le commandement d'Hermocrate, exilé de Syracuse. Il se fortifia dans une partie de la ville et fit des courses contre les Carthaginois, ce qui le rendit populaire en Sicile.

Sélinonte exista encore pendant un siècle et demi, mais dans une situation modeste et alternativement soumise aux Carthaginois et à leurs ennemis, jusqu'au moment où les premiers, obligés, l'an quatre de la cent vingt-deuxième olympiade, de concentrer leurs forces à Lilibée (Marsalla), y transportèrent les habitans de Sélinonte et détruisisirent de nou-

veau cette ville. Elle avait donné naissance à Teleste, un des plus grands poëtes de la Grèce.

Sélinonte offre une particularité singulière pour l'histoire des beaux-arts : fondée dans la cinquantième olympiade, détruite dans la quatre-vingt-douzième, son commencement correspond à l'époque où les arts étaient dans leur enfance et tels que les Grecs les avaient reçus des Égyptiens, et sa fin à l'époque de Phidias. Ainsi Sélinonte renfermait des objets correspondant au commencement, aux progrès successifs et à la perfection des beaux-arts.

En continuant à suivre la côte nous aurions visité Marsalla (l'ancienne Lilibée), aujourd'hui célèbre à cause des vins admirables que produit son territoire, autrefois place d'armes des Carthaginois dans leurs guerres en Sicile; mais aucun vestige ne lui donne un caractère particulier. Plus loin, nous aurions vu Trapani (l'ancienne Drepanum), où, dit-on, Énée avec ses Troyens débarqua quand il fuyait sa patrie réduite en cendres. La tradition veut que son père Anchise y soit mort et que ses restes y aient reçu la sépulture, mais aucun monument ne

l'indique, et l'intérêt de ce lieu, sous le rapport de l'antiquité, ne consiste que dans des souvenirs fugitifs d'événemens incertains dont aucune circonstance ne démontre la réalité. Nous abrégeâmes notre chemin en prenant la route directe de Ségeste et de Palerme, et nous allâmes coucher à Castel-Vedrano.

Pendant notre voyage la moisson se faisait partout en Sicile; mais, chose singulière, elle venait de se terminer à Messine à notre arrivée, et elle commençait à peine alors dans le sud de l'île : il y avait près de quinze jours de différence, et il aurait semblé que la différence des époques aurait dû être en sens inverse, car la hauteur est la même et l'exposition plus favorable. Sans doute un sol plus léger dans l'est est cause de ce phénomène apparent.

Les travaux de la moisson en Sicile présentent un spectacle curieux. C'est le plus souvent en chantant que les moissonneurs accomplissent leur tâche; leur musique est monotone et rappelle celle des Arabes, et comme chez les Ara-

bes, cette mélodie cadencée ajoute à l'énergie de leurs facultés. Beaucoup de rapports rapprochent les deux peuples : la prononciation des Siciliens est gutturale comme celle des Arabes, même pour les mots italiens et indépendamment des mots arabes introduits dans leur langage; les danses populaires connues sous le nom de tarantelle, par la musique qui les règle, les figures qui les constituent et l'usage de faire danser ensemble des individus du même sexe rappellent complètement les danses des almées en Égypte, sauf quelques gestes indécens et lascifs que celles-ci se permettent; en voyant ces danses, on se croit presque transporté en Afrique, on reconnaît le voisinage de ce pays.

Nous partîmes de Castel-Vedrano le 10 au matin pour Catalafini. Jusqu'à Salemi, le pays est triste et désert : c'est une plaine sans culture, mais susceptible de devenir fertile, car tout peut produire en Sicile, le travail seul y fait faute.

Salemi, ainsi que toutes les petites villes de ce pays, a ses maisons groupées sous un pic occupé par un vieux fort : on dirait des nids d'aigles. Le versant du nord, riche et bien cultivé, offre un parfait contraste : on suit pendant longtemps une vallée charmante arrosée par une jolie rivière dont les bords sont d'une fraicheur extrême. Arrivés à Catalafimi, nou nous empressâmes d'aller voir les ruines d'Égeste, ville de la plus haute antiquité et située à peu de distance.

Une illustre Troyenne, bannie de Troie avec son père et ses frères pour avoir encouru la haine du roi Laomédon, se retira en Sicile. Suivie par un jeune Troyen qui par amour se fit comprendre dans sa proscription, elle donna le jour à Égestus. Lors du siége de Troie, Égestus, autorisé par le roi Priam, accourt pour défendre la patrie de ses parens. Après la chute d'Ilion, revenu en Sicile, Égestus, associé à un prince illustre, Élym, reçoit des Sicules des terres sur la rivière Crimisus. Ils bâtissent ensemble les villes d'Égeste et d'Élyme. Énée les y

rencontre et s'y arrête avant de se rendre en Italie. Le gouvernement républicain prospère à Égeste et rend cette ville puissante.

Dans la cinquantième olympiade (cinq cent soixante et seize ans avant Jésus-Christ), les Égestains remportent une victoire signalée sur les Sélinontains et leurs alliés. Dans la soixante-septième (cinq cent huit ans avant Jésus-Christ), les Égestains et les Phéniciens sont vainqueurs de Doricus, fils d'Anexandriele roi de Sparte, qui, ne voulant pas vivre sous le pouvoir de son frère utérin Cléomène, était venu en Sicile revendiquer l'héritage des Héraclides. Cette victoire fut le prétexte de la guerre que leur fit Gélon dans la soixante et treizième olympiade (quatre cent quatre-vingt-quatre ans avant Jésus-Christ). Souvent en hostilité avec les habitans de Sélinonte à cause de la différence de leur origine et de la proximité de leur territoire, ils sont défaits, cherchent inutilement des alliés en Sicile et sont réduits à en demander à l'Afrique. Secourus aussi à prix d'argent par

les Athéniens, et, après la catastrophe de ceux-ci, en guerre avec toute la Sicile, sur laquelle ils avaient appelé tant de maux, ils se jettent dans les bras des Carthaginois.

Égeste, dévastée, presque détruite par Agathocles et repeuplée par lui, retourne aux Cartaginois, puis se donne à Pyrrhus. Reprise par les Carthaginois, qui lui enlèvent le reste de ses richesses, et entre autres choses précieuses une statue de Diane renommée, elle se donne enfin, dans la cent vingt-neuvième olympiade, aux Romains, sous le consulat de M. Ataeillus et M. Valérius, et leur reste fidèle. Son origine troyenne la fait distinguer par les Romains. Admise à la condition des Latins, elle reçoit de grands priviléges, de grandes immunités. D'après Paul, diacre, les Sarrasins la détruisirent, et on doit le croire, car les Normands n'en faisant pas mention, il est probable qu'elle n'existait plus à l'époque de leur conquête.

Le temple de Ségeste, monument unique, en-

core dans son entier, n'a subi aucune dégradation. Trente-six colonnes d'ordre dorique, dont les grands côtés prennent chacun quatorze pieds, en font le développement; les colonnes ont six pieds trois pouces de diamètre, le vide est égal au plein; ainsi le temple a cent soixante-neuf pieds de longueur et soixante-neuf de largeur. Aucune autre construction n'existe dans l'intérieur et nulle indication ne donne à penser qu'il en ait existé jamais. On en doit inférer que ce temple n'a jamais été achevé, et une circonstance semble d'ailleurs en apporter la preuve. A la base des colonnes subsiste encore une saillie dont l'objet ne pouvait être que de servir de point d'appui et d'attache aux cordes employées à élever les pierres, et ces saillies eussent été sans doute détruites une fois l'édifice terminé.

On montre une ouverture pratiquée dans une colonne et l'on suppose qu'elle était destinée à recevoir la corde avec laquelle on liait les victimes. Ce temple était dédié à Cérès, déesse révérée particulièrement dans ce canton tout agricole et divinité spéciale de la Sicile, qui n'a pas encore perdu sa considération et

son empire sous le christianisme et dans le temps présent, ainsi que je le dirai bientôt.

La ville, d'une étendue assez peu considérable, était placée sur la hauteur voisine. Toutes les villes dans l'antiquité étaient sans exception bâties sur des hauteurs : le premier motif de l'agglomération des habitations ayant été de pourvoir à leur sûreté et d'assurer leur défense, il devait en être ainsi. On y voit un théâtre nouvellement mis à découvert : sa conservation est parfaite, et tout s'y trouve, la scène exceptée; sa dimension, fort petite, montre qu'il ne pouvait contenir que deux mille cinq cents spectateurs.

Après cette course de Ségeste, nous retournâmes à Catalafini, distant d'une lieue, où de bonnes voitures qu'on nous avait envoyées de Palerme nous attendaient. En huit heures de marche nous arrivâmes dans cette ville, en traversant un pays charmant et suivant une vallée

couverte de culture et de plantations. La route constamment bonne, un pays orné et de nombreuses habitations dénotent sa civilisation et sa richesse.

PALERME.

Palerme, située au milieu d'un large bassin, a tous les caractères d'une belle capitale. La plaine qui l'environne est fertile et bien cultivée : le flanc des montagnes est couvert d'une riche végétation, mais leur sommet est aride et laisse les rochers à nu. De nombreuses maisons de campagne et des villages florissans sont à de petites distances et annoncent la ville : c'est le propre d'une capitale, car née des besoins de la société, elle date ordinairement de plusieurs siècles, tandis qu'une résidence, comme il en existe en Europe, bâtie par la volonté d'un

homme, par des motifs de convenance particulière, quelque belle qu'elle soit, quelque régularité que l'on remarque dans le plan suivi, est ordinairement isolée et porte ainsi le cachet de son origine.

La fondation de Palerme remonte aux Phéniciens. Au moment où les Grecs affluèrent en Sicile, les Phéniciens, répandus sur les côtes, se concentrèrent sur trois points, à Motye (île de Saint-Pantaléon), à Soloïs (sur le mont Estaffano), à Panormus (Palerme). Cette dernière ville, précieuse pour leur commerce à cause de la sûreté de son port et de sa position en face de l'Italie, acquit entre leurs mains une grande importance.

Les Carthaginois rassemblèrent près de deux cent mille hommes, et s'en étant emparés, elle devint un de leurs points d'appui dans leurs guerres de Sicile. Amilcar, après y avoir conduit une grande flotte et une nombreuse armée, en sortit pour assiéger Hymère; mais défait par Gélon, venu de Syracuse au secours de cette

ville, la paix fut faite, et un de ses articles imposa aux Carthaginois l'obligation d'élever un temple à Panormus pour perpétuer la mémoire de ce traité qui leur interdisait à l'avenir les sacrifices humains.

Ces événemens se passaient au moment même où Thémistocle battait les Perses à Salamine.

Dans la guerre contre Denis, c'est de Palerme que les Carthaginois partirent pour aller le combattre. Pendant la première guerre punique, les consuls Aulus Atticus et Caïus Sulpicius tentèrent vainement de s'en emparer, et après cet échec, les Romains, imitant Agathocles, portèrent sous le commandement de Régulus la guerre en Afrique. On sait quels furent les désastres de cette expédition et la grandeur d'âme que ce consul eut occasion de déployer. Plus tard, sous les consuls Aulus Atticius et Caïus Cornélius, Panormus tomba entre les mains des Romains : elle était alors divisée en deux parties, Paléopolis et Néapolis, et celle-ci ayant été prise de

vive force, l'autre capitula et se rendit à des conditions déterminées.

Asdrubal, général des Carthaginois, instruit du départ du consul Manlius pour l'Italie avec une partie de l'armée romaine, marcha sur Panormus dans l'espérance de s'en emparer; mais le consul Métellus, l'ayant laissé s'avancer jusque sous les murs de la ville, l'attaqua, détruisit son armée, tua vingt mille Carthaginois et prit soixante éléphans qui furent envoyés à Rome, où ils ornèrent le triomphe du consul : c'étaient les premiers que voyaient les Romains.

Dans le moyen âge, Palerme devint le séjour favori et habituel des rois de Sicile de la dynastie normande.

En entrant à Palerme, on est frappé de la beauté des édifices. Ville étendue et peuplée, elle conserve le caractère de sa grandeur passée. Une aristocratie, autrefois riche et puissante, y possède encore de magnifiques palais; mais à

quelques exceptions près, n'étant plus en rapport avec les fortunes actuelles, diminuées d'une manière irremédiable par diverses causes, ces splendides demeures sont désertes aujourd'hui. Un mouvement intérieur donne cependant à Palerme l'apparence de la vie et d'une sorte de prospérité concentrées uniquement dans les quatre villes principales où sont réunis l'industrie et le commerce de toute l'île.

Quoique vaste, la ville est très-facile à connaître. Divisée en quatre grandes parties par deux rues placées en croix et qui se coupent à angle droit, en quelques heures un étranger peut la parcourir seul sans craindre de s'égarer.

La rue principale, appelée le Corso, est en même temps la rue marchande et celle du plaisir, car, ainsi que son nom l'indique, elle est consacrée aux promenades en voiture; c'est également la rue des monumens publics, car elle aboutit au palais du roi, à l'archevêché, à la cathédrale. Elle réunit aussi un grand nombre de couvens de religieuses que n'entourent ni le silence ni le recueillement.

Ces couvens sont certainement les seuls de leur genre : placés au troisième ou quatrième étages des maisons ordinaires, les religieuses passent les jours appendues aux fenêtres grillées de leurs appartemens à repaitre leurs yeux du spectacle d'une vie à laquelle elles ont renoncé et promis de rester étrangères. Je doute que leur bonheur y trouve son compte. Les avantages du cloitre sont dans le repos, le calme de l'esprit et la paix du cœur : ici tout est agitation, tout est mouvement, et sans doute tout est impuissans désirs. On entre dans ces couvens par un escalier pratiqué dans une tour, et quand le nombre des religieuses oblige à étendre le local qu'elles habitent, les étages supérieurs des maisons contiguës sont mis en communication avec ceux de la première au moyen d'une autre tour, avec son escalier, et d'un souterrain qui les unit. Quatre-vingts établissemens semblables renfermant deux mille quatre cents religieuses sont répandus dans les rues les plus vivantes et les plus passantes.

Arrivés au moment des fêtes de sainte Rosalie, cérémonie religieuse renommée dans toute l'Italie et qui est accompagnée de grandes réjouissances, nous trouvâmes toute la bonne compagnie de la Sicile rassemblée, fort civilisée et très-serviable, les jeunes femmes aussi gracieuses que belles. Nous devions donc faire à Palerme un séjour agréable et capable de laisser dans l'esprit de doux souvenirs.

Les autorités, là comme partout, nous comblèrent de soins et d'égards, et dès la veille de notre arrivée, le lieutenant du roi, M. le prince de Campo-Franco, était venu me chercher au logement qui m'était préparé. Un très-aimable Napolitain, le duc de Casserano, venu à Palerme pour ses affaires et son plaisir, avait bien voulu se charger de tous les arrangemens de notre séjour; enfin un des ministres du roi, le prince de Cassaro, que je connaissais déjà, voulut bien nous introduire dans sa nombreuse famille, qui fait l'ornement et les délices de Palerme, et tout se disposa pour nous faire goûter amplement les plaisirs que nous nous étions promis: ils se composèrent de la visite des choses remar-

quables que renferment la ville et le pays, du spectacle des fêtes de sainte Rosalie, qui sont si bizarres et si extraordinaires, et des charmes d'une société polie et spirituelle. Il y avait temps pour tout. Les fêtes de sainte Rosalie durent six jours et ne commencent jamais qu'à six heures du soir à cause de la grande chaleur : les matinées pouvaient être employées aux courses de curiosité, et pour la société, on sait que dans les climats brûlans les nuits seulement y sont consacrées.

La procession de sainte Rosalie date de cent quatre-vingts ans. Une peste horrible désolait la Sicile : on découvrit les restes de sainte Rosalie dans le Monte-Pellegrino, et le fléau ayant cessé, on attribua la fin des maux publics aux mérites de la sainte et à sa puissante intervention. Une fête solennelle fut instituée en son honneur pour perpétuer le souvenir du service qu'elle avait rendu : on y mit un grand éclat ; la fête devint extrêmement populaire et fut tout à la fois religieuse et nationale.

Le 11, premier jour de la fête, espèce de répétition de la cérémonie du lendemain, un char, construit d'avance et portant un immense échafaudage, décoré avec beaucoup de luxe et haut de soixante pieds au moins, est conduit en plein jour de l'extrémité du Corso voisine de la marine à l'extrémité opposée. De nombreux personnages allégoriques sont placés à différentes hauteurs sur l'appareil porté par le char. Au-devant, à la partie inférieure, est un homme assis, la couronne en tête, ayant un aigle à son côté; il représente la ville de Palerme, tandis qu'une femme debout, une couronne d'épis sur le front, figure Cérès. On y voit encore des anges et des chérubins, et au sommet sainte Rosalie, l'héroïne de la fête. La religion est ainsi mêlée et confondue avec les souvenirs du paganisme. Vingt paires de bœufs traînent lentement cet appareil, qui arrive après une heure de marche en face de l'archevêché.

La nuit venue, une brillante illumination claire toute la ville et en particulier le jardin

public, rempli de transparens tous à l'honneur de la sainte. Ce jour-là les réjouissances se terminèrent par un feu d'artifice tiré sur le bord de la mer, en face du palais Buttera, appartenant au prince de Scordia, préteur, magistrat municipal et chef de la ville. Des transparens placés en arrière du feu représentaient l'histoire de sainte Rosalie: d'un côté c'étaient la peste et tous ses ravages, de l'autre la découverte des restes de la sainte et son triomphe. Le feu toujours vif et soutenu dura une demi-heure, et des fusées et diverses pièces d'artifice tirées sur l'eau et dans des barques en augmentaient l'effet. Ce genre de fêtes est inconnu en France; je n'ai jamais rien vu de semblable à Paris, et un magnifique feu d'artifice tiré à Moscou il y a douze ans, à l'occasion du couronnement de l'empereur, est seul dans mes souvenirs supérieur à celui-là.

Toute la bonne compagnie de Palerme, tous les étrangers étaient réunis chez le préteur, et la princesse de Scordia, très-jeune femme, charmante de figure et de manières, faisait les honneurs du palais avec une grâce enchanteresse.

Le lendemain 12, la fête recommença, suivant l'habitude, à six heures. Des courses de chevaux en liberté, appelés *barbari*, qui sont en usage dans toute l'Italie, en firent l'ouverture. Une grande population remplissait le Corso, mais des mesures de police bien prises prévinrent tout accident. Ce spectacle serait beaucoup trop payé s'il devait faire quelques victimes : rien n'est moins curieux, excepté peut-être l'instant du départ, où des chevaux impatiens et fougueux s'élancent impétueusement dans l'arène au signal donné et souvent renversent les conducteurs qui les retiennent et franchissent la corde qui leur barre encore le passage.

La nuit venue, le char de sainte Rosalie reparut sur la scène, mais cette fois éclairé par un nombre prodigieux de flambeaux; sa marche triomphale était accompagnée par la musique de soixante instrumens placés aux divers gradins de ce paradis olympien et saluée par les acclamations d'une population immense qui lui servait de cortége. Arrivé au point du dé-

part de la veille et les lumières éteintes, le char, la sainte et ses acolytes disparurent comme tant de grandeurs éphémères sur la terre.

Le 13 il y eut repos, mais encore des illuminations et un feu d'artifice peut-être plus beau que le premier.

Le 14 les courses de chevaux recommencèrent, et la nuit venue, un spectacle d'un autre genre nous fut offert : la cathédrale, éclairée par les feux de sept mille bougies, réunit toutes les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires; les prières d'usage furent faites solennellement et la bénédiction donnée par le cardinal-archevêque.

Le 15 nous vîmes le lieutenant du roi en fonction ecclésiastique. Une messe solennelle fut dite à la cathédrale. Le prince de Campo-Franco occupait près de l'autel la première place.

Les rois de Sicile, investis par le pape Urbain II, et depuis Roger I, des honneurs de légat *a latere* du saint-siége, les transmettent à ceux qui les représentent, et une hiérarchie unique dans toute la chrétienté est observée d'une manière éclatante.

Le soir du 15 était le dernier jour de cette fête, la plus longue sans doute qui existe. Elle se termine par la procession de la châsse de la sainte, accompagnée de tout ce qui peut lui faire cortége et l'embellir.

A huit heures la procession commença. La garde du préteur, corps municipal à cheval soldé, ouvrait la marche avec tambours, trompettes et musique. Venaient ensuite tous les corps de métiers, bannières déployées, portant l'image du saint qu'ils reconnaissent pour leur patron, et dont chaque membre tenait un cierge à la main. Une heure fut employée à leur passage. Aux artisans succédèrent les moines. Chaque congrégation marchait à son rang, les mendians en tête, d'abord les capucins. Un *bar*, échafaudage porté à bras et représentant un

objet de piété, selon le goût de chaque ordre, lui sert comme d'étendard. Le bar des capucins, construction gigantesque de plus de trente pieds renfermait un grand nombre de saints assis. Soixante-quatre hommes étaient employés à le soutenir; des stations fréquentes se succédaient soit pour allumer les cierges éteints par le vent, soit pour accorder un peu de repos aux porteurs à qui l'on apportait à profusion des maisons voisines, des rafraîchissemens de tout genre.

Deux saints nés à Palerme, objets d'une dévotion particulière, saint Cosme et saint Damien, parurent ensuite: tous les deux frères et tous les deux médecins, ils vivaient à l'époque de la peste et conservèrent la vie à beaucoup de malades. On suppose que les guérisons qu'ils opérèrent étaient un effet de leur sainteté et un don de la grâce. Afin d'étendre davantage leurs bienfaits, c'était en courant qu'ils allaient voir leurs malades. En commémoration de cette circonstance, à chaque lieu de repos on fait faire à leurs statues, qui sont d'argent massif et réunies ensemble à la procession, une vingtaine de

tours sur elles-mêmes, et l'on convertit ainsi en une danse profane leur marche religieuse et solennelle.

Après les moines venait le clergé séculier: d'abord les paroisses, ensuite le chapitre en avant de la châsse de la sainte. Celle-ci, éclairée avec profusion et portée par cent hommes, marchait légèrement en se balançant avec un mouvement gracieux et cadencé. Derrière et la suivant immédiatement, on voyait le cardinal-archevêque, puis une foule immense faisant retentir l'air des cris incessans de *vive sainte Rosalie !*

La procession, après avoir circulé pendant toute la nuit dans les rues de Palerme, rentra au jour à la cathédrale, et ainsi finit cette suite de fêtes, objet d'une véritable passion pour les habitans de Palerme et qui rappelle tout ce que le paganisme et ensuite le moyen âge avaient de plus bizarre.

Ces réjouissances méritent leur réputation à cause de ce qu'elles ont d'extraordinaire, et elles

éveillent la curiosité des étrangers par les contrastes qu'elles lui présentent avec leurs mœurs. Pendant le temps qu'elles durent, le peuple vaque dans la journée à ses affaires ordinaires, et le soir tout est consacré au plaisir et à la joie sans qu'il en résulte jamais aucun désordre et une seule rixe : sur toutes les figures on pouvait remarquer les signes d'une satisfaction pieuse et calme.

Maintenant je rendrai compte du résultat de nos courses dans la ville de Palerme.

L'université, établissement nouveau où cependant toutes les branches des sciences physiques et morales sont enseignées avec succès. Un comité nommé par le roi a la direction de l'enseignement et nomme les professeurs. Un musée renfermant principalement des objets tirés des ruines de Sélinonte s'augmente chaque jour; rien de plus précieux pour l'histoire des arts que les objets qu'il renferme. M. le duc Serra di Falco, antiquaire profond,

homme d'un esprit supérieur, l'a fondé et le dirige. La conversation de ce savant aimable offre le plus vif intérêt; le choix éclairé qu'il a fait de divers débris indique les progrès successifs des Grecs dans les beaux-arts et instruit en un moment par des exemples qui ne permettent ni contestation ni discussion. Un admirable ouvrage sur les antiquités de la Sicile, en partie publié, place M. le duc de Serra di Falco au nombre des archéologues les plus distingués.

Le musée contient aussi un petit nombre de tableaux d'une beauté médiocre attribués, je crois, à tort à de grands maîtres; mais il en est un qu'on ne saurait oublier, il représente le crucifiement de Notre-Seigneur, assisté de deux capucins dont l'un tient un saint sacrement.

La cathédrale à été bâtie dans le treizième siècle; son style est de la plus rare élégance et d'accord avec celui de l'archevêché, situé dans son voisinage. Cette extrémité du Corso est sans contredit la partie de Palerme qui frappe le plus un étranger. L'intérieur de l'église avait

autrefois de la légèreté et de l'élégance : une suite de colonnes de granit, formant faisceaux, soutient la voûte et sert d'appui aux soubassemens; mais une crainte peut-être peu motivée sur l'insuffisance de leur force a déterminé à les englober dans un massif de maçonnerie, et leur ensemble forme ainsi d'informes et grossiers piliers. Une chapelle très-riche, qui renferme la châsse de sainte Rosalie, est un de ses principaux ornemens; mais les tombeaux des rois normands, placés dans une partie retirée de l'église, offrent des ouvrages bien plus curieux sous le rapport de l'art. Tous de granit rouge, ils sont du travail et du goût le plus exquis. Celui du prince le plus illustre, de Roger, est le moins beau. On trouve aussi là le tombeau de Constance, la dernière des princesses normandes, épouse de Henri, fils de Frédéric Barberousse Ier.

L'église de Saint-Joseph, appartenant au couvent des Théatins, est d'une grande et belle proportion; elle n'a point de piliers, mais des

colonnes de marbre de Sicile gris d'un seul morceau.

L'autel, couvert d'agates et de pierres dures, est d'une extrême richesse. Une église souterraine, placée au-dessous et qui est consacrée à la vierge, renferme les caveaux des principales familles de la Sicile.

L'église des jésuites, moins vaste que celle de Saint-Joseph, est beaucoup plus riche par les matériaux employés à son édification : entièrement revêtue de marbres de Sicile, sa décoration de mauvais goût rappelle ce qu'il y a de pire en ce genre et date de cent cinquante ans. On y voit deux beaux tableaux de Montréalès, le plus grand peintre de la Sicile, né à Montréal.

L'Albergo dei Poveri, magnifique établissement de bienfaisance fondé par Charles III, réclama nos regards et notre attention.

Tout ce qu'il y a de bon et de grand en constructions publiques modernes, tout ce qui est utile ou sert à embellir le pays, en Sicile, à Naples ou en Espagne, est de ce souverain, grand roi qui savait bien choisir ses ministres et les conserver. Son administration était sans doute excellente, car elle lui a donné le moyen de dépenser en travaux publics des sommes immenses sans endetter ses royaumes.

L'Albergo dei Poveri se compose de trois corps de logis, ayant chacun une grande cour, avec une colonnade en marbre de Sicile, qui donne le moyen de communiquer partout à couvert. Destiné à servir d'hospice à des vieillards des deux sexes, il a été modifié dans les derniers temps. Aujourd'hui il renferme deux cents hommes et autant de femmes hors d'état de travailler, et quatre cents hommes ou filles dans la force de l'âge et quelques enfans. Ces derniers, employés dans des ateliers de divers genres, ne peuvent sortir de la maison sans permission. On y file le coton et on y fabrique des toiles de diverses qualités; on travaille également la soie,

on dévide les cocons et on fait des étoffes de soie et des gazes fort belles. Une fabrication de pâte et de macaroni y est aussi établie : la consommation de ce comestible, si considérable dans le pays, la fait prospérer, et la culture du blé dur, si commun en Sicile, la favorise beaucoup.

Les filles employées dans cet établissement n'en sortent que pour se marier ou pour occuper une place qui assure leur existence : les précautions les plus louables sont prises pour la conservation de leurs mœurs. Une dotation de cinq mille onces (soixante mille francs) a été assurée à cet hospice par Charles III. Une somme de deux à trois mille onces lui est donnée en supplément chaque année par le gouvernement, et le terme moyen de l'entretien de ceux qui l'habitent est d'un franc par jour, somme considérable pour un semblable établissement. Des personnes recommandables de Palerme se chargent gratuitement de l'administration.

De l'Albergo dei Poveri nous allâmes à la

maison des enfans trouvés, objet d'une charité bien entendue, mais ne s'appliquant qu'aux filles. Aucune dotation n'en garantit la conservation; il n'existe qu'au moyen de secours particuliers et d'allocations annuelles de la ville. D'abord élevés à la campagne, ces enfans sont admis à l'établissement à l'âge de cinq ans: le complet est de quatre cents. Tous les métiers propres aux femmes, et tous les talens leur sont enseignés; aussi les ouvrages qui sortent de là sont-ils fort beaux. Filer, fabriquer de la toile, broder, faire des fleurs, des souliers, telles sont les diverses branches de leur industrie. On leur apprend encore la musique et à jouer de différens instrumens, et il en est qui semblent peu en rapport avec leur sexe, comme la flûte et le violon. Le local resserré semble insuffisant. Un comité de bienfaisance, composé de femmes pieuses, dirige cette maison confiée aux soins de femmes à gages, séculières, mais habillées en religieuses, qui s'acquittent avec zèle de leurs fonctions. Le produit du travail, mis en réserve, sert à former une petite dot aux élèves pour le moment de leur sortie : elle se monte ordinai-

rement pour chacune à trente onces ou environ trois cents francs.

Les enfans trouvés mâles, élevés à la campagne, sont envoyés à sept ans dans une institution militaire, d'où ils sortent ensuite pour entrer comme soldats dans l'armée.

L'Observatoire réclamait de nous une visite: il est devenu célèbre par l'astronome qui le dirigea le premier après l'avoir fondé, l'abbé Piazzi. C'est du haut de son observatoire que cet illustre savant découvrit la huitième planète dont Keppler avait soupçonné l'existence, grande découverte qui en amena d'autres.

Nous vîmes son digne successeur et son élève M. Cacciatore, aujourd'hui chargé de la direction de cet établissement. Le matériel n'a rien de remarquable qu'un très-beau cercle de Ramsden qui permet tous les mouvemens à la lunette dans les observations; un autre instrument permet de déterminer la force et la direction des tremblemens de terre au moyen d'un vase rempli

de mercure, échancré par des ouvertures symétriques correspondant à autant de canaux extérieurs placés en rayons : malheureusement on n'a que trop souvent l'occasion de constater les circonstances de ces convulsions de la terre; enfin un autre instrument, de l'invention de M. Cacciatore, donne le moyen de déterminer à la fois la direction, la force et l'inclinaison des vents soufflant à l'horizon.

M. Cacciatore me fit cadeau de diverses publications de lui sur plusieurs objets scientifiques: un, relatif à la température de Palerme comparée à celle d'autres villes, m'a paru d'un intérêt particulier, et j'en placerai un extrait à la fin de ce livre.

Nous allâmes voir les deux palais du prince Trabia, les plus dignes sans doute d'être visités à Palerme. L'un, celui de sa famille, est fort riche en objets d'art. D'assez bons tableaux de différentes écoles et quelques-uns de grands maîtres y sont réunis. Une collection de pierres gravées et de camées d'une grande beauté,

mais pas très-considérable, s'y trouve aussi. Une statue antique de Sénèque est dans le principal salon, triste ornement pour un pareil lieu : c'est Sénèque mourant, s'étant fait ouvrir les veines; par les blessures il sort constamment de l'eau qui rafraichit l'air. L'autre palais lui vient de la maison Buttera, dont il a épousé l'héritière. Ce palais, composé de trois maisons réunies et bâties l'une à la suite de l'autre, parallèlement au rivage, est immense : la terrasse, qui domine la mer, a 125 toises de longueur. C'est en face de cette terrasse qu'on place le feu d'artifice lors de la fête de sainte Rosalie. Les appartemens, extrêmement vastes, d'une magnificence royale et d'un style ancien, sont d'un goût exquis. Ce palais donne une idée imposante de la grandeur de l'aristocratie sicilienne, de sa richesse passée et de son ancienne splendeur.

Nous allâmes nous promener au jardin botanique : il appartient à la ville et m'a paru fort complet. On a essayé, mais sans succès, d'y

cultiver le café en pleine terre. Parmi les diverses choses remarquables que renferme ce jardin, se trouvent des bassins destinés aux plantes aquatiques : divisées en compartimens, elles sont entretenues et classées avec un soin et une méthode que je n'ai vus nulle part ailleurs.

La *Favorite* est un pavillon chinois, bizarre mais joli, appartenant au roi ; il est situé au milieu d'un vaste jardin cultivé d'une manière utile et traversé par des allées droites et bien entretenues : ce jardin s'étend au-dessous du Monte-Pelegrino, qui domine Palerme et qui est célèbre pour avoir possédé les restes de sainte Rosalie.

Nous vîmes également quelques villa placées dans les faubourgs et appartenant au prince Buttera et au duc de Serra di Falco; mais rien ne les rend très-remarquables, et elles le sont beaucoup moins qu'un château mauresque, encore habité aujourd'hui, dont la conservation est parfaite et qui rappelle ce qu'il y a de plus beau en Orient.

Un objet digne d'admiration et de l'étude d'un ami de l'humanité est la maison des fous, dirigée par le baron Pisani, établissement unique en Europe et chef-d'œuvre d'une philanthropie éclairée. Le calme et un certain bien-être y règnent; aucun moyen violent n'y est employé, et M. Pisani a créé une force morale qui lui suffit pour exercer l'empire nécessaire au maintien de l'ordre parmi les malheureux confiés à ses soins. Le travail les occupe et contribue à remettre de la rectitude dans leurs idées : il n'y en a presque aucun qui ne soit utile à la maison.

Les deux cinquièmes sont constamment guéris, proportion remarquable et qui dépasse, je crois, ce qui se voit ailleurs. Les mélancoliques seuls sont incurables : la vie chez eux semble avoir perdu toute espèce de ressort. Un moyen singulier, et mis en usage avec succès auprès des moins malades consiste à les employer comme surveillans d'autres insensés. On en laisse sortir deux pour une besogne déterminée, et chacun des deux est chargé de surveiller son compagnon, attendu, lui dit-on, que lui seul est raisonnable : chacun observe l'autre, et aucun des deux ne laisse voir son infirmité.

L'empire de l'éducation produit des effets semblables, et à force de répéter à un jeune homme ce qu'il vaut, ce qu'il doit valoir, ce que sa position lui impose, à moins d'avoir une organisation funeste, il s'élève à la hauteur de ses devoirs; en parlant souvent à des troupes de ce qu'elles valent, on parvient à doubler leur courage; mais il est remarquable que ce procédé d'amélioration, employé comme moyen curatif contre l'aliénation mentale, produise des effets aussi salutaires.

L'établissement de Palerme, tout à fait exceptionnel, fondé sur de bons principes et sur un système rempli d'humanité, est un grand bienfait pour la société. Il serait désirable que l'on mît à profit ailleurs l'expérience qui y a été acquise, et les divers gouvernemens de l'Europe devraient envoyer des hommes capables sur les lieux pour en étudier la marche et constater les phénomènes (1).

Un fonds de quatre mille ducati de revenu, ou cent soixante mille francs, fourni par le gouvernement et augmenté des pensions privées, a fourni le moyen de donner à cet établissement une extension proportionnée à tous les besoins publics.

(1) On trouvera à la suite de cet ouvrage la statistique médicale de la maison des aliénés de Palerme.

Une dernière course nous restait à faire dans les environs, celle du couvent de Saint-Martin et de Montréal : nous y consacrâmes presque une journée entière.

Le couvent de Saint-Martin, de l'ordre de Saint-Benoît, situé dans la montagne, à trois lieues de Palerme, est habité seulement par seize moines ; il possède de grandes richesses et jouit d'un revenu de quatre cent mille francs. La maison, quoique fort belle et en grande partie rebâtie il y a cinquante ans, est très-in-

férieure à celle de Catania. La bibliothèque, moins considérable, renferme cependant quelques manuscrits curieux : un misérable musée y est joint, mais il ne contient rien d'intéressant et devrait être fermé aux étrangers. Après une station de deux heures dans ce couvent, nous partîmes pour Montréal.

On raconte que sous Guillaume-le-Bon, quatrième roi de la dynastie normande, un trésor ayant été trouvé, ce prince en consacra la valeur à bâtir un monastère de bénédictins dans cette superbe position, d'où l'on découvre Palerme, la vallée et les bords de la mer à une grande distance. Rien de plus admirable, de plus magnifique que cette vue.

Le couvent de Montréal est très-vaste ; il renferme un cloître unique en son genre : deux cent seize colonnes accouplées soutiennent les

arceaux, et chaque côté a cinquante-deux colonnes doubles, toutes différemment ornées, et d'une telle variété que deux paires ne se ressemblent jamais; les unes sont simples, les autres chargées d'ornemens avec des chapiteaux d'une riche sculpture. Si les personnages indiquent par l'imperfection du travail l'époque barbare où cette construction a été faite, il n'en est pas de même pour les autres détails, et les animaux ainsi que les végétaux sont représentés avec une rare perfection.

L'archevêché, attenant au couvent, est de la plus grande beauté; les appartemens en sont vastes et dignes. L'évêque, homme d'esprit, d'un extérieur imposant et d'une grande politesse, nous en fit les honneurs : venu à notre rencontre dans l'église, il nous la montra dans tous ses détails. Elle est grande, d'architecture byzantine et revêtue entièrement en mosaïque. Ses colonnes, toutes tirées de monumens anciens, sont de granit non poli; ayant appartenu à divers édifices, elles sont, comme dans presque toutes les églises du midi de l'Italie, de

plusieurs styles et portent des chapiteaux dont les ornemens sont différens. Elle n'est pas voûtée et son plafond est en bois. Détruite par un incendie il y a quelques années, tout est réparé aujourd'hui, et des mosaïques nouvelles, aussi belles que les anciennes, remplacent celles que le feu a consumées. Des portes de bronze, d'un magnifique travail, datent de l'époque de la construction de l'église. Alors l'Italie était barbare; mais la Sicile, dans ce temps, dépendait de Constantinople, où les arts s'étaient conservés et d'où ils sont venus plus tard vivifier l'Occident : les bas-reliefs dont les portes sont couvertes représentent des sujets tirés de la Bible.

Deux tombeaux des rois de Sicile sont placés dans cette église : celui de Guillaume-le-Mauvais, en granit, a été endommagé par l'incendie; l'autre, de Guillaume-le-Bon, monument élevé il y a quelques années par un évêque de Montréal, n'a éprouvé aucune altération.

Une superbe fresque, d'une correction de dessin extraordinaire de Monterèalès, le Raphaël

de la Sicile, existe au-dessus du grand escalier du couvent.

Tel est l'aperçu succinct des choses remarquables que renferment Palerme et ses environs: je trouvai un grand intérêt à les visiter. Ce plaisir, ajouté à la nouveauté du spectacle donné par les cérémonies de la fête de sainte Rosalie et aux agrémens d'une société charmante, embellit beaucoup pour nous le séjour de Palerme, et je ne crois pas indiscret de nommer ici plusieurs des personnes dont nous eûmes si fort à nous louer.

La princesse de Campo-Franco et sa fille la duchesse de Monteleone; la famille du prince Cassaro; la princesse Ciminna, les marquises Jardinelli et Rodini ses filles, la marquise Spacaforno sa belle-fille; la princesse de Montevago, femme d'esprit et de manières distinguées, et dont le père, le duc de Catolica, fut victime, il y a seize ans, des fureurs populaires: mariée au neveu de l'amiral Gravina, elle me

montra avec orgueil un nécessaire d'armes donné à titre de récompense d'honneur à cet oncle illustre, par le premier consul; la princesse Partana, belle-fille de la duchesse de Floridia, femme de Ferdinand, aïeul du roi actuel, et la princesse de Scordia, épouse du préteur, femme jeune et charmante. Mais je terminerai ici cette liste de personnes distinguées, que cependant je pourrais encore augmenter beaucoup.

La haute société de Palerme est comparable par ses charmes et l'élégance de ses manières à celle des plus grandes capitales de l'Europe, et en la voyant on est loin de se croire aux confins de l'Europe et de la civilisation. Les maris passent pour peu fidèles, et on dit que les femmes se vengent quelquefois; on assure que les premiers ajoutent souvent la jalousie à leur infidélité et se livrent à des actes de violence: on m'en a cité un qui, déjà ancien, mérite cependant d'être raconté.

Le premier mari de la dernière princesse de B..... habitait une délicieuse maison de campa-

gne à la Bagaria, à quelque distance de Palerme. La princesse en troublait la paix par ses amours. Un Grec nommé Aüdé, fort connu il y a quinze ou seize ans à Paris, où il a été tué en duel, rendait des soins à la princesse. Le mari, mécontent de cette liaison, employa pour la faire cesser un moyen que peu de personnes pourraient mettre en usage. Aüdé, après une mystérieuse visite du matin, s'était rendu dans le salon à l'heure du dîner. Le prince y était déjà : à la vue d'Audé, il sent renaître sa colère; il commence par lui exprimer combien ses assiduités auprès de la princesse lui déplaisent, puis le saisissant d'une main ferme par le milieu du corps (il était d'une force herculéenne), il le porte à travers l'appartement sur son balcon, le tient suspendu en dehors et le laisse ainsi quelques momens entre la vie et la mort. Après avoir achevé son allocution, il le remet sur ses pieds, en lui signifiant de ne jamais se présenter devant lui. Rempli d'effroi, Audé partit tout d'un trait : en deux minutes il avait quitté la maison, en quelques heures il était embarqué, et le lendemain il voguait vers le continent.

La princesse de B....., devenue veuve, se remaria. Un seul coup d'œil investigateur avait fixé sa résolution et son sort : elle épousa un jeune et séduisant officier, âgé de vingt-cinq ans, plus jeune qu'elle, et elle n'eut pas lieu de s'en repentir. A soixante ans, belle encore, elle est morte, dit-on, par suite des chagrins que lui avaient causés de nouvelles amours.

Pendant mon séjour à Palerme, je me rappelai naturellement le célèbre aventurier qui y a pris naissance, Cagliostro, dont l'éclat est contemporain des souvenirs de mon enfance. L'Europe entière s'est occupée de lui : beaucoup de gens d'esprit furent ses dupes, et la France devint particulièrement le théâtre de ses exploits. A ces divers titres, je cherchai à recueillir des renseignemens sur son compte. Le nom de famille de Cagliostro était Joseph Balsamo. Issu de parens pauvres et d'une classe peu au-dessus du bas peuple, il eut pour père Pierre Bal-

samo, d'origine juive, pour mère Félicité Braconeri et vint au monde en 1743. Une sœur à lui, mariée à Jean-Baptiste Capitummino, eut trois enfans et perpétua sa famille. Un individu fort connu, existant aujourd'hui en Italie, remarquable par un grand esprit d'intrigue et d'une existence équivoque, en descend, à ce qu'on assure.

Joseph Balsamo, ayant été tenu sur les fonts de baptême par sa grand'tante maternelle, Vincence Cagliostro, reçut ce second nom. Il prit dans sa jeunesse l'habit des frères de la Miséricorde, ordre consacré à soigner les malades, et montra une grande intelligence et une aptitude remarquable pour l'étude de la médecine; mais renvoyé bientôt à cause de son inconduite, il fit des dupes à Palerme, se donna pour sorcier et prétendit avoir le don de découvrir les trésors cachés. Faussaire habile et sachant merveilleusement contrefaire les écritures, il fabriqua des documens qui occasionnèrent des procès relatifs à la propriété de diverses terres. La

chose découverte, Cagliostro fut poursuivi et mis en prison; mais il s'évada, se rendit sur le continent et arriva à Rome, où il se maria.

De Rome il retourna à Naples, sous le nom de marquis Pellegrini, et eut l'audace de revenir à Palerme. Reconnu et arrêté de nouveau, il fut mis en liberté par la protection efficace et les actes de violence inouïs du fils d'un des principaux princes de la Sicile, séduit par les charmes de dona Lorenza, femme de Cagliostro.

Le prétendu marquis quitta bientôt Palerme, se rendit sur le continent et dès lors commença cette suite d'impostures, d'intrigues et d'escroqueries qui lui a valu sa célébrité et a fini par le conduire dans les prisons de Rome, où il termina ses jours en 1795.

Cette époque du siècle dernier semblait ap-

partenir aux charlatans, et la France être le pays de leurs succès les plus assurés! Avides de sensations et de nouveautés, crédules au milieu d'une vaste instruction, les esprits d'alors étaient singulièrement disposés à se nourrir des conceptions les plus bizarres, à croire aux faits les plus étranges.

Peu de temps avant la venue de Cagliostro, un prétendu comte de Saint-Germain, son précurseur, avait été reçu à la cour de Versailles: admis dans la meilleure compagnie de Paris, on l'écoutait tranquillement débiter les rêves de son imagination, on discutait froidement ses assertions les plus bizarres.

Mesmer, autre charlatan, parut aussi et obtint les mêmes succès. Après avoir déduit de quelques faits réels des conséquences immenses, qui bouleversaient les lois de la nature, il inspira d'autant plus d'enthousiasme à ses adeptes que ses assertions étaient en opposition plus manifeste avec la vraisemblance, la raison et la possibilité. Enfin à la veille d'une désorganisation

sociale dont le délire des esprits semblait être le symptôme, il n'était aucune doctrine absurde, aucune assertion extravagante qui ne trouvassent des partisans.

Les populations du Midi, d'une civilisation retardée, fournissaient presque toujours les aventuriers qui parcouraient l'Europe autrefois : un esprit subtil, apanage de leur climat et développé par un état social mal réglé, leur donnait de grands avantages. Quand l'homme n'est protégé qu'imparfaitement par le pouvoir et les lois, il doit se suffire à lui-même : lorsque les lois veillent, les hommes se reposent sur elles, et si la civilisation est favorable au développement de la morale, à l'avancement des lumières et des sciences, la barbarie, mettant chaque homme aux prises avec la société, facilite singulièrement cette grande étude du cœur humain qui enseigne à l'homme doué de facultés supérieures à découvrir la faiblesse de ses semblables et à en tirer parti.

Une famille tout entière se livra, à la même époque, à cette industrie criminelle et l'exploita pendant longtemps avec un succès presque incroyable. Son histoire est si remarquable que, m'étant particulièrement connue et ayant vu souvent un de ceux qui y ont figuré, je ne puis résister au désir de la raconter.

Un nommé Zannovich, habitant aisé de Budua, petite ville de la province des Bouches de Cattaro, avait trois fils. Une grande différence d'âge existait entre les deux aînés et le cadet. Ceux-ci avaient reçu une assez bonne éducation. Le premier entra au service de la république de Venise dans le corps du génie; le second, sans prendre une carrière déterminée, se mit à voyager en Europe pour chercher fortune. Après avoir contracté des liaisons avec diverses personnes considérables du nord de l'Italie, il se rendit en Hollande; muni de lettres de recom-

mandation, il se présente avec assurance, propose diverses affaires commerciales à des négocians de ce pays et entre autres à la maison Chomel et Jordan.

Une maison de commerce d'Italie, supposée exister sous le nom de Nicolo Péovitch et faire le commerce des produits de la Dalmatie, fut présentée par lui, et la séduction avec laquelle s'énonçait Zannovich était telle que, sans vérification, les négocians hollandais lui donnèrent de l'argent et des diamans en échange de la cargaison d'un bâtiment richement chargé qui lui était expédié. Le navire fut censé avoir fait naufrage. La fraude découverte, Zannovich fut poursuivi, mais il avait quitté la Hollande. L'affaire, conduite d'abord par les voies ordinaires, fut traitée ensuite diplomatiquement, et la guerre entre les Provinces-Unies et Venise fut au moment d'éclater à cette occasion. Le temps calma les esprits, mais les Hollandais en furent pour les sommes dont ils s'étaient mis imprudemment à découvert.

Zannovich s'était rendu en Allemagne, et

présenté à diverses cours comme prince castriot, un des descendans de Scanderbey (seigneur Alexandre dont nous avons fait Scanderberg) illustre avec raison pour avoir défendu avec succès contre toutes les forces des Ottomans la ville de Croia en Albanie, patrimoine de sa famille. Zannovich, reçu à ce titre partout, quoique la famille dont il se disait issu fût éteinte depuis quatre-vingts ans, réussit particulièrement à la cour de Saxe, où l'électeur le décora de son ordre: à Berlin, le grand Frédéric, si bon appréciateur de l'esprit, le traita avec une bienveillance particulière. Il vécut ainsi pendant dix ans honoré et fit partout grande figure sans qu'on ait jamais pu découvrir les moyens qu'il employait pour se créer des ressources.

En 1787, lors des troubles survenus en Hollande, le stathouder ayant besoin de troupes, le prétendu prince castriot lui offrit cinq mille Monténégrins qu'il se chargeait de lui faire venir, moyennant un subside: un traité fut signé; mais l'entrée des Prussiens ayant terminé la

question, et le stathouder n'ayant plus besoin de secours, décommanda les troupes auxiliaires et offrit une forte indemnité. Zannovich discutait la somme, disant que tous ses frais étaient faits et ses troupes embarquées, tandis que pas un seul homme n'avait été seulement demandé. Avec l'effronterie qui accompagne ordinairement cette nature d'homme, il se rend en Hollande pour défendre lui-même ses intérêts; mais reconnu pour le fripon qui, douze ou quinze ans auparavant, avait déjà figuré dans ce pays, il fut jeté en prison, où il se donna la mort.

Son frère, l'officier du génie, était allé en Russie et s'était mis à fabriquer des billets de banque. Découvert et condamné comme faux monnayeur, il est renfermé dans une forteresse de la mer Baltique et y subissait sa peine quand cette forteresse fut assiégée par les Suédois. Le commandant, vieillard incapable, était au moment de se rendre; son prisonnier lui démontre qu'il peut se défendre, il lui assure même

un succès complet s'il veut suivre ses conseils : il prend la direction de la défense, et la place est sauvée.

Catherine II, tout à la fois reconnaissante du service rendu, mais prudente, le récompensa par une somme d'argent et lui rendit la liberté, mais le renvoya de ses états pour aller en jouir ailleurs. Il partit pour l'Inde, où, sans une mort prématurée, il aurait fait probablement une grande fortune.

Le père Zannovich, au désespoir de la mauvaise conduite de ses fils et du triste résultat de l'éducation qu'il leur avait donnée, voulut garder auprès de lui le dernier pour qu'il lui fermât les yeux, et afin de lui ôter le désir de voyager, il lui refuse toute espèce d'éducation, et tâche à en faire un paysan ne sachant ni lire ni écrire. Le père le surprend un jour tenant un livre à la main (ce jeune homme avait alors dix-sept ans); il se moque de sa prétention, et le fils lui montre qu'elle est fondée : bien plus, il parle l'allemand et le français, qu'un sous-

officier des troupes vénitiennes lui avait appris en secret. Le malheureux père, confondu, s'écria: «Celui-ci aussi est perdu.» Il se trompa de peu.

Le jeune homme disparut et pendant plusieurs années courut le monde, comme ses frères, en se créant des ressources par des moyens inconnus. Quand l'armée française entra à Venise, on le trouva au cachot sous les plombs. Renvoyé chez lui, il y demeura depuis, et il avait acquis une si grande influence dans son pays, influence dont il faisait au surplus un bon usage, que je crus de mon devoir de le comprendre dans le nombre des députés des provinces illyriennes, dont je fis choix pour aller complimenter l'empereur Napoléon en 1810.

De semblables faits ne peuvent plus se reproduire aujourd'hui. Les communications et les relations sont trop fréquentes et trop faciles entre les différens peuples de l'Europe: la société est devenue une grande famille, divisée en différentes branches, mais dont tous les individus sont à même de se connaître.

Dans l'itinéraire qui précède, j'ai raconté ce que j'ai vu, mais je me résumerai en donnant un aperçu général sur la Sicile, et je ferai connaître son bizarre et singulier état social.

D'immenses élémens de richesse sont sans doute renfermés en Sicile; mais dans l'état actuel ils ne peuvent recevoir aucun développement. Une population inférieure de beaucoup à celle qui pourrait y vivre laisse les trois quarts du pays incultes et abandonnés: excepté une partie du littoral, où plusieurs villes florissantes

se rencontrent, tout le reste n'offre que misère et solitude. Un voyageur marche constamment quatre ou cinq heures sans apercevoir une ville, un village, une ferme, un habitant. Les montagnes produisent une abondante végétation : son unique effet est de favoriser une reproduction qui aussi à son tour sera sans utilité et sans emploi, car des pasteurs ne sont pas là pour y conduire les innombrables troupeaux que cette végétation pourrait nourrir.

Le Sicilien est assez laborieux ; mais par suite de la sobriété propre aux habitans du Midi et du haut prix de la main-d'œuvre, résultant de la rareté des ouvriers, chaque homme a le moyen d'assurer en deux jours de travail sa subsistance pendant une semaine entière : grand encouragement au repos. Dans les districts où il y a mélange de culture, comme blé, vignes, oliviers, mûriers, l'aisance est plus générale, parce que le cultivateur a de l'occupation toute l'année et se trouve obligé à travailler. Il ne faut cependant pas s'abandonner aux illusions

que font naître ces cultures réunies sur un même champ. Cette combinaison frappe l'étranger, plaît à l'imagination des poëtes; elle sert sans doute les intérêts de la population, mais dans la réalité elle ne produit pas plus de richesses qu'une seule culture. Un calcul, fait avec soin, m'a démontré qu'un champ ainsi cultivé (les différentes cultures se portant réciproquement dommage) donne souvent des produits d'une moindre valeur qu'avec une seule; seulement les revenus sont plus réguliers, parce que les variations que les récoltes de diverses natures éprouvent dans leurs succès se compensent, et qu'un cultivateur qui se livre à des travaux successifs et récolte des fruits dans diverses saisons, peut suffire à tout avec le petit nombre de bras que lui fournit sa famille. Ainsi, pour la Sicile, les surfaces immenses incultes ou abandonnées prouvent sa pauvreté, et les cultures combinées ne prouvent pas la richesse des produits; et la culture du blé, si ancienne, autrefois si fructueuse et si prospère, n'offre plus d'avantages aujourd'hui, parce que toute l'Europe regorge de produits de cette nature.

Chaque nation, en perfectionnant son agriculture, est parvenue non-seulement à pourvoir à ses besoins, mais aussi à les dépasser, et la Sicile, comme tous les pays où le climat comporte des cultures plus riches, doit s'y livrer et laisser les cultures vulgaires à ceux moins favorisés de la nature.

Mais une richesse qui lui est propre et dont le développement a pris depuis quelques années seulement un grand accroissement, et peut devenir, par de meilleurs procédés, beaucoup plus productive, est celle des mines de soufre. La fabrication de la soude artificielle, devenue une nécessité pour un grand nombre de manufactures en France et en Angleterre, leur assure un débouché certain.

L'exportation, ainsi que je l'ai deja dit, se monte à sept cent mille quintaux chaque année et produit dans plusieurs cantons une aisance générale; et il y a cependant de grandes améliorations à apporter dans cette exploitation, améliorations qui augmenteraient la quantité et

la qualité des produits en diminuant les frais. Un Français, établi à Palerme, en donne l'utile exemple.

Au surplus, la première cause des souffrances de la Sicile est son état social. Changé d'abord sous les rapports politiques, il a été bouleversé sous le rapport civil, et un mal déjà si grand s'accroît chaque jour davantage. Pour donner une juste idée de l'état de choses actuel, il faut remonter aux temps anciens, expliquer les principes d'après lesquels la Sicile était constituée et indiquer les circonstances qui ont amené les changemens survenus.

Les Normands, en conquérant la Sicile et y établissant leur pouvoir, apportèrent avec eux les mœurs, les usages et les lois de leur pays. Peu d'années auparavant, Guillaume, duc de Normandie (1), s'était emparé de l'Angleterre et y avait établi la féodalité : Roger en fit autant en Sicile. Après avoir divisé le royaume en fiefs, une partie fut donnée à un certain nombre de familles, une autre au clergé, et le surplus,

(1) L'invasion de Guillaume en Angleterre est de 1066 ; celle de Roger en Sicile est de 1071.

composé des terres non concédées, forma le domaine de la couronne.

La hiérarchie féodale établit le lien social; des devoirs et des priviléges en furent la conséquence, et l'obligation du service militaire, ainsi que le droit de siéger dans les assemblées de la nation, résultèrent de cette nouvelle organisation pour tous les possesseurs de fiefs.

La nation se composant de Sarrasins, de Normands, de Grecs et d'indigènes, chaque fraction se gouvernait, en ce qui n'était pas féodal, d'après les lois et les usages qui lui étaient particuliers. Les corvées, les impôts de diverses espèces variaient suivant les différens peuples dont se composait la nation. Ces contributions formaient une partie du patrimoine des barons. Mais aucun impôt direct ne put être exigé que dans des cas qui furent déterminés par la diète de Roncalia, origine du parlement et dont les actes ont servi de fondement au droit public,

D'abord le parlement ne fut composé que des barons, des prélats et de ceux que le roi trou-

vait bon d'y appeler. Il n'avait ni durée ni périodes fixes; mais plus tard, ayant reçu une organisation plus régulière, il restreignit et régla le pouvoir des barons, et sous le roi Frédéric d'Aragon il prit une haute importance qui ne cessa de s'accroître sous ses successeurs. Depuis, le besoin d'argent se faisant sentir sous Ferdinand d'Aragon et sous Charles-Quint, le parlement fut assemblé fréquemment pour en obtenir les sommes nécessaires aux besoins de la couronne (1).

Le parlement était composé de trois chambres, appelées *bras*, nom indiquant sans doute la force de l'état et en présentant l'image. Les

(1) Le plus ancien parlement dont les actes réguliers soient conservés est de 1446.

C'est sous le règne de Charles-Quint que fut fondée la banque de Palerme et établie la milice bourgeoise, composée de douze mille hommes, dont deux mille de cavalerie. On construisit aussi à la même époque les phares et tours servant aux signaux pour avertir promptement et sur toute la côte de la présence des Barbaresques.

bras ecclésiastiques, baroniales et domaniales délibéraient séparément, et une députation de neuf membres, choisis à raison de trois par chaque bras, surveillait l'emploi des sommes votées et en même temps l'exécution des lois et des franchises du royaume.

Dans les derniers temps, le parlement s'assemblait régulièrement tous les trois ans pour voter les subsides et réclamer du roi ce qu'il croyait utile au bien du pays : deux cent trente et un membres le composaient; soixante et un prélats, évêques, etc., formaient le bras ecclésiastique, présidé par l'archevêque de Palerme; cent vingt-quatre barons, présidés par le plus ancien baron du royaume, le bras baronial ; et quarante-six députés des quarante-six villes appartenant au domaine royal, présidés par le préteur de Palerme, chef municipal de la ville, nommé par élection, formaient le bras domanial. Les fiefs représentant la propriété, le baron qui en possédait plusieurs réunissait un nombre de voix égal à celui de ses fiefs, et à ce titre le prince Buttera en avait dix-huit dans le bras

baronial. Chaque bras délibérait sur les questions proposées, et ils communiquaient entre eux par des commissaires.

Toutes les fortunes étaient constituées en majorats et en fidéicommis et possédées par les chefs de famille, mais des dots et des légitimes étaient dues aux filles et aux cadets.

Le commencement du règne de Ferdinand fut signalé par des restrictions importantes dans les droits féodaux, l'expulsion des jésuites, la réduction des couvens, la défense faite aux main-mortables d'acquérir de nouveaux biens et les encouragemens donnés à l'agriculture.

Les événemens de la révolution et les conquêtes de l'empire survinrent, et deux fois la cour fut obligée de se réfugier en Sicile. La présence du souverain pouvait être un grand bienfait pour la Sicile, un ordre de choses salutaire pouvait en résulter, car un des plus grands malheurs de ce pays, une des causes de sa dé-

cadence résultait d'avoir été gouverné pendant trois cents ans presque toujours par des vice-rois.

Le parlement, convoqué à diverses époques, accorda les subsides demandés; mais en 1810 le bras baronial se raidit contre les exigences de la cour : le parlement n'accorda qu'une partie des subsides réclamés, régularisa l'impôt et l'établit sur de meilleures bases, en le faisant supporter par toutes les propriétés sans distinction.

Un nouveau parlement convoqué persista dans les résolutions du précédent. Alors des coups d'état et des persécutions survinrent. Le gouvernement anglais intervint par l'entremise de sir William Bentink, tout à la fois son ministre et son général commandant les troupes dans l'île. Le parlement se rassembla, et le vicaire-général, l'*alter ego*, dépositaire momentané du pouvoir royal, lui proposa une réforme dans son organisation. Alors s'exerça l'influence anglaise; mais au lieu de réformer ce que l'ordre

de choses existant pouvait avoir de vicieux et d'embarrassant dans la marche des affaires, encouragé par des novateurs et entre autres par un abbé Beltramo, homme influent à cette époque et désireux de placer son nom parmi les législateurs célèbres, le parlement entreprend un ouvrage complet, il pose des bases préliminaires sages que font bientôt perdre de vue des discussions amères. Le parlement, congédié, convoqué dans les nouvelles formes, renvoyé de nouveau, rappelé plus tard, se rassembla deux fois en 1814; abandonné à lui-même par le départ des Anglais, conduit par des hommes peu habiles, une agonie de près d'une année conduisit à la destruction du nouvel ordre de choses.

La réunion en un seul royaume, de Naples et de la Sicile, décrétée par le roi, amena la suppression des institutions nouvelles et mit obstacle au rétablissement des anciennes. Ainsi les efforts faits au nom de la liberté, dans un temps dit de liberté, entraînèrent en Sicile, comme

dans beaucoup d'autres pays, la perte des franchises et des immunités du peuple et des garanties de ses droits.

Le parlement de Sicile avait supprimé la féodalité, mais conservé les fidéicommis et les majorats; bientôt un décret royal les supprima tous les deux.

Comme pour accroître la confusion, il introduisit, sans mesures préliminaires, le Code Napoléon. Mais la suppression des fidéicommis rendait exigibles les dettes dont les biens étaient frappés, et les dettes étaient immenses. La succession des siècles et des générations les avaient formées. La loi avait permis forcément que les dots et les légitimes fussent payées en rentes; les rentes, non exigibles et non rachetables, hypothéquées sur les propriétés du chef de la famille, divisées par les partages, avaient créé une foule de créanciers et grevé les biens-fonds d'une masse de dettes énormes, encore accrue par des emprunts autorisés dans des circonstances déterminées pour faire face aux besoins propres des seigneurs, en sorte que ces immenses pro-

priétés ne composaient plus en réalité que des fortunes apparentes dont les titulaires étaient seulement les administrateurs.

Telle famille ayant cent mille onces (douze cent mille francs) de revenu, devait quatre-vingt mille onces d'intérêts annuels et ne jouissait ainsi que du cinquième de la fortune qu'elle semblait posséder et dont elle touchait les revenus.

Lorsqu'on entreprit la liquidation, on sentit l'impossibilité d'y parvenir : il était impossible que le pays fournît l'argent nécessaire à une pareille opération. La vente des propriétés devait indispensablement avoir lieu ; il ne se trouvait pas d'acheteurs pour y mettre un prix. Alors le roi Ferdinand détermina, par une cédule royale, que les paiemens s'effectueraient en nature et que chaque seigneur donnerait à son créancier un bien d'une valeur égale à la dette qu'il avait contractée envers lui. Mais là était une difficulté insurmontable.

La valeur d'un bien n'est pas fixe et appréciable comme celle d'une pièce de monnaie, dont le titre est connu et garanti par l'état. Le créancier et le débiteur ne purent jamais s'accorder sur la valeur des propriétés, et tout resta en litige et incertain. Les tribunaux chargés de prononcer, accablés d'un nombre de procès si prodigieux, n'essayèrent pas même d'entreprendre de les juger, et le gouvernement, en attendant la solution, leur ayant donné l'administration des terres en contestation, les juges eurent intérêt à la conserver et à rester dans un chaos dont eux seuls tiraient profit. Les débiteurs se crurent libérés, les créanciers ne se reconnurent pas remboursés, et les biens, abandonnés par ceux qui avaient intérêt à leur conservation, spoliés par ceux entre les mains de qui ils étaient déposés, perdirent chaque année de leur valeur et aujourd'hui sont tombés à la moitié de celle qu'ils représentaient primitivement.

Le mal va constamment en augmentant, et on ne peut prévoir à quel terme il s'arrêtera: il se complique de considérations politiques, de regrets pour une législation abolie, de répugnance pour celle légalement en vigueur; l'anarchie est dans les lois, dans la justice, et la propriété se constitue d'une manière systématique. Une pareille entreprise ne pouvait être menée à bien qu'avec le secours du temps et celui d'une puissance financière servant d'intermédiaire entre les créanciers et les débiteurs,

Si une banque territoriale, fondée par l'état dans cet objet, pourvue d'un capital convenable, avait été chargée de recevoir le montant des dettes annuelles, au moyen d'engagemens signés par les seigneurs, et se fût substituée à ceux-ci dans le paiement de leurs dettes et que chaque année elle eût payé le trentième du capital en se remboursant sur la vente de la trentième partie des biens hypothéqués, l'opération aurait marché régulièrement : les créanciers eussent pu avoir de la banque des effets négociables dont le remboursement successif aurait cadré avec les ventes.

Les ventes, faites avec intelligence et discrétion par trentième sur tous les points de l'île à la fois, auraient conservé aux terres leur valeur en mettant à la portée de chacun celles qu'il pouvait vouloir acquérir. Les effets donnés par la banque eussent trouvé un emploi facile, puisqu'on les aurait reçus en paiement des propriétés. Celui qui recevait un remboursement pouvait choisir une propriété à sa convenance, et on aurait évité l'inconvénient de le forcer à accepter des biens qui ne lui offrent pas d'avan-

tages. Les biens destinés à être vendus seraient restés dans les mains de leurs propriétaires jusqu'au moment de la vente, et ceux-ci, intéressés à les voir vendus le plus cher possible, leur auraient conservé par leurs soins toute leur valeur.

Une marche régulière aurait amené une liquidation universelle, dont le mouvement aurait pu être beaucoup accéléré par les premiers succès obtenus et dans tous les cas aurait opéré sans secousse le changement de mains des propriétés. Mais le mode adopté a jeté dans un labyrinthe inextricable dont on ne peut entrevoir l'issue. Peut-être le mode indiqué plus haut serait-il encore le seul à suivre, mais il y a une horrible complication causée par la détérioration des propriétés désignées depuis le moment où la mesure a été prise : alors, conservées et recevant un emploi prudent et habile, elles pouvaient payer les dettes; aujourd'hui elles n'en représentent pas la moitié.

On voit, par ce qui précède, que l'anarchie a été mise dans la propriété, mais elle l'est aussi dans la législation.

Au régime des fidéicommis on a substitué celui des partages égaux, et en même temps on a adopté pour toute la Sicile le Code Napoléon, très-légèrement modifié. Mais ces lois, loin d'être populaires, sont repoussées par l'opinion, et les juges répugnent à les appliquer. D'un autre côté, les anciennes lois qu'ils regrettent ne sont plus en vigueur. Pour mettre en harmonie ces divers sentimens, les juges s'abstiennent de juger, et l'anarchie se trouve ainsi dans les lois.

Enfin une dernière circonstance contribue, mais à tort, au mauvais esprit des Siciliens : une pauvreté générale, résultat du bas prix du blé, les afflige ; mais cette condition est celle de toute l'Europe comme de tous les peuples qui ne modifient pas leur culture suivant les temps, les circonstances et les besoins.

L'agriculture ayant partout fait de grands progrès et la culture des solanées diminuant la consommation du blé, il y en a eu surabondance partout ; la paix établissant une libre na-

vigation et des rapports faciles entre les pays les plus éloignés, ceux dont la fertilité est plus grande, où la main-d'œuvre est à vil prix, les pays nouveaux enfin, entrent depuis peu dans les combinaisons de l'Europe avec un avantage immense sur tous les vieux pays, et ceux-ci, en conservant leurs habitudes, doivent tomber dans une extrême misère, comme cela arrive partout où l'on ne s'élève pas à des calculs en rapport avec le temps présent.

La Sicile est précisément dans ce cas, et elle sent d'autant plus les effets de l'état de choses actuel, que pendant la guerre elle se trouvait dans des circonstances particulières, toutes favorables aux propriétaires et aux cultivateurs de blé. Séparée du continent, elle était hors de toute concurrence avec lui et fournissait à la consommation de l'Angleterre; une armée anglaise nourrie par elle versait plus de douze millions de francs chaque année dans le pays et enrichissait les habitans. Ils jouissaient donc alors d'une prospérité fort grande, mais due

à des circonstances tout exceptionnelles et momentanées. Aucun effort, aucune combinaison ne peut jamais les faire renaître, et les Siciliens sont injustes quand ils accusent le gouvernement d'une misère qui résulte de la force des choses et aussi en partie de leur incurie.

Supposez-les indépendans comme quelques-uns en éprouvent le désir, comme d'autres en conçoivent l'espérance, ils ne seront ni plus ni moins riches qu'à présent, car leurs denrées ne se vendront qu'au même prix.

Le Sicilien est spirituel, actif, brave, énergique et passionné; on peut appliquer ses facultés à des choses utiles. La passion, ce mobile nécessaire à l'homme, le principe du bien comme du mal, mais toujours indispensable pour les grandes choses, l'entraine souvent dans de violens écarts: de nombreux assassinats sont commis par vengeance, rarement par intérêt.

Le nombre des condamnés placés dans des maisons de réclusion est prodigieux et dépasse le nombre de douze mille: eu égard à la population qui les fournit, la proportion est la même que si

la France en avait deux cent trente mille, charge énorme et plaie épouvantable. On y porte remède en recrutant dans les prisons les deux régimens siciliens que le roi de Naples entretient dans son armée. La nature des crimes n'entrainant pas le déshonneur dans l'opinion, cette mesure est d'une exécution praticable, et cependant cette fleur d'honneur qui doit accompagner l'homme de guerre se trouve flétrie ici, et le beau nom de soldat est entaché par les circonstances de la vie antérieure de celui qui le porte. Une discipline sévère, terrible, nécessaire avec une pareille composition de troupes, n'empêche pas de nouveaux crimes de se commettre : le naturel prend le dessus, l'emporte sur la crainte, et alors la punition du sang devenue indispensable est mise en usage.

On peut reconnaître dans ce qui précède les causes principales d'une souffrance universelle et d'un mécontentement général en Sicile qui frappent les yeux les moins exercés. Mais où sont

les remèdes? La question politique ne peut sans doute être reproduite. Le sort de la Sicile de ce côté est fixé d'une manière irrévocable, et on ne peut ni revenir sur le passé ni rassembler des débris épars et peu propres à rien reconstruire; mais les questions vitales, relatives à l'état de la propriété, à l'exécution des lois, doivent être résolues sans retard, il y va de la conservation de la société.

Il faut, après avoir pesé les avantages et les inconvéniens des moyens à employer, mettre de la force et de la constance à les appliquer, et pour y parvenir rien assurément ne serait plus favorable que la présence pendant plusieurs mois, chaque année, du souverain dans ce pays, digne d'un si grand intérêt: elle y établirait l'obéissance, y porterait la vie et fonderait une marche régulière, première garantie du bon ordre et du bien-être des sujets. Il faudrait enfin qu'une administration ferme et éclairée (et quand elle est telle ses résultats sont immenses) compensât par ses bienfaits tout ce que les Siciliens ont perdu.

Après un séjour de près d'un mois en Sicile, le bateau à vapeur *le Ferdinand* nous reprit et nous ramena sous les frais ombrages de Castellamare, où nous attendaient les douceurs d'un repos animé par le charme de l'amitié et celui d'une société agréable et choisie.

SUR LA TEMPÉRATURE
DE PALERME.

EXTRAIT D'UNE LETTRE PUBLIÉE PAR M. CACCIATORE,

ASTRONOME, DIRECTEUR DE L'OBSERVATOIRE DE PALERME.

La réputation d'une excessive chaleur faite par les voyageurs au climat de Palerme a sans doute pris naissance dans l'action accidentelle du siroco ; mais ce vent n'est ni fréquent ni continuel : il se passe des années entières sans qu'on le voie arriver, et lorsqu'il souffle ce n'est jamais pendant plus de soixante heures. Dans ce cas, il est vrai que l'atmosphère s'échauffe au delà du *maximum* ordinaire de température de la saison, mais il n'en résulte point de dommage pour la santé : on est obligé tout au plus à rester dans sa chambre avec les croisées fermées, et en prenant

cette précaution, on jouit d'une fraicheur qui contraste agréablement avec la chaleur de l'air extérieur.

Si l'on compare entre elles les températures des principales villes de l'Europe, pour chacun des mois de l'année, on trouvera que l'été de Palerme n'est pas aussi chaud que celui d'autres villes qui, à circonstances égales, ne jouissent pas tous les jours comme celle-là du bienfait d'un vent de nord-est qui s'élève à neuf heures du matin et ne finit qu'au coucher du soleil. Pour s'en convaincre, il suffit de dresser une table de la température moyenne répondant aux diverses latitudes.

M. Cacciatore établit en outre une théorie toute nouvelle sur la cause de la différence des climats, et il fait intervenir dans ses calculs un élément que personne jusqu'à présent n'avait soupçonné. Comme, sans me croire juge compétent en pareille matière, cette théorie me paraît susceptible de doute et de discussion, je n'en parlerai point non plus que de la formule qui l'exprime : je

m'en tiendrai aux observations faites avec soin et d'une manière suivie dans plusieurs villes, et je réunirai leurs résultats dans les tables ci-après.

Pour plus de commodité, M. Cacciatore indique les températures en degrés du thermomètre météorologique, d'un usage plus facile : au niveau de la mer, cet instrument marque cent degrés à la glace fondante et deux cents à l'eau bouillante; ainsi M. Cacciatore évite l'inconvénient qui résulte de l'emploi des autres thermomètres, pour lesquels on est obligé de se servir du signe négatif *moins* (—) lorsque la température est au-dessous de la glace fondante, et du positif *plus* (+) lorsqu'elle est au-dessus; il y réunit cependant les degrés correspondans de Réaumur.

Presque toutes ces températures sont déduites de plusieurs années d'observations. Celles de Palerme ont eu lieu pendant quarante-deux années, celles de Milan pendant cinquante-quatre; celles de Rome, de Vienne, de Paris et de Co-

penhague pendant douze ans; pour Naples seulement, M. Cacciatore n'a pu se procurer la température moyenne des mois que pour l'année 1811; il l'a tirée d'un mémoire du savant archidiacre Cagnazzi qui fait partie du premier volume des *Atti dell'Academia delle scienze.*

La première table donne les températures moyennes mensuelles.

La seconde la moyenne mensuelle des *maxima.*

La troisième la moyenne mensuelle des *minima.*

Elles ont été toutes calculées d'après la moyenne de la chaleur de chaque jour.

I.

TABLE de la température moyenne pour chacun des mois de l'année dans les villes de Palerme, Naples, Rome et Milan.

MOIS.	PALERME. — Thermomètres		NAPLES. — Thermomètres		ROME. — Thermomètres		MILAN. — Thermomètres	
	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.
Janvier	110.8	8.6	108.3	6.6	107.8	6.3	100.7	0.5
Février	110.7	8.6	111.1	9.4	109.1	7.3	103.5	2.8
Mars.........	112.0	9.6	112.4	9.9	111.2	9.0	107.7	6.2
Avril.........	114.5	11.6	116.7	13.4	114.6	11.6	112.6	10.1
Mai...........	118.2	14.5	120.6	16.4	118.8	15.0	117.8	14.3
Juin..........	121.7	17.4	123.9	19.1	121.6	17.3	121.5	17.2
Juillet........	124.0	19.2	123.4	18.7	124.3	19.4	123.7	19.0
Août.........	124.4	19.6	124.5	19.6	125.0	20.0	123.2	18.5
Septembre ..	122.4	18.0	122.4	18.0	121.4	17.1	119.1	15.3
Octobre	119.4	15.5	120.0	16.0	116.8	13.5	113.9	11.1
Novembre...	115.3	12.2	115.2	12.1	112.4	9.9	108.4	6.7
Décembre ...	112.7	10.1	110.8	8.7	108.6	6.9	102.5	2.0
Année moyenne.	117.2	13.7	117.4	13.9	115.9	12.7	112.8	10.3

I.

TABLE de la température moyenne pour chacun des mois de l'année dans les villes de Vienne, Paris, Londres et Copenhague.

MOIS.	VIENNE. Thermomètres		PARIS. Thermomètres		LONDRES. Thermomètres		COPENHAGUE. Thermomètres	
	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.
Janvier	97.4	—2.1	103.4	2.7	102.6	2.1	100.1	0.1
Février	100.3	+0.2	105.0	4.0	105.2	4.2	101.7	1.4
Mars	105.5	1.4	107.5	6.0	106.3	5.1	103.1	2.5
Avril.........	111.4	9.2	111.9	9.4	109.1	7.2	107.6	5.4
Mai.....	115.8	12.7	115.1	12.1	112.9	10.3	111.3	9.0
Juin	119.3	15.5	118.3	14.7	115.9	12.7	114.9	11.9
Juillet........	121.6	17.3	119.2	15.4	117.2	13.7	117.1	13.7
Août	120.5	16.4	119.4	15.6	116.4	13.1	116.9	13.4
Septembre ..	116.2	12.0	116.8	13.5	115.5	12.4	113.7	11.0
Octobre	111.0	8.8	113.1	10.5	111.2	9.0	109.0	7.2
Novembre..	105.3	4.3	107.7	6.2	107.1	5.0	104.6	3.7
Décembre...	102.3	1.8	103.2	2.6	104.0	3.4	100.6	0.5
Année moyenne.	110.5	8.4	111.7	9.4	110.3	10.2	108.4	6.7

II.

TABLE des maxima *de la température mensuelle.*

MOIS.	PALERME. — Thermomètres		ROME. — Thermomètres		MILAN. — Thermomètres	
	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.
Janvier	117.6	14.1	115.1	12.1	106.8	5.5
Février	117.6	14.1	115.3	12.1	111.4	9.1
Mars	120.9	16.7	118.6	14.9	116.1	12.9
Avril	124.4	19.5	122.5	18.0	118.4	14.8
Mai...........	127.3	21.8	126.7	21.4	125.7	20.5
Juin	128.5	22.8	130.6	24.4	128.7	23.0
Juillet	131.2	25.0	133.1	26.5	130.4	24.3
Août	131.4	25.1	133.4	26.7	130.1	24.1
Septembre ..	129.5	23.6	130.6	24.5	126.4	21.1
Octobre	127.1	21.7	125.1	20.1	120.3	16.2
Novembre...	122.5	18.0	120.1	16.1	114.0	11.2
Décembre...	118.5	14.8	116.0	12.8	108.5	6.8
Année moyenne.	124.7	19.9	123.9	19.1	119.7	15.8

II.

TABLE des maxima *de la température mensuelle.*

MOIS.	VIENNE. — Thermomètres		PARIS. — Thermomètres		LONDRES. — Thermomètres		COPENHAGUE — Thermomètres	
	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.
Janvier	107.0	5.6	104.7	3.8	108.5	6.8	106.7	5.4
Février	111.1	8.9	106.9	5.5	111.2	8.9	109.3	7.4
Mars.........	118.3	14.7	110.2	8.2	113.3	10.6	112.2	9.8
Avril.........	124.7	19.8	114.7	11.8	116.7	13.4	118.1	14.5
Mai...........	128.0	22.4	118.0	14.5	119.4	15.5	123.5	18.8
Juin..........	131.3	25.0	121.2	17.0	122.7	18.2	126.6	21.3
Juillet........	134.0	27.2	122.0	17.7	122.8	18.3	128.5	22.9
Août	131.6	25.3	122.4	18.0	121.4	18.2	128.4	22.8
Septembre ..	127.4	21.9	119.7	15.8	119.8	15.9	123.9	19.1
Octobre	121.3	17.1	115.5	12.4	117.1	13.7	118.0	14.4
Novembre...	114.3	11.5	109.6	7.7	112.9	10.3	111.5	9.2
Décembre...	111.4	9.1	104.5	3.6	110.8	8.6	108.7	7.0
Année moyenne.	121.7	17.4	114.1	11.3	116.4	13.2	117.9	14.4

III.

TABLE des minima *de la température mensuelle.*

MOIS.	PALERME. Thermomètres		ROME. Thermomètres		MILAN. Thermomètres	
	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.	météorologique.	Réaumur.
Janvier	106.0	4.8	99.0	—0.8	93.9	—4.9
Février	106.7	5.4	101.4	+1.1	96.2	—3.1
Mars	107.0	5.6	103.7	2.9	100.7	0.5
Avril.........	109.3	7.5	106.4	5.1	104.7	+3.7
Mai..........	112.9	10.3	111.4	9.2	109.9	7.9
Juin..........	116.9	13.5	115.2	12.2	114.0	11.2
Juillet.......	120.0	16.0	118.5	14.8	116.6	13.3
Août.........	120.1	16.1	117.5	14.0	115.5	12.4
Septembre ..	117.3	13.8	113.4	10.7	112.1	9.7
Octobre	114.0	11.2	107.9	6.4	106.3	5.0
Novembre...	109.4	7.6	103.0	2.4	100.4	0.3
Décembre...	107.1	5.6	99.8	0.1	95.9	—3.3
Année moyenne.	112.2	9.7	108.1	6.5	105.5	4.4

III.

TABLE des minima *de la température mensuelle.*

MOIS.	VIENNE. Thermomètres météorologique.	Réaumur.	PARIS. Thermomètres météorologique.	Réaumur.	LONDRES. Thermomètres météorologique.	Réaumur.	COPENHAGUE Thermomètres météorologique.	Réaumur.
Janvier ...	87.9	—9.7	102.0	1.6	96.0	—3.2	88.4	—9.3
Février ...	89.1	—8.7	103.1	2.5	99.0	—0.8	91.3	—6.9
Mars......	96.6	—2.7	104.7	3.8	100.2	+0.2	93.0	—5.6
Avril......	101.9	+1.5	109.2	7.1	103.2	2.5	95.8	—3.3
Mai.......	106.4	5.1	112.2	9.7	107.5	6.0	99.5	—0.4
Juin.......	108.1	6.5	115.5	12.4	110.5	8.4	103.5	—2.8
Juillet.....	112.6	10.1	116.4	14.1	112.6	10.2	105.9	+4.7
Août......	113.9	11.2	116.5	14.3	111.1	8.9	105.9	4.7
Septemb..	107.9	26.4	114.9	11.2	109.1	7.2	101.7	1.4
Octobre...	102.8	2.2	110.6	8.7	104.2	3.4	97.3	—2.2
Novembre	97.4	—2.1	105.8	4.7	99.0	—0.8	91.2	—4.6
Décembre	94.4	—5.2	101.9	1.5	98.9	—2.5	88.2	—9.4
Année moy.	101.5	1.2	109.3	7.4	104.4	3.3	97.0	—2.3

Ces tables ne fournissent pas les *maxima* ou les *minima* de température, c'est-à-dire les points extrêmes de chaleur ou de froid auxquels le thermomètre parvient ; mais les moyennes des *maxima* et des *minima* de la chaleur qui y sont notées suffisent pour donner une idée exacte des climats respectifs des villes dans lesquelles ont été faites les observations. On peut en tirer une foule de rapports utiles et curieux.

L'auteur choisit seulement ceux qui lui sont nécessaires pour démontrer sa proposition. Il en déduit les conséquences suivantes :

1° Qu'aux mois de juillet et d'août c'est à Rome que se fait ressentir la chaleur moyenne la plus forte, et qu'à Naples elle est alors égale à celle de Palerme; que dans le mois de juin elle est plus grande à Naples, et qu'à Rome elle est pareille à celle de Palerme.

2° Qu'en juillet et août on éprouve à Milan presque la même chaleur moyenne qu'à Palerme.

3° Que les mois de mai et d'octobre sont plus chauds à Naples qu'à Palerme.

4° Que dans les autres mois de l'année, Naples et Palerme ont la même température moyenne, excepté aux mois de décembre et de janvier, pendant lesquels il fait moins froid à Palerme qu'à Naples.

5° Que la température de Vienne aux mois de juillet et d'août est la même que celle de Palerme en juin et en octobre; que les mois de juillet et d'août de Paris sont semblables sous ce rap-

port à ceux de juin et d'octobre à Palerme, et que juillet et août à Londres et à Copenhague ressemblent à mai et novembre à Palerme.

6° On voit dans la seconde table que, bien que les moyennes des *maxima* de chaleur à Palerme contiennent les hautes températures causées par les sirocchi, elles sont cependant plus faibles qu'à Rome au mois de juillet et d'août, d'où il y a à tirer cette conclusion que dans cette dernière ville les grandes chaleurs de ces deux mois sont plus prolongées qu'à Palerme.

L'astronome de Palerme n'a pu établir des comparaisons avec Naples parce que la table de M. Cagnazzi ne renferme pas les températures *maxima* et *minima*.

7° Il résulte de la troisième table que pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, et lorsque dans les autres villes la température est au-dessous de la glace, à Palerme on

jouit de la température qu'on a à Milan, à Vienne et à Paris aux mois d'avril, mai et octobre, et que par conséquent les hivers les plus froids de Palerme sont comme les printemps de Milan, de Vienne et de Paris.

Enfin pour offrir ces résultats de manière à les faire embrasser d'un seul coup d'œil, M. Cacciatore donne la table synoptique suivante.



TABLE SYNOPTIQUE.

TABLE SYNOPTIQUE.

DEGRÉS de TEMPÉRATURE.	96.	100.	104.	108.	112.	116.	120.	124.
Janvier. . . .	Vienne.	Milan. Copenh.	Paris. Londres.	Naples. Rome.	Palerme.			
Février. . . .		Vienne. Copenh.	Milan. Paris. Londres.	Rome.	Palerme. Naples.			
Mars			Vienne. Copenh.	Milan. Paris. Londres.	Palerme. Naples. Rome.			
Avril				Londres. Copenh.	Milan. Vienne. Paris.	Palerme. Naples. Rome.		
Mai.					Londres. Copenh.	Milan. Vienne. Paris.	Palerme. Naples. Rome.	
Juin						Londres. Copenh.	Palerme. Rome. Milan. Vienne. Paris.	Naples.

Juillet						Londres. Copenh.	Vienne. Paris.	Palerme. Naples. Rome. Milan.
Août						Londres. Copenh.	Vienne. Milan.	Palerme. Naples. Rome. Milan.
Septembre. . .						Vienne. Paris. Londres. Copenh.	Rome.	Palerme. Naples.
Octobre . . .					Milan. Vienne. Paris. Londres. Copenh.	Rome.	Palerme. Naples.	
Novembre. . .			Vienne.	Milan. Paris. Londres. Copenh.				
Décembre. . .		Copenh.	Milan. Vienne. Paris. Londres.		Palerme.			

Ainsi une personne qui voudrait se trouver toujours dans des villes où l'on ne souffre ni beaucoup du froid ni beaucoup de la chaleur, c'est-à-dire jouir constamment d'une température de cent douze degrés du thermomètre météorologique, devrait passer à Palerme le mois de janvier, ceux de février et de mars à Palerme ou à Naples ; elle pourrait également habiter Rome en mars ; dans le mois d'avril, il faudrait qu'elle se rendit à Milan, à Vienne ou à Paris, au mois de mai à Londres ou à Copenhague pour y rester pendant les mois de

juin, de juillet et d'août; en septembre elle irait à Vienne ou à Paris, et en octobre à Milan; mais au mois de novembre elle devrait retourner à Rome ou à Naples, et en décembre revenir à Palerme pour y demeurer jusqu'à ce que le changement de la température l'obligeât à recommencer ses courses.

La longue durée des chaleurs de l'été à Palerme fait seule croire que cette saison n'y est point supportable. Comme pendant quatre mois la température s'y maintient très-élevée, ceux qui sont accoutumés aux climats du Nord, où les grandes chaleurs ont une plus courte durée, craignent de ne pouvoir pas résister à leur continuité; mais on voit par les tables précédentes qu'à Naples et à Rome les chaleurs sont également continues, qu'à Rome la chaleur moyenne est même plus grande qu'à Palerme, enfin que cette chaleur si redoutée n'est pas plus forte à Palerme que dans d'autres villes où elle est seulement moins prolongée.

SUR LE

SIROCO DE PALERME.

EXTRAIT D'UNE SECONDE LETTRE DE M. CACCIATORE.

Pendant une période de quarante-trois ans, six fois seulement le vent de siroco a fait élever à Palerme la température de l'atmosphère au delà de trente degrés de Réaumur, qui répondent à quatre-vingt-dix-neuf degrés cinq dixièmes de Fahrenheit et à cent trente-sept degrés cinq dixièmes du thermomètre météorologique; toutes les autres fois le thermomètre est resté au-dessous de ce point.

J'ai indiqué dans les tableaux synoptiques qui suivent les circonstances et les effets du siroco pendant le temps qu'il a soufflé, et marqué

d'un astérique (*) le petit nombre de cas où le thermomètre à dépassé le degré météorologique cent trente-sept, afin que l'on remarque facilement pendant combien peu d'heures l'atmosphère est demeurée à une température aussi haute. On trouvera indiqué dans les tables à côté des degrés du thermomètre météorologique les degrés correspondans de Réaumur.

Le thermomètre était exposé à l'air libre, à l'ombre et à l'abri des rayons du soleil tant directs que réfléchis.

SIROCO AU MOIS D'AOUT 1805.

Il commença à souffler le soir du 31 juillet et finit dans la nuit du 2 au 3 août.

Le baromètre, qui d'abord était à la hauteur moyenne, s'éleva un peu pendant la durée du siroco.

Les tourbillons du vent étaient sans force; ils causèrent un peu de brouillard durant le jour, mais pendant les nuits le ciel fut clair et les étoiles brillèrent au point que les observations astronomiques eurent lieu comme à l'ordinaire.

MOIS.	Jours.	HEURES des OBSERVATIONS.	THERMOMÈTRE météorologique.	THERMOMÈTRE de Réaumur.
Juillet.	31	7 du soir	122° 8.	18° 24.
		10 1/2 du soir. .	128. 4.	22. 72.
			—	—
Août.	1	7 du matin . . .	131. 8.	25. 44..
		midi	138. 6*	30. 88..
		2 1/2 après midi	131. 9.	25. 52..
		11 3/4 du soir. .	127. 8.	22. 24.
			—	—
	2	8 du matin . . .	133. 6.	26. 88.
		midi	139. 2*	31. 36.
		9 1/2 du soir. . .	128. 0.	22. 40.
		11 1/2 du soir..	125. 4.	20. 32.

SIROCO AU MOIS DE JUILLET 1808.

Il a commencé le matin du 28 juillet, et finit le 30 au soir.

Le baromètre se maintint très-peu au-dessus de sa hauteur moyenne.

Les tourbillons de vent furent faibles; le ciel demeura presque toujours clair, de manière qu'on put faire les observations astronomiques d'usage.

MOIS.	Jours.	HEURES des OBSERVATIONS.	THERMOMÈTRE météorologique.	THERMOMÈTRE de Réaumur.
Juillet.	28	7 1/2 du matin.	125° 5.	20° 4.
		midi	137. 2°	29. 76.
		9 1/4 du soir. .	130. 1.	24. 08.
		11 3/4 du soir.	131. 9.	25. 52.
	29	7 3/4 du matin.	130. 2.	24. 16.
		midi	128. 6.	22. 88.
		9 1/2 du soir. .	125. 8.	20. 64.
		11 3/4 du soir. .	124. 4.	19. 52.
	30	7 1/2 du matin.	126. 7.	21. 36.
		midi	128. 3.	22. 64.
		8 1/4 du soir .	121. 7.	17. 36.

SIROCO EN JUILLET 1809.

Il commença le soir du 6 et finit le matin du 9. Celui-ci a été le plus chaud de tous ceux que l'on a éprouvés pendant l'espace de quarante-trois ans.

Le baromètre resta toujours à sa hauteur moyenne.

Les tourbillons du vent furent très-forts du matin au soir du 7.

Le ciel étant continuellement obscurci par des brouillards, on ne put faire aucune espèce d'observations astronomiques.

MOIS.	Jours.	HEURES des OBSERVATIONS.	THERMOMÈTRE météorologique.	THERMOMÈTRE de Réaumur.
Juillet.	6	9 1/2 du soir. .	128° 5.	22° 8.
		minuit	133. 0.	26. 4.
	7	7 1/2 du matin.	135. 3.	28. 24.
		10 du matin. . .	138. 7*	30. 96.
		midi	139. 7*	31. 76.
		2 1/4 après midi.	139. 7*	31. 76.
		4 1/2 après midi.	137. 4*	29. 92.
		minuit	132. 9.	26. 32.
	8	7 3/4 du matin.	126. 7.	21. 36.
		midi	129. 4.	23. 52.
		10 du soir . . .	127. 7.	22. 16.
		11 1/4 du soir.	127. 8.	22. 44.
	9	7 3/4 du matin.	126. 3.	21. 04.
		midi	127. 7.	22. 16.

SIROCO EN JUILLET 1828.

Il commença le soir du 20 et finit le soir du 22.

Le baromètre se tint sans variations un peu au-dessus de la hauteur moyenne.

Les tourbillons de vent furent très-légers et appréciables seulement par la sensation de chaleur qu'ils produisaient.

Le ciel resta toujours brumeux.

MOIS.	Jours.	HEURES des OBSERVATIONS.	THERMOMÈTRE météorologique.	THERMOMÈTRE de Réaumur.
Juillet.	20	7 1/2 du matin.	129° 6.	23° 68.
		midi	138. 6.	30. 88.
		2 après midi . .	134. 4.	27. 52.
		8 3/4 du soir. .	130. 9.	24. 72.
	21	6 3/4 du matin.	128. 1.	22. 48.
		7 du matin . . .	127. 8.	22. 24.
		midi	130. 0.	24. 00.
		8 3/4 du soir . .	126. 9.	21. 60.
	22	6 1/2 du matin.	127. 0.	21. 60.
		8 1/4 du matin.	129. 2.	23. 36.
		midi	132. 2.	25. 76.
		2 après midi . .	131. 9.	25. 52.
		8 1/2 du soir . .	127. 8.	22. 24.

SIROCO AU MOIS D'AOUT 1831.

Il commença le matin du 20 et finit le soir du 22.

Le baromètre, qui au commencement était un peu au-dessus de la hauteur moyenne, descendit un peu au-dessous de celle-ci.

Les tourbillons du vent, très-légers au commencement, devinrent forts et fatigans le 21, mais après ils diminuèrent.

Le ciel fut toujours brumeux.

MOIS.	Jours.	HEURES des OBSERVATIONS.	THERMOMÈTRE météorologique.	THERMOMÈTRE de Réaumur.
Août.	20	7 3/4 du matin.	125° 8.	20° 64.
		midi	128. 3.	22. 64.
		7 1/4 du soir. .	127. 6.	22. 08.
		minuit	127. 0.	21. 60.
	21	8 du matin. . .	127. 8.	22. 24.
		midi	138. 1*	30. 48.
		2 après midi. . .	138. 8*	31. 04.
		2 3/4 après midi.	134. 0.	27. 20.
		7 1/4 du soir. . .	128. 1.	22. 48.
		minuit	127. 0.	21. 60.
	22	7 3/4 du matin.	126. 9.	21. 52.
		midi	129. 1.	23. 28.
		7 3/4 du soir. . .	125. 2.	20. 16.

SIROCO DU MOIS D'AOUT 1833.

Il commença le matin du 18 et finit le soir du 20.

Le baromètre demeura constamment vers sa hauteur moyenne.

Les tourbillons du vent, peu sensibles le 18, prirent une force notable pendant la nuit et toute la journée du 19; ils faiblirent vers le soir et devinrent presque nuls ensuite.

Le ciel resta toujours brumeux.

MOIS.	Jours.	HEURES des OBSERVATIONS.	THERMOMÈTRE météorologique.	THERMOMÈTRE de Réaumur.
Aout.	18	9 du matin . . .	128° 8.	23° 24.
		midi	137. 8*	30. 24.
		2 après midi. . .	138. 1*	30. 48.
		9 du soir. . . .	134. 0.	27. 20.
		minuit	133. 3.	26. 64.
	19	9 du matin. . .	135. 5.	28. 40.
		midi	138. 5*	30. 80.
		4 après midi. . .	147. 2.	29. 76.
		7 1/4 du soir.	127. 8.	22. 24.
		minuit	127. 2.	21. 76.
	20	8 3/4 du matin.	128. 0.	22. 40.
		midi	126. 3.	21. 04.
		6 après midi . .	125. 7.	20. 50

Il résulte de ces observations :

1° Que le vrai siroco de Palerme ne se prolonge pas au-delà de soixante heures.

2° Que rarement le siroco élève à Palerme la température de l'atmosphère au delà de cent trente-sept degrés météorologiques.

3° Que le thermomètre ne reste pas à cette hauteur pendant toute la durée du vent, mais seulement pendant peu d'heures et vers midi.

4° Qu'à l'exception de ce court intervalle la chaleur rentre dans les limites de température

que l'on a souvent à Naples et à Rome, et que pendant la plus grande partie du temps que le siroco a soufflé, le thermomètre est demeuré au-dessous de cent trente-deux degrés météorologiques.

5° Qu'il est très-rare que le vent de siroco soit fort incommode par sa violence. Il soulève tout au plus un peu de poussière sèche et très-chaude qu'on évite en se tenant renfermé.

6° Que le baromètre se maintient à peu près à sa hauteur moyenne, ce qui indique que le poids de l'atmosphère ne subit aucune altération notable, et par conséquent que le corps humain ne peut pas souffrir des effets du siroco. Les vents qui sont contraires à la santé sont ceux qui font descendre ou monter brusquement le baromètre, car les déplacemens soudains qu'ils opèrent dans l'élément qui pèse sur nos poumons, influent de telle sorte sur nos corps qu'il n'y a que peu d'individus qui n'en éprouvent point des conséquences funestes. Tels sont surtout les vents du sud-ouest et du nord-ouest lorsqu'ils alternent entre eux. Les rhumes, les rhumatismes, les ruptures des vaisseaux, les morts su-

bites, sont la suite fatale du changement rapide qui s'opère dans le poids de l'atmosphère, et que ces deux vents amènent plus souvent que les autres. Le siroco n'a jamais eu et ne peut pas avoir de semblables résultats. De l'ennui, de la chaleur et un léger sentiment de faiblesse physique sont les seuls inconvéniens que produise ce vent.

7° Les arbres, les fruits et la végétation en général ne souffrent pas beaucoup du vrai siroco; les légumes seuls se flétrissent quelque peu. Le véritable siroco n'est pas violent; ses tourbillons sont plus sensibles par leur chaleur que par leur impétuosité. Les vents très-forts, ceux qui portent le ravage dans les champs, arrivent d'un autre côté; c'est surtout du sud-ouest qu'ils viennent, leurs rafales sont de toutes les saisons et nuisent bien plus aux récoltes, pendant l'été, par leur force que par leur chaleur.

8° Il faut distinguer les vents du sud-est ou siroco de ceux du sud-ouest, que l'on confond généralement avec eux. Ceux-ci sont aussi très-chauds, quoiqu'ils n'aient pas la température élevée du siroco; mais ils sont souvent très-violens et causent de grands dommages.

9° Peut-être le siroco est-il le dernier terme du terrible *sum* ou *kamsin* de l'Égypte, qu'on appelle en Afrique *simoom* ou *samïel*. Le peu de vitesse et de force qu'a le vrai siroco; sa durée, qui ne dépasse pas soixante heures; sa rareté; la poussière très-fine qu'il dépose sur les feuilles des arbres et sur le verre et qui a été reconnue différer complètement du sable et de la terre de la Sicile; la chaleur aride qu'il produit dans l'air, l'ont fait soupçonner à M. Cacciatore, ainsi qu'on peut le voir dans son ouvrage *del real osservatorio* (1 vol. in-fol., Palermo 1827), page 46 de l'appendice. Les colonnes primitives, si violentes et mortelles dans les déserts où elles prennent leur origine, peuvent par la force de l'impulsion qu'elles ont reçue passer au-dessus de la mer qui sépare l'Afrique de la Sicile. Le calorique, dont elles sont fortement saturées, doit dans ce cas amener une grande évaporation à la surface de la mer, et ces vapeurs doivent rester suspendues dans les courans inférieurs des colonnes anciennes. Elles sont donc humides et brumeuses, mais toujours très-chaudes lorsqu'elles arrivent immédiatement de la mer et qu'elles envahissent le littoral

de la Sicile méridionale, de la Calabre et de la province d'Otrante, etc. Mais en suivant leur cours sur la terre elles vont se heurter à des champs fortement échauffés par le soleil, sur qui elles abandonnent les vapeurs qu'elles tenaient suspendues, et après la précipitation desquelles elles rentrent dans leur état constitutif. Dépouillées alors des vapeurs qu'elles avaient enlevées à la mer, elles apportent à Palerme et dans les parties nord de l'île un vent aride et brûlant et par conséquent un courant d'air mêlé d'une poussière sèche, un peu incommode à la respiration, mais entièrement purgée des qualités pernicieuses qui à son point de départ sont si fatales aux hommes et aux animaux.

Aussi, loin que le siroco soit un objet de crainte à Palerme, il est désiré non-seulement par quelques Siciliens, mais encore par des étrangers. Il l'était surtout par un médecin anglais qui s'y était établi, et qui y mourut : le docteur Thompson, qui avait été professeur à Oxford ou à Édimbourg, homme très-savant, fort instruit surtout en anatomie et en histoire naturelle, venu à Pa-

lerme pour la première fois en 1799, à la suite de l'ambassadeur de Russie; il en repartit avec celui-ci, et au premier retour de la cour à Naples, il revint à Palerme. Des observations particulières lui avaient appris à présager l'approche du siroco. Dès que le vent se faisait sentir, le docteur Thompson se renfermait chez lui et gardait la chambre pendant toute sa durée. Là, quittant tous ses habits et entièrement nu, il se couchait par terre sur un épais tapis, la tête posée sur un coussin. Près de lui il tenait d'un côté un vase rempli d'eau et une grande éponge que de temps à autre il passait imbibée sur toutes les parties de son corps, qu'avec une autre éponge il essuyait légèrement. De l'autre côté il faisait placer un bol de punch dont il buvait de petites quantités. Il assurait que dans cet état, les sensations que le siroco lui procurait étaient si agréables qu'elles surpassaient les délices que les disciples de Mahomet peuvent se promettre entre les bras des houris.

STATISTIQUE MÉDICALE

DE LA MAISON ROYALE DES ALIÉNÉS A PALERME,

Extraite et traduite d'un ouvrage publié par le docteur Antoine GRÉCO, médecin de cet établissement.

Pour mettre plus de clarté dans ce travail, je le diviserai en différens tableaux auxquels j'ajouterai des observations qui seront comme autant de corollaires des faits établis par les chiffres de leurs colonnes.

Ces tables indiqueront le nombre total des malades, les individus guéris et ceux morts.

Avant l'année 1825, l'hospice n'était pas exclusivement destiné aux aliénés. Au mois de juillet 1824, les autres malades en furent retirés, et

on y laissa seulement cinquante-huit fous des deux sexes.

Depuis lors la réputation de cet établissement encouragea tellement les familles à y faire traiter ceux de ses membres atteints de folie qu'on y amena un grand nombre de malades, de tous les points de l'île.

Au commencement de 1825, il y avait à Palerme soixante-sept aliénés, desquels il faut déduire dans les calculs quarante-quatre incurables qui s'y trouvaient longtemps avant la nouvelle organisation de la maison.

Les observations ne doivent donc porter que sur vingt-trois individus existant à l'hospice dans le courant de l'année 1824 et sur quatre cent quatre-vingt-un autres, reçus jusqu'à la fin de l'année 1834 ; total : cinq cent quatre.

I.

TABLE du mouvement total dans l'espace de dix ans.

	HOMMES.	FEMMES.	TOTAUX.
Guéris.	111	49	160
Sortis sur la demande de leurs parens	36	21	57
Congédiés, n'étant pas fous. .	30	16	46
Décédés	85	46	131
S'y trouvant au 1er janvier 1835.	74	36	110
TOTAUX	336	168	504

On voit qu'en Sicile la différence de nombre entre les aliénés des deux sexes est à l'avantage des femmes, dans la proportion de un à deux, tandis qu'en France et en Angleterre le nombre de folles surpasse d'un tiers celui des fous. Dans quelques parties de l'Allemagne, en Pensylvanie et dans l'établissement d'Aversa, on a obtenu des résultats analogues à ceux constatés à Palerme. L'éducation des femmes, qui dans certains pays tend à exalter leur imagination, serait peut-être la cause de cette différence.

Dans les tables qui suivent, on n'a pas compris dans le nombre des admis à l'hospice quarante-six individus qui n'étaient pas atteints de folie, et le mouvement ne sera compté par conséquent que pour quatre cent cinquante-huit.

II.

TABLE indiquant les différentes espèces de folie.

	HOMMES.	FEMMES.	TOTAUX.	
Manie. .... simple.	164	62	226	
Manie. .... avec épilepsie. .	23	12	35	293
Manie. .... avec hystérie . .	»	32	32	
Monomanie	70	19		89
Démence.. simple	33	14	47	
Démence.. avec épilepsie . .	12	6	18	70
Démence.. avec hystérie . .	»	5	5	
Idiotisme	4	2		6
TOTAUX	306	152		468

L'opinion du docteur Esquirol, que la manie est en raison des progrès de la civilisation, et que l'idiotisme dépend du climat, se trouve confirmée ici. Il existe d'ailleurs à Palerme une maison spéciale pour les personnes atteintes de démence et pour les imbéciles, ce qui explique aussi le petit nombre d'individus appartenant à ces classes dans l'établissement dont il est question.

En général il serait à désirer qu'on réservât les maisons de fous uniquement pour les aliénés qui offrent les chances d'une guérison possible, et qu'on gardât dans des hospices particuliers et séparés les idiots et les maniaques incurables.

III.

TABLE des Saisons.

MOIS.	1824	1825	1826	1827	1828	1829	1830	1831	1832	1833	1834	TOTAUX.	
Mars. . . .	1	2	1	1	5	»	3	5	7	6	5	36	263
Avril. . . .	1	5	3	7	4	4	3	1	3	5	2	38	
Mai.	»	1	4	8	3	5	4	3	5	2	7	42	
Juin.. . . .	2	6	5	5	3	2	4	4	4	3	7	45	
Juillet.. . .	5	4	8	5	7	4	»	6	8	7	5	59	
Août. . . .	3	8	3	6	3	1	5	6	4	3	1	43	
Septembre..	1	1	3	4	2	2	2	1	2	5	4	27	195
Octobre.. .	»	4	5	6	2	4	4	5	4	7	2	43	
Novembre..	4	3	4	5	3	3	5	1	1	6	1	36	
Décembre .	3	»	2	5	2	6	3	2	3	2	2	30	
Janvier. . .	3	2	»	4	8	4	2	4	2	6	2	37	
Février. . .	»	2	»	4	5	2	2	2	2	1	2	22	
TOTAUX. .	23	38	38	60	47	37	37	40	45	53	40		458

Cette Table s'explique d'elle-même.

AGE.

En général la jeunesse est sujette à la manie; la monomanie appartient à l'âge mûr; la démence s'empare de la vieillesse; l'idiotisme se développe pendant l'enfance.

Les cas de manie sont très-rares chez les enfans; parmi le petit nombre qu'on a observé, on peut citer celui de Joseph Safina, de Viliabate, entré à l'hôpital de Palerme le 4 juin 1830, à l'âge de sept ans. Ce pauvre malheureux, fils d'un apothicaire, était devenu maniaque furieux à l'âge de deux ans et demi, à la suite de la pe-

tite vérole naturelle. Il était dans un état permanent de frénésie, accompagné d'une agitation extraordinaire. Il balbutiait continuellement des sons articulés qui n'étaient cependant pas des paroles complètes, puisqu'il n'avait pas eu le temps d'apprendre à parler. Il n'était toutefois ni sourd ni muet, car il entendait lorsqu'on l'appelait par son nom, et il prononçait quelquefois machinalement les mots *café, mamma.*

Il existe plusieurs aliénés au-dessous de quinze ans, mais parmi eux point de maniaques proprement dit, tous sont imbéciles ou atteints de démence.

IV.

TABLE des âges.

AGES.	HOMMES.	FEMMES.
7 ans.	1	»
15	18	9
20	84	44
30	90	39
40	62	4
50	33	29
60	18	7
TOTAUX.	307	152

D'après la table ci-dessus, c'est entre vingt et quarante ans que les cas de folie sont plus fréquens parmi les hommes, et chez les femmes entre vingt et trente. En revanche il y a très-peu d'hommes qui deviennent fous passé l'âge de soixante ans, tandis qu'au même âge il y a un nombre proportionnel plus grand de femmes atteintes d'aliénation mentale. On peut donc établir que les hommes sont plus disposés à la folie dans l'âge mûr, et les femmes aux deux extrémités de la vie.

V.

TABLE des Professions.

HOMMES.		FEMMES.	
Négocians.	14	Domestiques.	25
Militaires.	27	Paysannes.	20
Marins.	2	Ouvrières.	36
Prêtres et moines.	27	Nobles.	9
Étudians.	9	Bourgeoises.	39
Médecins.	4	Religieuses.	6
Hommes de loi.	16	Pauvres de la basse classe.	17
Propriétaires nobles. . . .	6		
Propriétaires bourgeois et rentiers.	20	TOTAL.	152
Employés et comptables. .	23		
Bourgeois livrés à l'industrie.	30		
Paysans.	44		
Domestiques.	3		
Artisans.	55		
Mendians.	3		
Revendeurs publics. . . .	13		
Détenus.	10		
TOTAL.	306		

Cette table ne fournit pas de documens desquels on puisse tirer des conclusions précises, car si on y rencontre, par exemple, seize hommes de loi et quatre médecins, il faudrait pouvoir indiquer le nombre total des individus qui exercent ces professions.

Dans la classe des domestiques, on remarque qu'il y a seulement trois hommes pour vingt-cinq femmes. C'est une différence énorme qui ne peut s'expliquer que par la circonstance qu'en Sicile le nombre des femmes employées comme domestiques est beaucoup plus considérable que celui des hommes, et ensuite parce que les femmes, dans cette condition, ont plus à souffrir des insultes et des humiliations, et moins de moyens de défense à y opposer.

On remarque encore que les mélancoliques appartiennent ordinairement aux classes aisées, tandis que les individus atteints de manie et de démence abondent dans les classes ouvrières et pauvres. Il faut sans doute attribuer cette variété dans la maladie au genre de vie de ces différentes classes. Les premières, exposées à de grands revers de fortune et aux passions violentes, sont sujettes à la monomanie furieuse qui finit ordinairement par une aliénation calme et tranquille; d'un autre côté, la vie monotone des classes laborieuses ne prête pas à l'exaltation;

mais l'ardeur du soleil, les variations de l'atmosphère, les maladies de la peau, mal traitées ou rentrées, d'autres misères qui pèsent plus particulièrement sur cette portion de l'humanité, sont autant de causes de la manie et de la démence.

Les causes sont difficiles à reconnaître avec certitude. Ne pouvant obtenir à ce sujet des renseignemens des malades eux-mêmes, c'est auprès de leurs parens seulement que l'on peut s'en instruire, et ceux-ci n'ayant point remarqué l'origine de la maladie, indiquent souvent comme sa cause ce qui n'en est que le premier effet.

Toutefois, à l'exemple des auteurs qui se sont occupés de pareilles recherches, je donnerai une table des causes probables tant physiques que morales.

VI.

TABLE des causes.

CAUSES PHYSIQUES.	Hommes.	Femmes.	CAUSES MORALES.	Hommes.	Femmes.
A la suite d'héritages......	20	14	Chagrins domestiques..	39	19
Onanisme	15	8	Misère............... / Revers de fortune	30	13
Coups de soleil...........	8	2	Amour contrarié. ..... / Jalousie	22	23
Abus des liqueurs spiritueuses	19	2	Fanatisme .... / Superstition	23	4
Ejac........rentrées.....	7	5	Ambition	8	2
Fièvres..................	11	4	Amour propre offensé.	5	1
Epilepsie................	35	18	Excès d'études........	4	
Syphilis.................	10	1	Epouvante............	13	10
Abus du mercure........	3	»	Colère................	5	2
Vieillesse................	13	2	Perte de parens.......	9	4
Grossesses	»	6	Persécutions..........	7	
Désordres de la menstruation	»	5			
Suites de couches.......	»	7			
....	»	»			
TOTAUX.........	141	74	TOTAUX.........	165	78

En général on est d'accord pour attribuer un plus grand nombre de cas de folie à des causes morales qu'à des motifs physiques. Ici les résultats donnent deux cent quarante-trois cas appartenant à la première classe et deux cent quinze à la seconde. Les causes physiques sont très-variées, et parmi les maladies qui amènent l'aliénation, il faut mettre en première ligne l'épilepsie et toutes celles dont le siége est dans le système nerveux. Les causes morales les plus communes sont les chagrins domestiques ; et parmi ceux-ci les peines causées par l'amour.

VII.

TABLE de l'origine des malades.

ORIGINES.	Hommes.	Femmes.	Totaux.
Palerme	134	92	226
Ses environs......	34	3	37
Messine	11	6	17
Catana	8	»	8
Trapani	10	1	11
Autres régnicoles.	89	44	133
Napolitains.......	19	3	22
Etrangers........	1	3	4
Totaux....	306	152	458

La disproportion entre le nombre des aliénés de Palerme et celui fourni par le reste de la population s'explique parce que diverses causes concourent à empêcher d'envoyer à Palerme tous les malades qui se trouvent en Sicile.

STATISTIQUE

DES GUÉRISONS OBTENUES EN DIX ANS.

On a retranché du calcul des tables ci-après cinquante-sept individus réclamés par leurs parens avant la fin du traitement qui aurait pu amener leur guérison.

VIII.

TABLE des guérisons obtenues.

ANNÉES de L'ADMISSION des MALADES.	NOMBRE des MALADES en TRAITEMENT.	NOMBRE DES MALADES GUÉRIS. — ANNÉES.										TOTAUX.
		1825	1826	1827	1828	1829	1830	1831	1832	1833	1834	
1824	22	7	1	«	«	3	4	2	«	«	«	17
1825	33	12	3	2	«	«	«	«	«	«	«	19
1826	32		9	5	«	1	1	«	«	«	«	16
1827	54			«	2	2	4	«	1	«	«	20
1828	41				10	2	1	«	«	«	«	13
1829	[illegible]					7	3	2	1	«	«	13
1830	[illegible]						5	4	«	«	«	10
1831	34							10	3	«	«	13
1832	[illegible]								12	5	«	17
1833	45									8	8	16
1834	[illegible]										6	6
	[illegible]											160

Dans ce nombre de cent soixante malades guéris ne sont point comptés les individus qui n'ont pas entièrement recouvré la raison, ainsi que les cas de rechute. Dans les autres pays, ces deux dernières classes grossissent ordinairement le chiffre des cures heureuses, et on établit de cette manière un calcul erroné. M. Esquirol lui-même assure qu'il n'y a guère plus d'un tiers des fous qui guérissent; à Palerme les résultats donnent les deux cinquièmes.

IX.

TABLE des guérisons, relativement à la durée du traitement.

ÉPOQUES DES ADMISSIONS.	GUÉRIS.	TOTAUX.
Premier et second mois	43	107
Troisième Quatrième	33	
Cinquième Sixième	18	
Septième Huitième	13	
Dans le cours de la seconde année	30	53
Dans le cours de la troisième année	7	
Dans le cours des années subséquentes	16	

On voit par la table ci-dessus, que les fous qui ne sont pas guéris dans les premiers huit mois de leur maladie ont peu de chances pour l'être après ce terme. Les deux premiers mois sont le temps le plus favorable.

X.

TABLE des guérisons relativement aux saisons.

SAISONS.	MOIS.	GUÉRIS.	
Printemps........	Mars.	8	22
	Avril.	9	
	Mai.	5	
Été.............	Juin.	10	37
	Juillet.	11	
	Août	16	
Automne.........	Septembre.........	12	64
	Octobre...........	27	
	Novembre.........	25	
Hiver............	Décembre.........	18	37
	Janvier...........	6	
	Février.	13	

Il résulte de cette table que la saison la plus favorable pour la guérison de la folie est l'automne, et le printemps celle qui l'est le moins. Ces résultats dérivent d'ailleurs de la combinaison de ceux qui ont été fournis par les tables III et IX. Il faut seulement ajouter que l'usage des bains froids administrés pendant les grandes chaleurs de l'été contribue aussi à préparer le plus

grand nombre des guérisons pour l'automne suivant.

La guérison des maniaques s'opère plus facilement en automne, tandis que celle des monomanes s'obtient plus aisément au printemps.

On a supposé à tort que l'été est plus nuisible aux aliénés que l'hiver : quand un de ces malheureux, abandonné à lui-même, s'expose à l'ardeur du soleil d'été, il éprouve des accès de fureur; mais il n'en est pas ainsi dans un établissement où les malades sont soigneusement protégés contre l'action des rayons ardens du soleil. Ils se trouvent plutôt soulagés pendant l'été à Palerme qu'en hiver, où il est difficile de les garantir des effets du froid, si fâcheux dans toutes les maladies nerveuses.

XI.

TABLE des guérisons par rapport à l'âge.

AGES.	HOMMES.	FEMMES.
15	13	3
20	27	24
30	29	9
40	26	6
50	11	7
60	5	»
TOTAUX...	111	49

Pour les hommes, l'âge le plus favorable aux guérisons est entre vingt et quarante ans; pour les femmes, c'est seulement vers la vingtième année qu'on obtient de fréquentes guérisons. Il faut cependant combiner cette observation avec celles de la table IV.

STATISTIQUE

DE LA MORTALITÉ.



XII.

TABLE de la mortalité.

ANNÉES.	NOMRRE D'ADMISSIONS	MORTS. — ANNÉES.										TOTAUX.
		1825	1826	1827	1828	1829	1830	1831	1832	1833	1834	
1824.	23	»	1	»	»	2	1	»	»	»	1	5
1825.	47	2	2	2	»	»	»	»	3	2	»	11
1826.	41		2	2	»	»	»	2	3	»	»	9
1827.	62			6	3	2	»	3	»	3	1	18
1828.	49				5	7	2	2	2	»	4	22
1829.	42					6	3	1	1	1	»	12
1830.	47						6	4	2	»	1	13
1831.	42							4	2	2	2	10
1832.	47								5	11	2	10
1833.	57										2	13
1834.	47										8	8
TOTAL. .	504							TOTAL.......				131

Dans une période de dix ans il est donc mort à peu près vingt-six malades sur cent : cette proportion est plus satisfaisante que celle obtenue à Paris, à la Salpêtrière, où la mortalité est de plus de vingt-huit pour cent.

XIII.

TABLE des époques de la mortalité.

ÉPOQUES DES ADMISSIONS.	MORTS.	
Dans le cours de la première semaine........	10	38
— de la seconde	8	
— des troisième et quatrième......	4	
— du second mois...............	16	
— du troisième.................		16
— du quatrième.................		
— du cinquième.................		7
— du sixième...................		
— du septième..................		6
— du huitième..................		
— du neuvième..................		4
— du dixième...................		
— de la seconde année..........		24
Dans les années subséquentes...............		36

C'est dans les premiers mois et surtout dans les deux premiers mois que les décès sont plus fréquens.

XIV.

TABLE de la mortalité, considérée par rapport aux différentes espèces de folies.

ADMISSIONS.				MORTS.		
différentes ESPÈCES DE FOLIES.		variétés DE LA MALADIE.		MORTS.	PROPORTIONS.	
Manie.	293	simple.	226	46	20/100^{es}	25/100^{es}
		avec épilepsie.	35	16	45/100^{es}	
		avec hystérie.	32	12	37/100^{es}	
Monomanie.	89	....	...	17	....	20/100^{es}
Démence. ..	70	simple.	47	24	51/100^{es}	51/100^{es}
		avec épilepsie.	18	10	55/100^{es}	
		avec hystérie..	5	2	40/100^{es}	
Idiotisme...	6	....	...	4	....	60/100^{es}

La manie et la monomanie étant plus faciles à guérir, la mortalité est moindre chez les malades de ces deux catégories.

La cinquième partie des morts avait été frappée de paralysie générale deux mois avant leur décès. Dès que cette complication survient, la mort est inévitable.

Le docteur Esquirol affirme que la moitié des aliénés qui périssent a été atteinte de paralysie. Ici les proportions ne sont pas aussi fortes.

XV.

TABLE de la mortalité relativement aux saisons.

SAISONS.	MOIS.	MORTS. HOMMES.		MORTS. FEMMES.	
Printemps.....	Mars.........	4	13	1	4
	Avril.........	5		2	
	Mai...........	4		1	
Été...........	Juin..........	7	14	3	5
	Juillet.........	5		1	
	Août.........	2		1	
Automne......	Septembre.....	3	21	8	21
	Octobre.......	4		6	
	Novembre.....	14		7	
Hiver.........	Décembre.....	14	37	8	16
	Janvier........	16		4	
	Février........	7		4	

Cette table démontre que la mortalité est plus forte en hiver parmi les hommes, et en automne parmi les femmes.

XVI.

TABLE de la mortalité sous le rapport de l'âge.

AGES.	HOMMES.	FEMMES.
15	1	2
20	13	8
30	30	10
40	18	15
50	18	6
60	4	4
70	1	1

L'époque la plus fatale pour les deux sexes est donc entre la trentième et la quarantième année; pour les femmes la vingtième et la soixantième sont assez funestes, tandis que pour les hommes, les décès sont très-rares à ces deux époques de la vie.

XVII.

TABLE des causes des décès.

MALADIES.	MORTS.		TOTAUX.
	HOMMES.	FEMMES.	
Phtisie pulmonaire et mésentérique.	15	21	36
Marasmes et fièvre tonique. .	5	7	12
Apoplexie.	20	3	23
Epilepsie.	13	4	17
Inflammation de divers organes.	12	2	14
Hydropisie.	9	7	16
Gangrène.	3	1	4
Maladies chirurgicales.	8	1	9
TOTAUX.	85	46	131

On voit par cette dernière table que parmi les hommes, la maladie sous les coups de laquelle ils succombent le plus fréquemment est l'apoplexie; après viennent l'étisie et l'épilepsie ; mais le plus grand nombre des femmes meurt par suite d'étisie.

NOTE

SUR LES DERNIERS MOMENS DE MURAT[1].

Depuis la bataille de Waterloo, on avait répandu beaucoup de bruits différens sur la destinée du roi Joachim. Les uns le disaient à Tunis, les autres en Amérique; d'après une troisième version, il se tenait caché en France, ou fuyait à l'aventure pour échapper à ses persécuteurs. Mais on apprit subitement qu'il

[1] Extrait de l'*Histoire du royaume de Naples*, 4 volumes, par le général Colletta. Pour donner toute la valeur que doit avoir cette note, nous donnons au lecteur l'opinion du *Journal des Débats* sur cet ouvrage.

« Il y a fort longtemps qu'aucun livre n'a eu autant de succès en Italie que l'*Histoire de Naples* du général Colletta. Ce succès a été d'autant plus grand, que dans presque tous les états italiens la censure en a interdit la publicité. Le général Colletta, ministre de la guerre pendant la révolution de 1820, a écrit dans l'exil, mais avec une impartialité admirable.

« Son histoire commence à l'avénement des Bourbons, en 1754. Le règne de Charles VII est raconté succinctement comme une sorte d'introduction. Le règne de Ferdinand IV et les événemens contemporains sont le véritable sujet de l'ouvrage. Il est aussi remarquable sous le rapport littéraire que sous le rapport politique. Colletta, qui était déjà connu par quelques écrits, a fait une étude particulière du style de Tacite et en reproduit heureusement la manière; il a une fermeté d'opinion, une raison élevée et énergique, un jugement calme, qui ne sont point choses communes en Italie, où l'esprit de parti est encore livré à l'exagération et à l'illusion. Le talent du récit, la peinture des personnages, sont aussi remarquables que les réflexions et les résumés généraux. L'histoire de Naples a été si souvent mêlée aux événemens de notre propre histoire : ce royaume, gouverné par des princes de la maison de France, puis par des rois de la famille de Napoléon, a tellement reçu nos influences, elles y ont laissé des traces si profondes que l'ouvrage du général Colletta est vraiment un épisode de nos annales contemporaines; il aura autant d'intérêt pour la France que pour l'Italie. »

s'était présenté en Corse avec l'appareil d'un roi, et puis qu'il avait fait une descente sur les côtes de Calabre en ennemi. C'était là que l'attendait la fortune pour donner au monde un nouvel exemple de son inconstance et montrer encore une fois comment elle humilie les grandeurs qu'elle a élevées et se plaît à faire succéder le comble du malheur aux plus éclatantes prospérités.

J'ai rapporté les revers de Murat dans la guerre de 1815, comment, après être resté un jour dans l'île d'Ischia, il s'était embarqué sur un petit vaisseau qui faisait voile pour la France. En traversant le golfe de Gaëte, il vit encore flotter son drapeau sur les remparts de la forteresse, et à la pensée que ses enfans étaient renfermés dans l'enceinte de ses murs, poussé par son impétuosité naturelle il voulut pénétrer dans la ville et y combattre encore en désespéré, car il savait bien que sa couronne était perdue. Mais une escadre ennemie, forte de plusieurs voiles, défendait l'entrée du port, et il lui fallut continuer en frémissant son voyage vers les côtes de France.

Le 28 mai, il arrivait à Fréjus et abordait sur le même rivage où le prisonnier de l'île d'Elbe avait débarqué, plus heureux que lui, deux mois auparavant. Sur la terre de France, mille pensées et mille souvenirs différens assiégaient son esprit : ses premières armes, ses premiers exploits, ses travaux, sa fortune, un diadème, son nom, mais il se représentait en même temps les événemens qui avaient suivi la campagne de Russie, la colère de Napoléon. L'adversité avait abattu la fierté de son caractère ; la crainte l'emporta sur la confiance, et n'osant pas se rendre à Paris, il s'arrêta dans la ville de Toulon.

Il écrivit de là au ministre Fouché, son ami dans la prospérité, des lettres où il lui disait : « Vous connaissez les motifs et toutes les circonstances de la guerre d'Italie. Maintenant que je suis en

France, j'offre mon bras à l'empereur, et j'espère que le ciel voudra bien réparer les malheurs du souverain par les succès du général. » Fouché présenta la lettre à Napoléon, qui lui demanda s'il avait signé un traité avec le roi de Naples depuis la guerre de 1814 : c'était rappeler ses torts et s'en venger. Joachim resta donc à Toulon, vénéré de toute la population de cette ville, soit par un sentiment de compassion pour ses infortunes, soit par respect pour son ancienne grandeur, soit enfin qu'on le crût encore réservé à de hautes destinées.

Mais l'ex-roi de Naples se vit troublé dans ce repos, qui lui était à charge, après la catastrophe de Waterloo. Les fureurs de l'esprit de parti et du fanatisme religieux ensanglantèrent Toulon, Nîmes, Marseille. Les partisans de l'empereur furent massacrés, et leurs ennemis se partageaient leurs dépouilles. Joachim se cacha, et de sa retraite il écrivit de nouveau à Fouché, qui, peu avant ministre de Bonaparte, l'était alors de Louis XVIII, et qui, au milieu des révolutions et de la ruine des empires, avait su conserver sa puissance sous deux monarques ennemis. Joachim lui demandait un passeport pour l'Angleterre, où il promettait de vivre en simple particulier, soumis aux lois du royaume; il écrivit la même chose à Maceroni, son officier d'ordonnance pendant qu'il régnait à Naples, et qui lui était resté fidèle, militaire connu des souverains alliés par le hasard des circonstances et par des talens qui l'avaient fait distinguer. Mais Fouché ne répondit pas, et Maceroni, devenu suspect à la police française, fut mis en prison.

La situation du malheureux Murat s'aggravait de jour en jour. Traqué par les bourreaux de Toulon, environné d'embûches par le marquis de Rivière, qui avait autrefois été redevable de la vie à son intercession et qui le récompensait maintenant de sa bien-

veillance en le faisant chercher pour le livrer à la mort, il écrivit au roi de France sans orgueil et sans bassesse, mais comme un roi errant et malheureux, et fit passer sa lettre par l'intermédiaire de Fouché, qu'il priait de vouloir bien la remettre entre les mains de Louis XVIII. La lettre adressée au roi ne portait pas d'indication de lieu, afin de ne pas découvrir son asile et de ne pas donner une fausse résidence; celle pour Fouché portait simplement: « Du fond de ma prison (*dall' oscuro abisso del mio carcere*), » et c'était la seule expression de ce genre, l'honneur du nom royal interdisant tout autre appel à la pitié. Murat n'obtint rien par ces prières, auxquelles Fouché ne fit pas de réponse, et le roi garda le même silence. Dans son désespoir, il résolut de se rendre à Paris et d'y confier son sort à la décision des souverains alliés. Peut-être se souviendraient-ils de la couronne qu'il avait portée comme eux, de la guerre et de ses droits entre amis et ennemis, de leurs entretiens familiers, des mille témoignages de confiance et d'amitié mutuelle qu'ils s'étaient donnés; enfin il espérait d'eux un noble accueil et une entière sécurité. Pour éviter la route encore souillée du sang du maréchal Brune, il ne voulut pas voyager par terre; mais il fit noliser un petit navire qui devait le transporter au Havre, d'où il gagnerait facilement la capitale sans danger.

On choisit pour l'embarquement une plage écartée et une heure avancée de la nuit; mais, par malentendu ou par effet du hasard, le navire se rendit sur un autre point de la côte, et Murat, après l'avoir longtemps attendu et cherché, voyant poindre les premières lueurs du jour, se retira et se mit à errer dans les bois et les vignes. Il trouva heureusement un autre asile, échappa à de nouvelles embûches, et enfin sortit de France sur un petit vaisseau qui fit voile pour la Corse, île hospitalière, patrie d'un grand

nombre d'hommes qu'il avait eus pour compagnons d'armes et de gloire. Après deux jours de navigation, il s'éleva une tempête soudaine qui força le capitaine de carguer la petite et unique voile latine de son bâtiment et de courir trente heures au gré des flots. Cependant la tempête se calma, et ce fut très-heureux, car le navire, fort maltraité en plusieurs endroits, ne pouvait plus faire une longue résistance. Ils découvrirent alors un autre vaisseau plus grand qui se dirigeait du côté de la France, et quand ils l'eurent atteint, une des trois personnes de la suite de Murat demanda au capitaine s'il voulait les recevoir et les conduire en Corse, moyennant une somme considérable d'argent. Celui-ci, soit dureté de cœur, soit crainte de quelque piége ou de la peste, repoussa dédaigneusement leurs prières et leurs offres. Mais la fortune voulut que peu après le paquebot chargé de la correspondance entre Marseille et Bastia, et qui fait continuellement ce trajet, consentit à les recueillir. Cette fois, Murat, se montrant à visage découvert, dit son nom à l'équipage, en ajoutant : « Français, je parle à des Français, et menacé de faire naufrage, je demande assistance à qui navigue sans danger. » On le reçut à bord du paquebot et on lui rendit les honneurs dus à un roi.

Le lendemain il débarquait à Bastia. La Corse était, à cette époque, bouleversée par les discordes civiles et déchirée par les royalistes, les bonapartistes et les indépendans. Le prémier de ces trois partis était faible et peu nombreux ; les deux autres, qui avaient plus d'importance, fondèrent sur Joachim l'espoir d'une révolution. Aussi les autorités de la Corse furent-elles alarmées de son débarquement. Leurs soupçons forcèrent même Murat, par prudence et pour se mettre en sûreté, de passer à Vescovado, et puis à Ajaccio, toujours poursuivi par leurs agens, et toujours défendu par les populations, qui se soulevaient au nom de Joa-

chim Murat. Cet accueil populaire lui rendait les illusions de la dignité royale, et il semblait que la fortune recommençât à lui sourire. Aussi disait-il souvent : « Si des hommes qui ne me connaissent pas prennent les armes pour moi, que ne feront pas les Napolitains ? j'en accepte l'augure. » C'est alors qu'il forma, sans le révéler à d'autres qu'à ses plus sûrs et fidèles amis, le projet de débarquer à Salerne, où se trouvaient réunis et dans l'inaction trois mille hommes de son armée, qu'il savait mécontens du gouvernement des Bourbons. De Salerne, il passerait à Avellino; son armée se grossirait sur la route de ses partisans et de ses anciens soldats. Il gagnerait trois jours de marche dans la Basilicate sur les troupes autrichiennes qui de Naples s'avanceraient probablement à sa rencontre pour l'arrêter et le combattre. Le bruit de son nom et le souvenir de sa gloire se répandraient aussitôt dans tout le royaume ; il ne se presserait pas de marcher sur la capitale avant que la renommée de ses succès n'eût désorganisé le gouvernement et que dans son trouble le vieux roi eût de nouveau pris la fuite. Il ne prévoyait pas de malheurs et se souciait peu des dangers, grâce à son intrépidité naturelle, à sa longue habitude de la guerre et à sa confiance dans la fortune. En se livrant à ces calculs, il rassembla une petite troupe de deux cent cinquante Corses, hommes déterminés et d'un dévouement éprouvé à sa personne, et loua six barques pour se transporter avec eux sur les côtes du royaume de Naples.

Le jour du départ était déjà fixé ; mais, un peu avant de se mettre en mer, Joachim reçut de Maceroni une lettre écrite de Calvi, par laquelle cet officier lui annonçait qu'il partait pour Ajaccio avec de bonnes nouvelles. Murat voulut l'attendre, et le vit arriver le lendemain. Maceroni lui raconta en peu de mots ses aventures et lui remit une lettre française qui portait :

« S. M. l'empereur d'Autriche accorde un asile au roi Joachim, sous les conditions suivantes :

» 1° Le roi prendra un nom de simple particulier. La reine ayant adopté celui de comtesse de Lipano, il semble que le roi pourrait le prendre pour lui-même.

» 2° Le roi pourra établir sa résidence dans une ville de la Bohême, de la Moravie ou de l'Autriche supérieure ; il pourra également à son choix habiter une campagne dans les mêmes provinces.

» 3° Il s'engagera sur l'honneur à ne pas quitter les états autrichiens sans le consentement exprès de l'empereur, et d'y vivre en simple particulier soumis aux lois de la monarchie autrichienne.

» Donné à Paris, le 1er septembre 1815.

» Par ordre de S. M. I. R. A.

» Le prince de Metternich. »

« C'est donc une prison qu'on m'offre pour asile ! s'écria Joachim après avoir lu cette lettre ; une prison, c'est un tombeau ! un souverain déchu de sa grandeur n'a plus qu'à mourir en soldat. Vous arrivez trop tard, Maceroni. Ma résolution est prise ; mon sort est fixé. J'ai attendu pendant trois mois la décision des rois alliés. Ceux qui naguère ambitionnaient mon alliance et recherchaient mon amitié m'ont abandonné ensuite à la vengeance de mes ennemis. Je vais reconquérir mon royaume ; je pars avec confiance et sous d'heureux auspices. La malheureuse guerre d'Italie ne m'a rien fait perdre de mes droits. Les couronnes se perdent et se gagnent par les armes ; les droits une fois acquis ne changent pas, et les rois tombés du trône y remontent au gré

de la fortune, instrument de la Providence. Si mon entreprise échoue et que je sois fait prisonnier, la nécessité me servira de justification et d'excuse; mais je ne chercherai jamais, esclave volontaire de lois barbares, à conserver dans la captivité un misérable reste d'existence. Bonaparte avait renoncé à la couronne de France : il l'a momentanément reconquise de la même manière que je vais le tenter. Battu à Waterloo, le voilà prisonnier. Pour moi, je n'ai pas renoncé au royaume de Naples. Mes droits sont intacts. La loi des nations ne permettrait pas qu'on me punît autrement que par la privation de ma liberté; mais rassurez-vous : mon île Sainte-Hélène, ce sera Naples. »

Dans la nuit qui suivit immédiatement cet entretien, le 28 septembre, la petite expédition partit d'Ajaccio. Le ciel était pur, la mer tranquille, le vent propice, la suite du roi pleine de courage et d'ardeur, le roi lui-même heureux et plein d'espoir. Promesses trompeuses de la fortune! La cour de Naples était instruite des mouvemens de Joachim, et voici comment. Aussitôt qu'elle le sut en Corse, elle chercha un homme pour espionner ses démarches, et à cet effet se présenta aux autorités, pour cette ignoble mission, ou leur fut recommandé par sa réputation en ce genre, un certain Carabelli, Corse d'origine, employé autrefois par Joachim pendant son règne, homme habile et fin, prêt à tout faire et incapable de reconnaissance. Ce misérable vint en Corse et se fit introduire sans peine auprès de Murat, qui ne se défiait pas de lui. Cependant, quoique ennemi et envoyé par des ennemis, les conseils qu'il lui donna étaient bons. Sous l'apparence d'un grand dévouement à ses intérêts, il cherchait à le détourner de son dessein, fidèle aux instructions du gouvernement des Deux-Siciles, qui ne se dissimulait pas les dangers que lui ferait courir une descente de Joachim dans le royaume. En même temps, Ca-

rabelli informait la cour de Naples des projets de Murat, de ses espérances, de ses préparatifs et de toutes ses démarches ; mais elle ne prenait aucune mesure de défense, ne sachant où l'ex-roi avait intention de débarquer, et craignant, si elle manifestait ses craintes, de divulguer les desseins de Murat dans le royaume, où ses partisans étaient nombreux et déterminés, ceux des Bourbons timides et en petit nombre, et où déjà l'on commençait à revenir des espérances que les esprits crédules et sans expérience des restaurations avaient fondées sur le rétablissement de l'ancienne dynastie.

La petite flotte de Murat eut six jours de navigation heureuse ; ensuite elle fut dispersée par une tempête qui dura trois jours. Deux bâtimens, sur l'un desquels se trouvait l'ex-roi, erraient au hasard dans le golfe de Sainte-Euphémie, deux autres en vue de Policastro, un cinquième dans les parages de la Sicile et le sixième à l'aventure très-loin des autres. La Providence voulut (et c'est un grand bienfait) que le débarquement projeté à Salerne ne pût avoir lieu ; je dis que c'est un grand bienfait du ciel, car les troupes réunies sur ce point, et sur le concours desquelles Joachim avait compté, trop peu considérables pour lui assurer un succès décidé, et trop fortes pour être écrasées du premier coup, auraient livré le royaume aux fureurs de la discorde et d'une guerre civile qui eût occasionné plus tard des réactions sanglantes et fait répandre bien des larmes. Joachim hésita quelque temps, et puis, ranimé par le désespoir, il prit la résolution hardie de descendre sur la plage de Pizzo et de marcher avec vingt-huit soldats à la conquête d'un royaume.

C'était le 8 octobre, un jour de fête, et les milices urbaines étaient rangées sur la place, où elles faisaient l'exercice, quand arrivèrent Murat et les siens, enseignes déployées. A la vue des

habitans, ils crièrent aussitôt : « Vive le roi Murat! » A ce cri, la population reste muette, prévoyant le funeste dénouement de cette entreprise téméraire. La froideur de cet accueil détermine Murat à précipiter sa marche vers Monteleone, grande ville et capitale de la province qu'il espérait trouver amie, ne croyant pas ingrate. Mais il y avait à Pizzo un capitaine Trentacapilli et un agent du duc de l'Infantado, dévoués tous deux à la maison de Bourbon, l'un par opinion et par sentiment, l'autre par de vieux services et des atrocités commises sous son nom. Ils réunissent en toute hâte des hommes de leur parti, se mettent à la poursuite de Joachim, l'atteignent et font sur sa petite troupe et sur lui une décharge de coups de fusils. Murat s'arrête, et au lieu de leur répondre sur le même ton, les salue pour les attirer sous son drapeau. Mais cette généreuse indulgence donne du cœur aux plus lâches ; une nouvelle décharge tue le capitaine Moltedo et blesse le lieutenant Pernice ; les autres se disposent à combattre, mais le roi le leur défend et relève de sa main leurs armes dirigées sur l'ennemi.

Cependant la foule augmentait ; des gens armés couvraient la campagne et barraient le chemin. Nulle retraite possible que par la mer, et encore fallait-il passer par-dessus des crêtes de montagnes. Cependant Murat s'élance de ce côté et arrive sur le rivage ; mais il voit le navire qui l'avait apporté gagner le large. Alors il appela de toutes ses forces : « Barbarà, Barbarà! » c'était le nom du capitaine. Celui-ci l'entend, mais s'éloigne au plus vite pour rester en possession des sommes considérables et autres richesses que contenait le navire : c'était à la fois un vol et une ingratitude. Joachim régnant à Naples avait tiré ce misérable de l'infamie de son métier de corsaire, et, quoique Maltais, l'avait fait entrer dans sa marine et en peu de temps élevé au rang de capitaine de

frégate, avec les titres successifs de chevalier et de baron. Privé de cette ressource et sans espoir du côté de Barbarà, il essaie de pousser dans la mer une petite barque laissée sur la plage ; mais la force lui manque à lui et à ses compagnons, et pendant qu'il s'épuise en vains efforts, survient Trentacapilli avec la foule d'hommes armés qui l'avaient suivi ; ils entourent Murat, se saisissent de lui, lui arrachent les bijoux qu'il portait sur son chapeau et sur sa poitrine, le blessent au visage, l'accablent d'outrages et de mauvais traitemens. Ce fut le moment le plus cruel de sa vie et la plus grande rigueur de la fortune : car les insultes d'une vile populace sont pires que la mort. Ils l'emmenèrent dans cet état et l'incarcérèrent dans le petit château de Pizzo avec ceux de ses compagnons qu'ils avaient faits prisonniers et maltraités de la même manière.

La renommée d'abord et puis des lettres écrites de Pizzo annoncèrent cet événement aux autorités de la province, qui refusaient d'y ajouter foi. Le général Nunziante, commandant des Calabres, envoya aussitôt sur les lieux le capitaine Stratti et quelques soldats. Arrivé à Pizzo, Stratti se rendit au château et se mit en devoir de dresser la liste des prisonniers, ne croyant pas lui-même que Joachim fût du nombre. Après avoir inscrit deux noms, il passa au troisième prisonnier et lui demanda le sien ; celui-ci répondit : « Joachim Murat, roi de Naples. » Ces mots frappèrent le capitaine Stratti d'étonnement et de respect. Il baissa les yeux, invita celui qui les avait prononcés à passer dans un appartement plus convenable, eut des attentions bienveillantes, et en s'adressant au prisonnier l'appela *majesté*, dernière faveur ou dernière ironie de la fortune. Nunziante, qui l'avait suivi de près, arriva sur ces entrefaites, salua respectueusement Joachim et fit pourvoir à tous ses besoins. Ce général sut concilier (chose

difficile) pendant la courte captivité de Joachim ses devoirs de fidélité envers le souverain de la maison de Bourbon avec le respect que commandait la haute infortune du roi Murat.

Le gouvernement reçut par le télégraphe et par un courrier les nouvelles de Pizzo. Le roi et ses ministres frémirent à l'idée du danger qu'ils avaient couru et triomphèrent d'y avoir échappé; mais il restait des soupçons et des inquiétudes. A ces premiers sentimens se mêlèrent aussitôt de vieilles haines qui se ranimaient, le désir de la vengeance, des pensées atroces. On voulait jeter en prison les Muratistes les plus connus et les plus importans; mais on n'eut pas le courage de le faire. Des soldats se mirent en mouvement dans les provinces, et l'on envoya en Calabre avec des pouvoirs illimités le prince de Canosa, instrument éprouvé de tyrannie et de féroce vengeance; on doubla les gardes du palais et on prit toutes sortes de précautions. Les inquiétudes qu'on pouvait conserver ne survivraient pas à la mort de Murat, on le savait bien, et on prit la résolution de le faire mourir. L'ordre en fut transmis par le télégraphe et par courrier. Un tribunal militaire devait le juger comme ennemi public. Pendant que ces ordres volaient avec la rapidité de l'éclair, Murat, dans le château de Pizzo, était d'une sérénité parfaite: il passait le temps et dormait aussi paisiblement que les heureux du monde, soignant sa personne comme à son ordinaire, causait avec Nunziante comme un roi avec un général étranger, et le jour d'avant sa mort lui disait qu'un arrangement n'était pas difficile entre Ferdinand et lui, que Ferdinand n'avait qu'à lui céder le royaume de Naples et qu'il lui abandonnerait de son côté ses droits sur la Sicile. Les idées et le caractère de Murat perçaient dans ces propos téméraires.

Mais l'ordre fatal arrive. C'est dans la nuit du 12 octobre que

la résolution avait été prise. On nomme sept juges, trois desquels, ainsi que le procureur du roi, étaient de ceux que Murat, pendant son règne, avait tirés de la poussière et qu'il avait comblés de grâces et d'honneurs. S'ils avaient refusé le cruel office de juges, peut-être en auraient-ils été punis, selon la rigueur des lois, par une destitution et trois mois de prison ; mais ils auraient acheté à bon marché un nom glorieux dans l'histoire. Ils préférèrent le déshonneur et acceptèrent tous, en remerciant celui qui les nommait, pour leur avoir, disaient-ils, fourni l'occasion de prouver leur fidélité au nouveau roi : c'était de la cruauté à l'antique, et ils espéraient cacher sous le masque d'une seule vertu l'horreur de leur ingratitude. Cet infâme tribunal se réunit dans une salle du château.

Joachim dormait dans une autre salle le dernier sommeil de la vie. Il était déjà grand jour quand Nunziante entra, mais par compassion il ne voulut pas l'éveiller et attendit auprès de son lit. Murat ouvrit enfin les yeux, et alors le général lui dit, d'un air affligé, que le gouvernement avait donné l'ordre de le faire juger par un tribunal militaire : « Eh bien ! répondit Murat, je suis perdu ; cet ordre de me faire juger est un arrêt de mort. » Une larme obscurcit alors ses yeux ; mais, rougissant de sa faiblesse, il la dévora et demanda si on lui permettrait d'écrire à sa femme. Nunziante, trop ému et incapable de prononcer un mot, lui répondit par un signe affirmatif. Sur quoi Murat écrivit en français, et d'une main ferme, la lettre suivante :

« Ma chère Caroline, ma dernière heure est arrivée. Dans quelques instans j'aurai cessé de vivre ; dans quelques instans tu n'auras plus d'époux. Ne m'oublie jamais. Je meurs innocent ; ma vie ne fut tachée d'aucune injustice. Adieu, mon Achille ;

adieu, ma Létitia; adieu, mon Lucien; adieu, ma Louise : montrez-vous au monde dignes de moi. Je vous laisse sans royaume et sans biens, au milieu de mes nombreux ennemis..... Soyez constamment unis; montrez-vous supérieurs à l'infortune; pensez à ce que vous êtes et à ce que vous avez été, et Dieu vous bénira. Ne maudissez point ma mémoire. Sachez que ma plus grande peine, dans les derniers momens de ma vie, est de mourir loin de mes enfans. Recevez la bénédiction paternelle; recevez mes embrassemens et mes larmes. Ayez toujours présent à votre mémoire votre malheureux père.

» Pizzo, 13 octobre 1815. »

Après avoir écrit cette lettre, le roi coupa quelques boucles de ses cheveux et les enferma dans le papier qu'il remit et recommanda au général Nunziante.

Le capitaine Starace, nommé son défenseur, se présenta au malheureux prisonnier pour lui annoncer le douloureux office dont on l'avait chargé auprès de ses juges. « Mes juges! répondit Murat, ils ne sont pas mes juges, ils sont mes sujets. Les rois ne sont point justiciables des simples particuliers. Les autres rois n'ont pas davantage le droit de les juger, parce que tous les rois sont égaux entre eux. Les rois n'ont d'autres juges que les peuples et Dieu. Si l'on me veut considérer comme maréchal de France, il faut un conseil de maréchaux pour me juger; comme général, un conseil de généraux. Avant que je puisse m'abaisser jusqu'à reconnaître des juges dans ceux qu'on a choisis, il faudrait arracher bien des pages de l'histoire de l'Europe. Ce tribunal est incompétent; j'en rougis. » Cependant Starace insistait pour qu'il se laissât défendre. Joachim reprit d'un air déterminé:

« Vous ne pouvez pas sauver ma vie ; faites au moins que je sauve mon honneur de roi. Il n'est pas ici question de me juger, mais de me condamner. Ceux qu'on appelle mes juges ne sont que mes bourreaux. Vous ne parlerez pas pour ma défense ; je ne le veux pas. »

Le défenseur se retira tristement et laissa entrer le juge chargé de l'instruction du procès. Celui-ci demanda, comme c'est l'usage, le nom du prisonnier et allait ajouter quelque chose ; mais Joachim lui coupa brusquement la parole, en disant : « Je suis Joachim Murat, roi des Deux-Siciles et le vôtre. Sortez, délivrez-moi de votre présence. » Resté seul, la tête inclinée vers la terre et les bras croisés sur la poitrine, il avait les yeux fixés sur les portraits de sa famille et ne pouvait les en détacher. A ses fréquens soupirs, à sa profonde tristesse, on sentait qu'une pensée affreuse pesait sur son cœur. Le capitaine Stratti, son bienveillant gardien, le trouva dans cette attitude et n'osait lui adresser la parole ; mais Joachim lui dit : « A Pizzo, on se réjouit de mes malheurs (il le savait ou le supposait) ; et qu'ai-je donc fait aux Napolitains pour avoir en eux des ennemis ? J'ai sacrifié dans leur intérêt tout le fruit de mes travaux et de mes longues années de guerre, et je laisse une famille pauvre. Tout ce qu'il y a de liberté dans leurs codes, ils me le doivent. S'il y a une armée napolitaine connue dans le monde, si la nation a pris rang parmi les plus puissantes de l'Europe, c'est mon ouvrage. C'est pour les Napolitains que j'ai renoncé à toute autre affection et que j'ai été ingrat envers la France qui m'avait élevé sur le trône d'où je descends aujourd'hui sans crainte et sans remords. Je n'ai pas pris part à la tragédie du duc d'Enghien, que le roi Ferdinand venge maintenant par une autre tragédie ; je n'y ai pas pris part : je le jure devant le Dieu en présence duquel je vais bientôt com-

paraître. » Ces mots furent suivis de quelques instans de silence. « Capitaine Stratti, reprit-il ensuite, j'ai besoin d'être seul. Je vous remercie de l'affection que vous me montrez dans mon malheur, et je ne puis vous en témoigner autrement ma reconnaissance. Soyez heureux. » Joachim se tut, et le capitaine Stratti s'éloigna les larmes aux yeux pour le laisser seul.

Murat ne connaissait pas encore son arrêt, quand le prêtre Masdea entra peu après dans sa chambre : « Sire, lui dit cet ecclésiastique, c'est la seconde fois que je parle à votre majesté. Lorsqu'elle est venue à Pizzo, il y a cinq ans, je lui demandai un secours pour terminer les constructions de notre église, et votre majesté m'a donné plus que je n'avais osé l'espérer. Ma voix n'est donc pas malheureuse auprès d'elle, et aujourd'hui j'ai l'assurance qu'elle écoutera mes prières, qui n'ont d'autre but que le repos éternel de son âme. » Joachim accomplit avec une résignation philosophique tous les devoirs du chrétien mourant, et, sur la demande de Masdea, écrivit en français : « Je déclare mourir en bon chrétien. » « J. M. »

Tandis que ces scènes touchantes se passaient dans une pièce du château, dans une autre salle le tribunal militaire accomplissait sa cruelle mission, en déclarant : « Que Joachim Murat, replacé par la fortune des armes dans la condition de simple particulier où il était né, avait formé, avec vingt-huit complices, une entreprise téméraire, comptant, non plus sur la guerre, mais sur la sédition ; qu'il avait excité le peuple à la révolte, attaqué le souverain légitime, tenté de bouleverser le royaume et l'Italie ; qu'à ces causes, ennemi public, il était condamné à mort, en vertu d'une loi rendue pendant l'occupation décennale et maintenue en vigueur. » Il semblait que la fortune voulût mettre le

comble à cette sanglante ironie. C'était Murat qui avait rendu lui-même, sept ans auparavant, cette loi invoquée contre lui et devenue l'instrument de sa mort, mais dont il avait, par clémence, suspendu l'application en plusieurs circonstances.

Le prisonnier entendit froidement et dédaigneusement la lecture de sa sentence. Conduit aussitôt dans une petite cour du château, il y trouva une compagnie de soldats en ligne sur deux rangs. On voulait lui bander les yeux, il s'y refusa, envisagea d'un œil serein tout cet appareil de mort, se mit en position, présenta sa poitrine aux coups et dit aux soldats : « Épargnez le visage ; tirez au cœur. » A peine avait-il prononcé ces mots, qu'une décharge se fit entendre, et celui qui avait été le roi des Deux-Siciles tomba mort, tenant serrés dans la main les portraits de sa famille : on les ensevelit avec ses malheureux restes, sans les arracher du temple que son amour leur avait élevé. Ceux qui crurent à la mort de Joachim Murat le pleurèrent amèrement ; mais la plupart des Napolitains trompèrent leur douleur par de vaines illusions et se persuadèrent que les événemens de Pizzo étaient un mensonge de la cour.

C'est ainsi que périt Joachim Murat, dans la quarante-huitième année de son âge et la septième de son règne.

(Note de l'éditeur.)

TABLE SOMMAIRE

DU CINQUIÈME VOLUME.

INTRODUCTION.

ESSAI HISTORIQUE SUR LA SICILE.

VOYAGE EN SICILE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'HOMMES ET DE LIEUX

CITÉS DANS L'OUVRAGE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE
ET DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME

ERRATA
DES NOMS GÉOGRAPHIQUES.

TOME CINQUIÈME.

Page 21, Boco, *lisez* Boeo.
23, Camarinus, *lisez* Camarina.
28, Hipia, *lisez* Hypsa.
49, Liparis, *lisez* Lipari.
59, Zante, *lisez* Zancle.
95, Acradina et Tica, *lisez* Achradina et Tiché.
96, Plimmirium, *lisez* Plymmerium.
98, l'Abdale, *lisez* Labdale.
108, Liliboë, *lisez* Lilyboeum.
121, Megares, *lisez* Mègare.
121, Calcanisetta, *lisez* Calatanisetta.
124, Gianetto, *lisez* Giavetto.
131, Catalacibetta, *lisez* Calataseibetta.
137, Canicatti, *lisez* Canigatti.
165, Castelvedrani, *lisez* Castelvetrano.
167, Selinoé, *lisez* Selinus.
173, Catalafini, *lisez* Catalafimi.
214, Montréal, *lisez* Monreale.

